LES MYSTÈRES

DE MITHRA

PAR

FRANZ CUMONT

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET ANNOTÉE

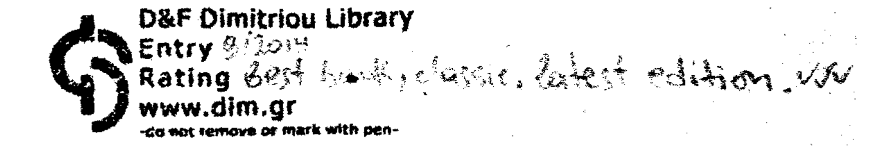
CONTENANT VINGT-HUIT FIGURES ET UNE CARTE

BRUXELLES

H. LAMERTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

58-62, RUE COUDENBERG

1913



530138.



LES MYSTÈRES DE MITHRA

DU MÊME AUTEUR

TEXTES ET MONUMENTS FIGURÉS RELATIFS AUX MYSTÈRES DE MITHRA. — Deux volumes in-4°, avec 509 figures dans le texte, 9 planches en héliotypie et 1 carte . . . . Prix : 100 fr.

LES RELIGIONS ORIENTALES DANS LE PAGANISME ROMAIN. — 2e édition revue, Paris, Leroux, 1909. Prix : 5 fr.

ASTROLOGY AND RELIGION AMONG THE GREEKS AND ROMANS. — New-York et Londres, Putnam, 1912. Prix : 6 shil.

RECHERCHES SUR LE MANICHÉISME. — I. *La Cosmogonie manichéenne;* II. *Fragment d'une homélie de Sévère d'Antioche* (en collaboration avec M. Kugener) . . . . Prix : 9 fr.

CATALOGUS CODICUM ASTROLOGORUM GRAECORUM. — Onze volumes parus en collaboration : *Codices Florentini. — Codd. Veneti. — Codd. Mediolanenses. - Codd. Italici. — Codd. Romani* (3 vol.). — *Codd. Vindobonenses. — Codd. Germanici. — Codd. Parisini* (2 vol.). — Chaque volume se vend séparément.

STUDIA PONTICA. — II. *Voyage d'exploration dans le Pont et la Petite Arménie* . . Prix : fr. 17.50. III. *Recueil des inscriptions du Pont et de l'Arménie* (en collaboration avec MM. Anderson et Grégoire). . . . . Prix : 15 fr.



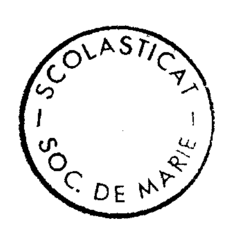
BAS-RELIEF TROUVÉ A AQUILÉE.

LES MYSTÈRES

DE MITHRA

PAR

FRANZ CUMONT



TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET ANNOTÉE

CONTENANT VINGT-HUIT FIGURES ET UNE CARTE

BRUXELLES
H. LAMERTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
58-62, RUE COUDENBERG

1913

PRÉFACE

Ce livre n'a pas la prétention d'offrir un tableau de la chute du paganisme. Il n'y faudra pas chercher des considérations générales sur les causes profondes qui amenèrent le succès des cultes orientaux en Italie; nous ne tenterons pas d'y montrer comment leurs doctrines, ferment de dissolution bien plus actif que les théories des philosophes, décomposèrent les croyances nationales sur lesquelles reposaient l'État romain et toute la vie antique, et comment la destruction de l'édifice qu'elles avaient désagrégé, fut achevée par le christianisme. Nous n'entreprendrons pas d'y suivre les phases diverses de la lutte entre l'idolâtrie et l'Église grandissante. Ce vaste sujet, que nous ne désespérons pas de pouvoir aborder un jour, n'est pas celui que nous avions à traiter dans cette monographie; elle ne s'occupe que d'un épisode de cette révolution décisive : elle essaie de faire voir avec toute la précision possible comment et pourquoi une

secte du mazdéisme faillit sous les Césars devenir la religion prédominante de l'empire.

La civilisation hellénique ne parvint jamais à s'implanter chez les Perses, et les Romains ne réussirent pas davantage à se soumettre les Parthes. Le grand fait qui domine toute l'histoire de l'Asie antérieure, c'est que le monde iranien et le monde gréco-latin restèrent toujours rebelles à une assimilation réciproque, séparés par une répulsion instinctive autant que par une hostilité héréditaire.

Toutefois, la religion des mages, qui fut la plus haute expression du génie de l'Iran, influa à trois reprises sur la culture occidentale. Le parsisme avait eu d'abord une action très sensible sur la formation du judaïsme, et quelques-unes de ses doctrines cardinales furent répandues par l'intermédiaire des colonies juives dans tout le bassin de la Méditerranée, et se firent plus tard accepter par l'orthodoxie catholique.

Le mazdéisme agit plus directement sur la pensée européenne, lorsque Rome eut conquis l'est de l'Asie-Mineure. Depuis un temps immémorial des colonies de mages, émigrés de Babylone, y vivaient obscurément et, combinant leurs croyances traditionnelles avec les conceptions helléniques, elles avaient élaboré peu à peu dans ces régions barbares un culte original malgré sa complexité. On le vit, au début de notre ère, surgir brusquement de l'ombre et s'avancer simultanément dans les vallées du Danube et du Rhin et jusqu'au cœur de l'Italie. Les peuples d'Occident sentirent fortement

la supériorité de la foi mazdéenne sur leurs vieilles pratiques nationales, et les foules accoururent vers les autels du dieu exotique. Mais les progrès du conquérant furent arrêtés lorsqu'il prit contact avec le christianisme. Les deux adversaires reconnurent avec étonnement les similitudes qui les rapprochaient, sans en apercevoir l'origine, et ils accusèrent l'Esprit de mensonge d'avoir voulu parodier la sainteté de leurs rites. Le conflit entre eux était inévitable, duel ardent, implacable, car son enjeu était la domination du monde. Personne ne nous en a raconté les péripéties, et notre imagination seule se représente les drames ignorés qui agitèrent l'âme des multitudes, alors qu'elles hésitaient entre Ormuzd et la Trinité. Nous ne connaissons que le résultat de la lutte : le mithriacisme fut vaincu, et sans doute il devait l'être. Son échec n'est pas dû uniquement à la supériorité de la morale évangélique ou de la doctrine apostolique sur l'enseignement des mystères; il n'a pas péri seulement parce qu'il était encombré par l'héritage onéreux d'un passé suranné, mais aussi parce que sa liturgie et sa théologie étaient restées trop asiatiques pour que l'esprit latin les accueillît sans répugnance. Pour une raison inverse, la même guerre, engagée à la même époque dans l'Iran entre les deux rivaux resta pour les chrétiens sans succès, sinon sans honneur, et, dans e s états des Sassanides, le zoroastrisme ne se laissa jamais sérieusement entamer.

Mais la défai tede Mithra n'anéantit pas sa puissance. Il avait préparé les esprits à accepter une foi nouvelle, venue,

comme lui, des bords de l'Euphrate, et qui avec une tactique différente reprit les hostilités. Le manichéisme apparut comme son successeur et son continuateur. Ce fut le suprême assaut livré par la Perse à l'Occident, assaut plus sanglant que les autres, mais qui était condamné à se briser finalement contre la force de résistance de l'empire chrétien.

Cette rapide esquisse mettra en lumière, je l'espère, l'importance qu'offre l'histoire du mithriacisme. Rameau détaché du vieux tronc mazdéen, il a conservé à beaucoup d'égards les caractères de l'ancien culte naturaliste des tribus iraniennes, et par comparaison il nous fait mieux comprendre la portée, si discutée, de la réforme avestique. D'autre part, il a, sinon inspiré, du moins contribué à préciser certaines doctrines de l'Église, comme les idées relatives aux puissances infernales et à la fin du monde. Ainsi ses origines et son déclin concourent à nous expliquer la formation de deux grandes religions[1]. Au temps de sa pleine vigueur, il exerça une influence non moins remarquable sur la société et le gouvernement de Rome. Jamais peut-être, pas même à l'époque des invasions musulmanes, l'Europe ne fut plus près de devenir asiatique qu'au IIIe siècle de notre ère, et il y eut un moment où le césarisme parut sur le point de se transformer en un khalifat. On a souvent insisté sur les ressemblances que la cour de Dioclétien offre avec celle des Chosroès. Ce fut le culte solaire, ce furent en particulier les théories mazdéennes, qui répandirent les idées sur lesquelles les souverains divinisés tentèrent de fonder l'absolutisme

monarchique. La rapide diffusion des mystères persiques dans toutes les classes de la population servit admirablement les ambitions politiques des empereurs. Il se produisit un débordement soudain de conceptions iraniennes et sémitiques, qui faillit submerger tout ce qu'avait laborieusement édifié le génie grec ou romain, et, quand le flot se retira, il laissa dans la conscience populaire un sédiment épais de croyances orientales, qui ne s'éliminèrent jamais complètement.

Je crois en avoir dit assez pour indiquer en quoi le sujet que j'ai essayé de traiter, méritait qu'on lui consacrât des recherches approfondies. Bien que cette étude m'ait de toutes façons entraîné beaucoup plus loin que je ne le prévoyais au début, je ne regrette pas les années de labeur et de voyages qu'elle m'a coûté. La besogne que j'avais entreprise ne laissait pas d'être malaisée. D'un côté, nous ignorons jusqu'à quel point l'Avesta et les autres livres sacrés des Parsis représentent les idées des mazdéens d'Occident; de l'autre, nous n'avons guère que ce commentaire pour interpréter la masse considérable de monuments figurés qui ont été peu à peu recueillis. Les inscriptions seules sont un guide toujours sûr mais leur contenu est, somme toute, assez pauvre. Notre situation est à peu près celle où nous serions s'il nous fallait écrire l'histoire de l'Église au moyen âge en ne disposant pour toute ressource que de la Bible hébraïque et des débris sculptés de portails romans et gothiques. Dès lors, l'exégèse des représentations mithriaques ne peut souvent atteindre

qu'un degré plus ou moins grand de vraisemblance. Je ne prétends pas être toujours arrivé à un déchiffrement rigoureusement exact de ces hiéroglyphes, et ne veux attribuer à mes opinions que la valeur des arguments qui les soutiennent. J'espère cependant avoir fixé avec certitude la signification générale des images sacrées qui ornaient les cryptes mithriaques. Quant aux détails de leur symbolisme recherché, on peut difficilement les élucider, et il faut souvent savoir pratiquer l'*ars nesciendi*.

Ce petit volume reproduit les « Conclusions » qui terminent le tome premier de mes *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*. Allégées des notes et des renvois qui leur servent de justification, ces pages se bornent à résumer et à coordonner ce que nous savons sur les origines et les caractères de la religion mithriaque. Elles suffiront au lecteur désireux de s'orienter sur la question. Les incertitudes et les lacunes de la tradition ne permettaient pas de donner à toutes les parties de cette reconstitution une égale solidité. Ceux qui voudront éprouver la stabilité des bases sur lesquelles elle repose, devront recourir aux discussions critiques de mon « Introduction », qui ont pour but de déterminer le sens et la valeur des documents écrits et surtout des monuments figurés réunis dans mon recueil.

Pendant la longue préparation de cet ouvrage, j'ai dû souvent mettre à contribution cette solidarité qui unit à travers le monde tous les hommes de science, et j'y ai rarement fait appel en vain. La prévenance d'amis dévoués,

dont plusieurs ne sont déjà plus, a souvent devancé l'expression de mon désir, et m'a offert spontanément ce que je n'eusse peut-être pas osé solliciter. J'ai essayé dans le corps du livre complet de rendre à chacun ce qui lui revient. Je ne veux point ici faire le dénombrement de mes collaborateurs et en leur distribuant des remercîments banals, sembler les payer de leur obligeance. Mais c'est avec un sentiment de profonde gratitude que je remémore les services qui m'ont été prodigués depuis plus de dix ans, et qu'arrivé au terme de ma tâche, je songe à tous ceux qui m'ont aidé à l'accomplir.

1er Décembre 1899.

AVERTISSEMENT
DE LA TROISIÈME ÉDITION

En préparant cette troisième édition, nous nous sommes efforcé de tenir compte, dans la mesure où un exposé succinct le permettait, des découvertes et publications qui ont été faites depuis douze ans. Tous les chapitres et l'appendice ont ainsi subi des modifications et reçu des additions parfois étendues.

Pour répondre au désir exprimé par certains correspondants, nous avons, comme dans la deuxième édition allemande, ajouté des notes concises qui permettront de s'assurer rapidement des preuves sur lesquelles reposent nos assertions. On trouvera ces « textes et monuments » reproduits dans notre *editio maior*. Ceux qui ont été trouvés ou signalés depuis 1900, ont été brièvement enregistrés en appendice, pour autant qu'ils nous soient connus. Ce petit livre servira ainsi en quelque mesure de supplément à notre *Corpus* mithriaque. Nous avons dans le même but introduit dans les illustrations quelques figures nouvelles, statues ou bas-reliefs, rendus au jour récemment. La carte a été mise au point et bon nombre de noms nouveaux ont pu y être inscrits. Nous espérons que ce volume, quoique exigu, donnera ainsi une idée adéquate des résultats obtenus par les recherches qui se multiplient sur le sujet dont il traite. Au moment où je commençais à m'occuper de celui-ci, un archéologue d'expérience me dissuada de m'attacher à une étude aussi ingrate. Je constate aujourd'hui avec satisfaction l'intérêt croissant que provoquent des monuments longtemps délaissés.

C'est un devoir pour moi de remercier ici les critiques qui ont apprécié avec une bienveillance dont je leur sais gré, mon travail sur les mystères de Mithra, et ont bien voulu reconnaître que cette reconstitution d'une religion disparue reposait sur une interprétation objective et complète des sources. En une matière encore obscure, il était inévitable, que certaines divergences d'opinions se manifestassent, et mes conclusions, parfois hardies, ont pu paraître à quelques-uns erronées sur certains points. J'ai tenu grand compte de ces doutes dans ma revision; si je n'ai pas toujours cru devoir modifier mon opinion, ce n'est pas faute d'avoir pesé celle de mes contradicteurs, mais dans ce petit volume, où toute discussion étendue était interdite, je ne pouvais toujours justifier ma façon de voir. Il est scabreux, je l'avoue, de publier sans un commentaire érudit

et détaillé un exposé qui devrait être ainsi appuyé, expliqué, tempéré, mais j'espère que le lecteur ne sentira pas trop vivement ce défaut inévitable dans toute synthèse.

Je dois cependant signaler un point essentiel sur lequel mon opinion tendrait aujourd'hui à se modifier. J'ai admis (p. 121) que les interprétations astronomiques des représentations sacrées n'étaient qu'un symbolisme exotérique qu'on enseignait à la foule des fidèles, tandis qu'on réservait aux initiés parfaits la révélation des doctrines perses sur l'origine et la fin de l'homme. Maintenant j'inclinerais plutôt à penser le contraire : les légendes mazdéennes ou anatoliques furent probablement les croyances dont on nourrissait la naïveté des âmes populaires, tandis que les théories érudites des « Chaldéens » formaient la théologie des esprits plus complètement éclairés. Ainsi, pour prendre exemple, il semble qu'il ait subsisté dans les mystères une tradition suivant laquelle les fidèles défunts étaient emportés, comme Mithra, sur le char du du Soleil au-dessus de l'océan. Mais une eschatologie plus savante voulait que les âmes montassent au ciel à travers les sphères planétaires, doctrine nettement astrologique. A la vérité, il restera toujours difficile de comprendre comment les prêtres mettaient d'accord deux systèmes religieux qui sont en réalité inconciliables. Nous qui, sans la foi, prétendons pénétrer les secrets du sanctuaire, nous nous heurterons toujours à des difficultés qui n'arrêtaient pas les dévôts d'autrefois.

Bruxelles, Janvier 1913.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

MITHRA ET LE POUVOIR IMPÉRIAL

CHAPITRE IV

LA DOCTRINE DES MYSTÈRES

CHAPITRE V

LA LITURGIE, LE CLERGÉ ET LES FIDÈLES

CHAPITRE VI

MITHRA ET LES RELIGIONS DE L'EMPIRE

APPENDICE

BIBLIOGRAPHIE MITHRIAQUE

DE 1900 A 1912

TABLE DES FIGURES

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES

A l'époque inconnue où les ancêtres des Perses étaient encore réunis à ceux des Hindous, ils adoraient déjà Mithra (1). Les hymnes des Védas célèbrent son nom comme ceux de l'Avesta, et, malgré la différence des deux systèmes théologiques dont ces livres sont l'expression, le Mitra védique et le Mithra iranien ont conservé tant de traits semblables qu'on ne saurait douter de la communauté de leur origine. L'une et l'autre religion voient en lui une divinité de la lumière invoquée avec le ciel, qui s'appelle d'un côté Varuna, de l'autre, Ahura; au moral elles le reconnaissent comme protecteur de la vérité et des contrats (2), l'antagoniste du mensonge et de

(1) La bibliographie relative au culte de Mithra en Perse et dans l'Inde est assez abondante. En dehors des traductions de l'Avesta et spécialement de celle, accompagnée d'un commentaire, de James Darmesteter (*Le Zend Avesta*, 3 vol., Paris, 1892-3), il faut citer surtout Windischmann, *Mithra* (Abhandl. der deutschen morgenl. Gesellschaft), Leipzig, 1857; Spiegel, *Eran. Altertumskunde*, II, p. 77 s; Hillebrandt, *Varuna und Mithra*, Breslau, 1877; Darmesteter, *Ormuzd et Ahriman*, Paris, 1877, p. 62 ss.; Oldenberg, *Die Religion des Veda*, Berlin, 1894, p. 185.

(2) Suivant M. Meillet, *Journal Asiatique*, 1907, II, p. 143, le dieu indo-iranien Mitra serait même simplement le *contrat* divinisé, la puissance mystique et personnifiée du pacte. Mais qu'une pareille abstraction soit *primitive*, est fort improbable.

l'erreur. Mais la poésie sacrée de l'Inde n'a gardé de lui qu'un souvenir à demi effacé. Seul un morceau assez pâle lui est spécialement consacré. Il apparaît surtout incidemment dans des comparaisons qui témoignent de sa grandeur passée. Toutefois si sa physionomie n'est pas aussi nettement accusée dans la littérature sanscrite que dans les écrits zends, cette indécision de contours ne suffit pas à dissimuler l'identité primitive de son caractère.

Suivant une théorie récente, ce dieu, que les peuples européens ne connaissent pas, n'appartiendrait pas davantage à l'ancien panthéon des Aryas. Le couple Mithra-Varuna et les cinq autres Adityas chantés par les Védas, de même que Mithra-Ahura et les Amshaspands qui entourent le Créateur suivant la conception avestique, ne seraient autres que le soleil, la lune et les planètes, dont le culte aurait été emprunté par les Indo-Iraniens « à un peuple voisin qui leur était supérieur dans la connaissance du ciel étoilé » c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, aux habitants accadiens ou sémitiques de la Babylonie (1). Mais cette hypothèse hasardeuse semble contredite par une découverte d'une grande portée. Les documents cunéiformes de Cappadoce nous ont révélé que les dieux indo-iraniens Mithra, Varuna, Indra et Nâsatija étaient adorés vers le XIVe siècle avant notre ère par un peuple

(1) Oldenberg, *Die Religion des Veda*, 1894, p. 185 et Z. D. M. G., t. L (1896), p. 43 ss. Cf. Barth, *Journal des Savants*, 1896, p. 390 ss. ; Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*, I², p. 821, § 581, Anm.

voisin des Hittites, les Mitani, établis sans doute dans le nord de la Mésopotamie (1). Dès leur première apparition dans l'histoire, nous voyons donc les Aryens adorer Mithra, et nous pouvons affirmer que les tribus qui conquirent l'Iran ne cessèrent jamais de lui rendre un culte depuis l'origine de leur puissance jusqu'à leur conversion à l'islamisme.

Dans l'Avesta, Mithra est le génie de la lumière céleste (2). Il paraît avant le lever du soleil sur les cimes rocheuses des montagnes ; durant le jour il parcourt sur son char traîné par quatre chevaux blancs les espaces du firmament, et, quand la nuit tombe, éclaire encore d'une lueur indécise la surface de la terre, « toujours en éveil, toujours vigilant ». Il n'est ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, mais à l'aide de ces « mille oreilles et de ces dix mille yeux » il surveille le monde. Mithra entend tout, aperçoit tout, il est omniscient, nul ne peut le tromper. Par une transition naturelle il est devenu au moral le dieu de la vérité et de la loyauté, celui qu'on invoque dans les serments, qui garantit les contrats et punit les parjures.

La lumière, dissipant l'obscurité, ramène la joie et la vie sur la terre ; la chaleur, qui l'accompagne, féconde la nature. Mithra est « le maître

(1) Ed. Meyer, *Das erste Auftreten der Arier in der Geschichte* (Sitzb. Akad. Berlin), 1908, p. 14 ss.; *Kuhn's Zeitsch. f. vergl. Sprachw.*, XLII ; cf. *Gesch. des Altertums*, I², zweite Hälfte, pp. 579, 829, 837.

(2) C'est ce qu'a reconnu déjà Windischmann, *Mithra*, p. 52 ss. Ce qui suit est emprunté à l'Avesta, et particulièrement au Yasht X, consacré à Mithra.

des vastes campagnes », qu'il rend productives. « Il donne l'accroissement, il donne l'abondance, il donne les troupeaux, il donne la progéniture et la vie. » Il épand les eaux et fait pousser les plantes ; il procure à celui qui l'honore, la santé du corps, la plénitude de la richesse et une descendance heureusement douée. Car il est le dispensateur non seulement des avantages matériels, mais aussi des qualités de l'âme. C'est l'ami bienfaisant qui accorde, avec la prospérité, la paix de la conscience, la sagesse et la gloire, et fait régner la concorde entre ses fidèles. Les *dévas*, qui peuplent les ténèbres, propagent sur la terre, avec la stérilité et les souffrances, tous les vices et toutes les impuretés. Mithra « veillant sans sommeil, protège la création de Mazda » contre leurs entreprises. Il combat sans relâche les esprits du mal, et les méchants, qui les servent, éprouvent avec eux les effets terribles de son courroux. Du haut de sa demeure céleste, il épie ses adversaires ; armé de toutes pièces, il fond sur eux, les disperse et les massacre. Il désole et dépeuple les maisons des pervers, il anéantit les tribus et les nations qui lui sont hostiles. Par contre, il est l'allié puissant de ses fidèles dans leurs expéditions guerrières. Les coups de leurs ennemis « manquent leur but parce que Mithra irrité vient les recevoir », et il assure la victoire à ceux qui, « pieusement instruits du Bien, l'honorent avec piété et lui offrent en sacrifice les libations » (1).

(1) Yasht X, 39 ss., 19; cf. 8, 11, 32-34.

Ce caractère de dieu des armées, qui prédomine en Mithra dès l'époque des Achéménides, s'est accentué sans doute durant la période confuse où les tribus iraniennes guerroyaient encore les unes contre les autres; mais c'est un simple développement de l'antique conception d'une lutte entre le jour et la nuit. En général, l'image que l'Avesta nous présente de la vieille divinité aryaque, est semblable, nous l'avons dit, à celle que les Védas nous dessinent en traits moins précis, et il s'ensuit que le mazdéisme n'a pas altéré le fonds de sa nature originelle.

Toutefois, si les hymnes zends laissent encore transparaître la physionomie propre de l'ancien dieu lumineux, le système zoroastrique, en adoptant son culte, avait singulièrement réduit son importance. Pour entrer dans le ciel avestique, il avait dû se soumettre à ses lois. La théologie avait élevé Ahura-Mazda au sommet de la hiérarchie céleste, et désormais elle ne pouvait plus lui reconnaître d'égal. Mithra ne fait même pas partie des six Amshaspands qui aident le dieu suprême à gouverner l'univers. On l'a relégué, avec la plupart des anciennes divinités de la nature, dans la foule des génies inférieurs, des *yazatas* créés par Mazda. On l'a mis en rapport avec quelques-unes des abstractions déifiées, auxquelles les Perses avaient appris à rendre un culte. Comme protecteur des guerriers, il a reçu pour compagnon Verethraghna, la Victoire; comme défenseur de la vérité, il est uni au pieux Sraosha,

l'Obéissance à la loi divine, à Rashnu, la Justice, à Arshtât, la Droiture; présidant à la prospérité, il est invoqué avec Ashi-Vañuhi, la Richesse, et avec Pâreñdî, l'Abondance. En compagnie de Sraosha et de Rashnu, il protège l'âme du juste contre les démons qui cherchent à la faire tomber dans les enfers, et préside au jugement qui lui permettra de passer le périlleux pont Cinvat pour s'élever au ciel (1). Cette croyance iranienne a donné naissance à la doctrine de la rédemption par Mithra, que nous retrouverons développée en Occident.

En même temps son culte est soumis à un cérémonial rigoureux, conforme à la liturgie mazdéenne. On lui offrira en sacrifice « du petit bétail et du gros bétail et des oiseaux volants (2) ». Ces immolations seront précédées ou accompagnées des libations ordinaires de jus de Haoma et de la récitation des prières rituelles, le faisceau de baguettes (*baresman*) à la main. Mais avant de pouvoir s'approcher de l'autel, le fidèle devra se se purifier par des ablutions et des flagellations répétées (3). Ces prescriptions rigoureuses rappellent le baptême et les épreuves corporelles imposées aux mystes romains avant l'initiation.

On avait donc fait entrer Mithra dans le système théologique du zoroastrisme, on lui avait assigné

(1) *Mon. Myst. Mithra*, t. I, p. 37, cf. Nathan Söderblom, *La vie future suivant le mazdéisme*, Paris, 1901, p. 96, pass.

(2) Yasht X, 119. Les sacrifices de quadrupèdes et de volatiles se retrouvent en Occident; cf. *infra* ch. V.

(3) Yasht X, 120, 122, cf. 88, 137.

une place convenable dans la hiérarchie divine, on l'avait uni à des compagnons d'une parfaite orthodoxie, on lui rendait un culte analogue à celui des autres génies. Mais sa forte personnalité ne s'était pliée qu'avec peine aux règles étroites qui lui avaient été imposées, et l'on trouve dans le texte sacré des traces d'une conception plus ancienne, suivant laquelle il occupait dans le panthéon iranien une situation beaucoup plus élevée. Plusieurs fois il est joint à Ahura dans une même invocation : les deux dieux forment couple, car la lumière céleste et le ciel lumineux sont inséparables dans la nature. Ailleurs, s'il est dit qu'Ahura a créé Mithra comme toutes choses, il l'a fait aussi grand que lui-même. Mithra est bien un *yazata*, mais c'est le plus fort, le plus glorieux des *yazatas*. « Ahura-Mazda l'a établi pour garder tout le monde mobile et veiller sur lui [1]. » C'est par l'entremise de ce guerrier toujours victorieux que l'Être suprême détruit les démons, et fait trembler l'Esprit du mal, Ahriman, lui-même.

Rapprochons ces textes du passage célèbre où Plutarque [2] nous expose la doctrine dualiste des Perses : Oromasdès siège dans la clarté éternelle « autant au-dessus du soleil que le soleil est distant de la terre », Ahriman règne dans la nuit du monde inférieur, et Mithra occupe entre eux une position intermédiaire. Le début du Boun-

(1) Yasht X, 103. Cf. 89, 123, Voir sur ces vestiges de l'ancienne conception Darmesteter, *Ormuzd et Ahriman*, p. 65 ss.

(2) Plut., *De Iside et Osiride*, 46-47, = *M. M. M.*, t. II, p. 33.

dahish [1] enseigne une théorie toute semblable, seulement au lieu de Mithra, c'est l'Air (Vayu) qui est placé entre Ormuzd et Ahriman. La contradiction n'existe que dans les termes, car, suivant les idées iraniennes, l'air est indissolublement uni à la lumière qu'il est censé supporter. Ainsi, un dieu suprême, trônant au-dessus des astres dans l'empyrée, où règne une sérénité perpétuelle; au-dessous de lui, un dieu actif, son émissaire, chef des armées célestes dans leur lutte constante contre l'Esprit des ténèbres, lequel du fond des enfers envoie ses *dévas* à la surface de la terre, voilà la conception religieuse, beaucoup plus simple que celle du zoroastrisme, qui semble avoir été généralement admise parmi les sujets des Achéménides.

Le rôle éminent que la religion des anciens Perses accordait à Mithra est attesté par une foule de preuves. Seul avec la déesse Anâhita, il est invoqué dans les inscriptions des Artaxerxès à côté d'Ahura-Mazda [2]. Les Grands Rois avaient certainement pour lui une dévotion toute spéciale, et le regardaient comme leur protecteur particulier. C'est lui qu'ils prennent à témoin de la vérité de leurs paroles [3], c'est lui qu'ils invoquent au

(1) Boundahish I, 2-4 dans West, *Pahlavi texts*, I (= *Sacred Books of the East*, V), 1880, p. 3 ss.

(2) Weissbach et Bang, *Die altpersischen Keilinschriften*, 1893 (*M. M. M.*, t. II, p. 87 ss.).

(3) Mitra est déjà invoqué dans le traité avec les Mitani (*supra* p. 3, n. 1). Serments des rois de Perse par Mithra : Plut., *Vit.Artax.*, 4; *Vit. Alex.*, 3; Xénoph., *Oecon.*, 4, § 24; *Cyrop.*, VII, 5, § 43; etc.

moment d'engager une bataille [1]. On le considérait sans doute comme celui qui apportait aux monarques la victoire : il faisait descendre sur eux, pensait-on, cette clarté mystérieuse, le Hvarenô, qui, selon la croyance mazdéenne, est pour les princes, dont elle consacre l'autorité, une garantie de succès perpétuels.

La noblesse suivait l'exemple du souverain. Le grand nombre de noms théophores, composés avec celui de Mithra, qui depuis la plus haute antiquité furent portés par ses membres, prouvent que la vénération pour ce dieu était générale parmi elle [2].

Mithra avait une large place dans le culte officiel. Dans le calendrier, le septième mois lui était consacré et sans doute aussi le seizième jour de chaque mois [3]. Lors de sa fête, s'il faut en croire Ctésias [4], le roi avait le privilège de faire en son honneur de copieuses libations et d'exécuter les danses sacrées. Certainement cette fête était l'occasion d'un sacrifice solennel et de pompeuses cérémonies. Les *Mithrakana* étaient fameux dans toute l'Asie antérieure, et devenus le *Mihragân*, ils devaient continuer jusqu'aux temps modernes à être célébrés par la Perse musulmane au commencement de l'hiver [5]. La gloire de Mithra s'éten-

(1) Curt., *Hist. Alex.*, IV, 13, § 48.

(2) Nous avons réuni ces noms théophores *M. M. M.*, t. II, pp. 75, 464.

(3) Mois et jour de Mithra : *M. M. M.*, t. II, p. 6 ; Darmesteter, *Avesta*, I, p. 34 ss. ; II, pp. 301, 327.

(4) Ctésias ap. Athen., X, 45 (*M. M. M.*, t. II, p. 10).

(5) Strab, X, 14, § 9, p. 530 C. (*M. M. M.*, t. II, p. 49). Inscr. d'Amorion, *Rev. ét. gr.*, II, p. 18 = *M. M. M.*, t. II, p. 91, n° 4. Talmud,

dait jusqu'aux bords de la mer Égée : c'est le seul dieu iranien dont le *nom* ait été populaire dans la Grèce ancienne ([1]), et ce fait prouverait à lui seul combien il était vénéré parmi les peuples du grand empire voisin.

La religion pratiquée par le monarque et toute l'aristocratie qui l'aidait à gouverner son vaste territoire, ne pouvait rester confinée dans quelques provinces de ses états. Nous savons qu'Artaxerxès Ochus avait fait élever des statues à la déesse Anâhita dans ses diverses capitales, aussi bien à Babylone, à Damas et à Sardes qu'à Suse, à Ecbatane et à Persépolis ([2]). Babylone surtout, qui était la résidence d'hiver des souverains, était peuplée d'un nombreux clergé officiel de «mages», qui avaient la préséance sur les prêtres indigènes ([3]). Les prérogatives que le protocole leur garantissait, ne devaient pas les soustraire à l'influence de la puissante caste sacerdotale qui se maintenait à côté d'eux. La théologie savante et systématique des Chaldéens s'imposa au mazdéisme primitif, qui était un ensemble de traditions plutôt qu'un corps de doctrines bien définies. Les légendes des deux religions furent rapprochées,

---

Aboda Zara, 11*b*. (*M. M. M.*, t. II, p. 457). Cf. Hübschmann, *Armen. Etymologie*, p. 194 ; Hyde, *Rel. vet. Pers.*, p. 245 ; Darmesteter, *Avesta*, t. II, p. 443.

([1]) Hérod., I, 131 ; Xénoph., *l. c.* Ctésias, *l. c.* Les Grecs traduisent d'ordinaire par des équivalents les noms des dieux perses. Seul celui de Mithra est conservé.

([2]) Bérose ap. Clem. Alex., *Protrept.*, c. 5 (p. 50, 2 Stählin).

([3]) Curt., V, 1, 22 ; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 8, n. 5.

leurs divinités identifiées, et l'astrolâtrie sémitique, fruit monstrueux de longues observations scientifiques, vint se superposer aux mythes naturalistes des iraniens. Ahura-Mazda fut confondu avec Bêl, qui règne sur le ciel, Anâhita fut assimilée à Ishtar, qui préside à la planète Vénus, et Mithra devint le Soleil, Shamash (1). Celui-ci est Babylonie, comme Mithra en Perse, le dieu de la justice, comme lui il apparaît à l'Orient, sur le sommet des montagnes, et accomplit sa course quotidienne sur un char resplendissant, comme lui enfin, il donne la victoire aux guerriers et est le protecteur des rois (2). La transformation que les théories sémitiques firent subir aux croyances perses fut si profonde, que bien des siècles plus tard, à Rome, on plaçait parfois sur les bords de l'Euphrate, la véritable patrie de Mithra (3). Selon Ptolémée (4), ce puissant dieu solaire était vénéré dans toutes les contrées qui s'étendent depuis l'Inde jusqu'à l'Assyrie.

Babylone ne fut dans la propagation du mazdéisme qu'une étape. Très anciennement les mages parvinrent à travers la Mésopotamie jusqu'au cœur de l'Asie-Mineure. Déjà sous les premiers Achéménides, ce semble, ils s'établirent en foule en

(1) Mitra est déjà identifié avec Shamash dans un texte cunéiforme de la bibliothèque d'Assourbanipal (R. III, 69, n° 5, l. 72); cf. Jensen, *Zeitschr. für Assyriol.*, II, p. 195.

(2) Jastrow, *Religion Babyloniens*, p. 427 et pass.; Knudtzon, *Gebete an den Sonnengott*, 1893, p. 79 et pass.

(3) *M. M. M.*, t. I, p. 9.

(4) Ptol., *Tetrabibl.*, II, 2; Procl., *Paraphr. in Ptol.*, p. 93, éd. Allatius.

Arménie, où la religion indigène s'effaça peu à peu devant celle qu'ils introduisirent, et en Cappadoce, où leurs pyrées brûlaient encore en grand nombre du temps de Strabon (1). Ils essaimèrent à une époque fort reculée jusque dans le Pont, en Galatie et en Phrygie (2). En Lydie même, sous les Antonins, leurs descendants chantaient encore des hymmes barbares dans un sanctuaire dont la fondation était attribuée à Cyrus (3). Ces communautés devaient, au moins en Cappadoce, survivre au triomphe du christianisme et se perpétuer jusqu'au Ve siècle de notre ère, se transmettant fidèlement de génération en génération leurs mœurs, leurs usages et leur culte (4).

Fait significatif, on donnait à ces colons le nom de «maguséens» (μαγουσαῖοι), qui est la transcription exacte d'un pluriel sémitique(5), et leur langue littéraire et peut-être liturgique n'était pas le persan, mais l'araméen, qui déjà sous les Achéménides servait aux relations diplomatiques et commerciales dans tous les pays situés à l'ouest du Tigre (6).

(1) Strab., XV, 3, 15, p. 733 C.; cf. XI, 512 C.; XII, 559 C.

(2) Bardesane dans Eusèbe, *Praep. Evang.*, VI, 10, 16.

(3) Pausan., V, 27, 3.

(4) Basile, *Epist. 358 ad Epiphanium;* Epiph., *Adv. haeres.*, III, 13; Cf. Priscus, *fr.* 31 (I, p. 342, *Hist. min.*, Dindorf). J'ai parlé de cette *Diaspora* iranienne *M. M. M.*, t. I, p. 9 ss , p. 16 s. et *Religions orientales*, 2e éd., p. 213 ss.

(5) Μαγουσαῖοι répond exactement au syriaque « magushayê » « mages »; cf. *M. M. M.*, t. I. 9, n. 5.

(6) C'est ce qu'a prouvé définitivement la découverte d'inscriptions bilingues, gréco-araméennes, en Cappadoce et en Arménie. Cf. Lidzbarski, *Ephemeris für sem. Epigr.*, I, p. 60 s.; III, p. 65 ss, Cumont, *C. R. Acad. Inscr.*, 1905, p 99 ss. Cf. p. 14, n. 2.

Rien ne montre mieux combien fut profonde l'action des « Chaldéens » sur ce mazdéisme anatolique.

Il semble que la chute de l'empire de Darius aurait dû être funeste à ces colonies disséminées au loin et séparées désormais de la mère patrie. En réalité, ce fut plutôt le contraire qui arriva, et les mages trouvèrent chez les diadoques une protection au moins aussi attentive que celle que leur avaient accordée le Grand Roi et ses officiers. Après le démembrement de l'empire d'Alexandre, on vit s'établir dans le Pont, en Cappadoce, en Arménie, en Commagène, des dynasties que des généalogies complaisantes prétendaient rattacher aux Achéménides. Que ces maisons fussent ou non de race iranienne, leur origine supposée leur faisait un devoir d'adorer les dieux de leurs ancêtres fictifs. Par opposition aux rois grecs de Pergame ou d'Antioche, ils représentaient les anciennes traditions en religion comme en politique, et ils mettaient une sorte d'orgueil nobiliaire à imiter en tout point les anciens maîtres de l'Asie. L'aristocratie féodale qui gouvernait le pays, appartenait aussi ou disait appartenir à l'ancienne nation conquérante. Les chefs de clans, qui, au moins aux confins de l'Arménie, conservèrent à travers toutes les vicissitudes jusqu'à Justinien le titre héréditaire de « satrapes » (1), gardèrent fièrement aussi l'antique foi de leurs aïeux. Sans témoigner aucune hostilité aux autres cultes pratiqués

(1) Daremberg-Saglio-Pottier, *Diction.*, s. v. « Satrapa ».

dans le pays, ces princes et les magnats de leur entourage réservaient cependant des faveurs spéciales aux temples des divinités mazdéennes. Oromasdès (Ahura Mazda), Omanos (Vohumanô), Artagnès (Verethraghna), Anaïtis (Anâhita), d'autres encore recevaient leurs hommages (1). Mithra surtout était l'objet de leur prédilection (2); les monarques avaient pour lui une dévotion en quelque sorte personnelle, que révèle le nom de Mithradate fréquent dans toutes ces familles. Évidemment Mithra était resté pour eux, comme il l'était pour les Artaxerxès et les Darius, le dieu qui donne au souverain la victoire, manifestation et garantie de l'autorité légitime.

Ce respect pour les pratiques perses, héritées d'aïeux légendaires, cette idée que la piété est la sauvegarde du trône et la condition de tous les succès, s'affirment explicitement dans la pompeuse inscription (3) gravée sur le tombeau monumental qu'Antiochus Ier Épiphane de Commagène (69-34 av. J.-C.) se fit construire sur un éperon du Taurus, d'où la vue s'étend au loin dans la vallée de l'Euphrate. Un bas relief nous montre le prince en grand costume, coiffé d'une haute tiare, tenant son sceptre de la main gauche et serrant la droite de Mithra, nimbé et radié, pour rappeler l'alliance

(1) Nous avons dressé la liste de ces dieux *M. M. M.*, t. I, p. 130 s.

(2) L'inscription gréco-araméenne de Farasha (Rhodandos) en Cappadoce (Grégoire, *C.-R. Acad. Inscr.*, 1908, p. 434 ss.) rappelle qu'un stratège, qui porte un nom perse, ἐμάγευσε Μίθρῃ.

(3) Michel, *Recueil inscr. gr.*, no 735; Dittenberger, *Orient Inscr.*, n. 383; cf. *M. M. M.*, t. II, p. 89, no 1.

qu'il avait contractée avec le dieu (fig. 1). Seulement, descendant par sa mère des Séleucides de Syrie, se disant issu par son père de Darius, fils d'Hystaspe, le roi de Commagène mêle les



FIG. 1. — MITHRA ET LE ROI ANTIOCHUS.

souvenirs de sa double origine, et il combine les divinités et les rites perses et helléniques, de même que dans sa maison le nom d'Antiochus alterne avec celui de Mithridate.

Pareillement, dans les contrées voisines, les princes et les prêtres iraniens subirent à des degrés divers l'ascendant de la civilisation grecque. Sous les Achéménides, chacun des peuples cantonnés entre le Pont Euxin et le Taurus avait pu conserver, grace à la tolérance du pouvoir central, ses cultes locaux, comme sa langue et ses coutumes particulières. Mais dans la grande confusion suscitée par l'effondrement de l'empire perse, toutes les barrières politiques et religieuses étaient tombées; des races hétérogènes étaient entrées brusquement en contact, et par suite, l'Asie antérieure traversa alors une phase de syncrétisme analogue à celle que nous pouvons mieux observer sous l'empire romain. Le rapprochement de toutes les théologies de l'Orient et de toutes les philosophies de la Grèce produisit les combinaisons les plus inattendues, et la concurrence entre ces croyances diverses devint extrêmement vive. Parmi les mages disséminés depuis l'Arménie jusqu'en Phrygie et en Lydie, beaucoup sans doute se départirent alors de la réserve qu'ils s'étaient imposée jusque-là, pour se livrer à une propagande active, et, comme les Juifs à la même époque, ils réussirent à grouper autour d'eux une quantité de prosélytes. Plus tard, persécutés par les empereurs chrétiens, ils devaient, ainsi que les docteurs du Talmud, revenir à leur exclusivisme passé et s'enfermer dans un rigorisme de plus en plus inaccessible (1).

(1) Saint Basile, *l. c.* [p. 12. n. 4].

C'est certainement pendant la période de fermentation morale et religieuse provoquée par la conquête macédonienne, que le mithriacisme reçut sa forme à peu près définitive. Au moment où il se répandit dans l'empire romain, il était fortement constitué (1). Son système dogmatique aussi bien que ses traditions liturgiques doivent avoir été fixés dès l'origine de sa diffusion. Nous ne pouvons malheureusement déterminer avec précision ni dans quelle contrée, ni à quel moment, le mazdéisme prit les caractères qui le distinguent en Italie. L'ignorance où nous sommes des mouvements religieux qui agitèrent l'Orient à l'époque alexandrine, l'absence presque complète de témoignages directs sur l'histoire des sectes iraniennes pendant les trois premiers siècles avant notre ère, sont l'obstacle principal qui s'oppose à une connaissance sûre du développement du parsisme. Du moins pouvons-nous réussir à dégager les facteurs principaux qui ont concouru à transformer le culte des mages d'Asie Mineure, et essayer de montrer comment, dans les différentes régions, des influences variables ont diversement altéré sa nature propre.

En Arménie, le mazdéisme s'était combiné avec les croyances nationales du pays et avec un élément sémitique importé de Syrie (2). Mithra était

(1) Cf. *infra*, ch. IV, au début.

(2) Gelzer, *Zur armenischen Götterlehre* (Sitzungsb. Gesellsch. Wiss. Leipzig), 1896, surtout p. 118. Sur le culte d'Anaïtis en Arménie, cf. Cumont, *Revue archéol.*, 1905, I, p 25 ss.

resté une des divinités principales de la théologie syncrétique qui s'était élaborée sous cette triple influence. Comme en Occident, les uns voyaient en lui le génie du feu (1), d'autres le considéraient comme identique au Soleil (2), et des légendes étranges s'étaient attachées à son nom. On racontait qu'il était né du commerce incestueux d'Ahura-Mazda avec sa propre mère (3), ou bien qu'une simple mortelle l'avait mis au monde (4). Nous nous dispenserons d'insister sur ces mythes singuliers et d'autres analogues (5). Leur caractère est radicalement différent des dogmes acceptés par les fidèles occidentaux du dieu perse. Le mélange spécial de doctrines disparates qui constitue la religion des Arméniens, ne semble avoir eu d'autre rapport avec le mithriacisme qu'une communauté partielle d'origine.

Dans le reste de l'Asie Mineure, l'altération du mazdéisme fut loin d'être aussi profonde qu'en Arménie. L'opposition entre les cultes indigènes et celui dont les adeptes se plaisaient à rappeler l'origine iranienne, ne cessa jamais d'être sentie. La pure doctrine dont les adorateurs du feu étaient les dépositaires, pouvait difficilement se concilier

(1) Agathange, *Hist. de Tiridate*, c. 5 (*M. M. M.*, t. II, p. 4, n. 3; t. I, p. 160, n. 10).

(2) Élisée Vartabed dans Langlois, *Historiens arm.*, t. II, pp. 224, 237 (*M. M. M.*, t. II, p. 5).

(3) Eznig von Kolb, *Wider die Sekten*, übers. von Schmid, Vienne, 1900, p. 109 (Cf. *M. M. M.*, t. II, p. 3).

(4) Élisée Vartabed, *l. c.*, p. 194 (*M. M. M.* t. II, p. 5).

(5) Ps. Plutarque, *De fluviis*, c. 23.

avec les orgies célébrées en l'honneur de l'amant de Cybèle. Toutefois pendant les longs siècles que les mages émigrés vécurent en paix au milieu des tribus autochtones, certains rapprochements entre les conceptions religieuses des deux races durent fatalement se produire. Dans le Pont, on figure Mithra à cheval comme Mèn (1), le dieu lunaire honoré dans toute la péninsule. Ailleurs on le revêt des anaxyrides largement échancrées qui rappellent la mutilation d'Attis (2). En Lydie, le couple Mithra-Anâhita est devenu Sabazius-Anaïtis (3). D'autres divinités locales ont pu se prêter à une identification avec le puissant *yazata*. Il semble que les prêtres de ces pays incultes se soient efforcés de faire de leurs dieux populaires les équivalents de ceux que vénéraient les princes et la noblesse; mais nous connaissons trop mal les religions de ces contrées pour déterminer ce qu'elles ont donné au parsisme et ce qu'elles en ont reçu, et nous constatons une influence réciproque sans pouvoir en mesurer la profondeur. Cette influence, quelque superficielle qu'on veuille

(1) Monnaies de Trapézus, Babelon et Reinach, *Recueil général des monnaies d'Asie Mineure*, t. I, p. 109 ss. et pl. XV-XVI; cf. *M. M. M.*, t. II, p. 189, n° 3*bis*, et t. I, p. 213.

(2) Mithra-Attis : Terres cuites découvertes dans le midi de la Russie, *M. M .M.*, t. II, p. 191, n° 5; cf. Derewitski et von Stern, *Museum der Odessa Gesellsch. für Gesch. und Altertumsk.*, t. II, 1898, pl. V et p. 10.

(3) Dédicace de Koula, Sal. Reinach, *Chron. d'Orient* I, 1891, p. 157. Une curieuse inscription de Pergame (Michel, *Recueil*, n° 46, [IV, 50]; Dittenberger, *Orient. inscr.*, n° 331), nous apprend qu'au début du IIe siècle, la reine Stratonice y transporta le culte de Zeus Sabazios de Cappadoce. Il ne peut donc s'agir du dieu thraco-phrygien.— Sur la formule *Nama Sebesio*, voyez *infra*, ch. V., p. 154.

la supposer [1], prépara certainement l'union intime qui devait se conclure en Occident entre les mystères de Mithra et ceux de la Grande-Mère.

Lorsqu'à la suite de l'expédition d'Alexandre, la civilisation grecque se répandit dans toute l'Asie antérieure, elle s'imposa au mazdéisme jusqu'au fond de la Bactriane. Cependant l'*iranisme* — si l'on peut se servir de ce terme — n'abdiqua jamais en face de l'hellénisme. L'Iran propre recouvra bientôt son autonomie morale comme son indépendance politique, et, en général, la force de résistance des traditions perses à une assimilation, ailleurs facilement opérée, est l'un des traits saillants de l'histoire des relations de la Grèce avec l'Orient [2]. Toutefois les mages d'Asie Mineure, plus rapprochés des grands foyers de la culture occidentale, furent aussi plus vivement éclairés par leur rayonnement. Sans se laisser absorber par la religion des conquérants étrangers, leurs cultes se combinèrent avec elle. Pour harmoniser les croyances barbares avec les idées helléniques on eut recours au vieux procédé de l'identification [3]. On s'attacha à démontrer que le ciel mazdéen était peuplé des mêmes habi-

(1) M. Jean Réville (*Études de théologie et d'hist. publ. en hommage à la faculté de Montauban*, Paris, 1901, p. 336) est disposé à accorder une assez large part aux religions de l'Asie Mineure dans la formation du mithriacisme ; mais il est impossible de la déterminer dans l'état actuel de nos connaissances.

(2) Nous avons développé cette idée dans nos *Religions orientales*, 2e éd., p. 200 ss.

(3) Nous avons dressé la liste de ces assimilations, *M. M. M.*, t. I, p. 130 ss.

tants que l'Olympe : Ahura-Mazda fut confondu, comme Être suprême, avec Zeus; Verethraghna, le héros victorieux, avec Hèraklès; Anâhita, à qui le taureau était consacré, devint l'Artémis Tauropole, et on alla même jusqu'à localiser dans ses temples la fable d'Oreste [1]. Mithra, déjà considéré à Babylone comme l'égal de Shasmash, fut naturellement associé à Hélios; mais il ne lui fut point subordonné, et son nom perse ne fut jamais remplacé dans la liturgie par une traduction, comme celui des autres divinités vénérées dans les mystères.

La synonymie qu'on prétendait établir entre des appellations en réalité sans rapport, ne resta pas un simple jeu de mythologues. Elle eut cette grave conséquence que les vagues personnifications conçues par l'imagination orientale empruntèrent les formes précises dont les artistes grecs avaient revêtu les dieux olympiens. Peut-être auparavant n'avaient-elles jamais été figurées sous une apparence humaine, ou, s'il en existait des images, imitées des idoles assyriennes, elles étaient bizarres et grossières. En prêtant aux héros mazdéens toute la séduction de l'idéal hellénique, on modifia nécessairement la conception de leur caractère, et en atténuant leur exotisme, on les rendit plus aisément acceptables aux Occidentaux. Une des conditions indispensables au succès de la religion étrangère dans le monde romain fut remplie lorsque, vers le IIe siècle avant

(1) Pauly-Wissowa, *Realencyclop.*, s. v. « Anaïtis ».

notre ère, un sculpteur de l'école de Pergame composa le groupe pathétique du Mithra tauroctone, auquel une coutume générale réserva désormais la place d'honneur dans l'abside des *spelaea* (¹).

L'art ne s'employa pas seul à adoucir ce que ces rudes mystères pouvaient avoir de choquant pour des esprits formés à l'école de la Grèce. La philosophie chercha à concilier leurs doctrines avec ses propres enseignements, ou plutôt les prêtres asiatiques prétendirent retrouver dans leurs traditions sacrées les théories des sectes philosophiques. Aucune de ces sectes ne se prêta plus facilement que celle du Portique à une alliance avec la dévotion populaire, et son influence sur la formation du mithriacisme fut profonde. Un vieux mythe chanté par les mages est rapporté par Dion Chrysostome (²), parce qu'on y voyait une allégorie de la cosmologie stoïcienne, et bien d'autres idées persiques ont été ainsi modifiées par les conceptions panthéistes des disciples de Zénon. Les penseurs s'habituaient de plus en plus à chercher dans les dogmes et les usages rituels des Orientaux les reflets obscurcis d'une antique sagesse, et cette tendance était trop conforme aux

(¹) Cf. l'appendice.

(²) Dion Chrys., *Or.*, XXXVI, § 39 ss. (*M. M. M.*, t. II, p. 60; cf. t. I, pp. 33, 85 n. 3, 108, 169, etc.) L'action du stoïcisme sur les idées religieuses de l'Orient a été signalée déjà, notamment par Dieterich, *Abraxas*, p. 48 s. et surtout 93, et par Kroll, *De orac. Chaldaïcis*, p. 68, n. 3. On peut se demander d'autre part jusqu'à quel point cette philosophie, dont les fondateurs sont des Asiatiques, n'a pas emprunté elle-même aux théologies orientales. Certainement elle a admis l'astrologie chaldéenne. Cf. mon *Astrology and Religion*, 1912, p. 69, 82 sq , 93.

prétentions et à l'intérêt du clergé mazdéen pour qu'il ne la favorisât pas de tout son pouvoir (1).

Si la spéculation philosophique, en attribuant aux croyances des mages une portée qu'elles n'avaient point, en transformait le caractère, elle fut cependant au total conservatrice plutôt que novatrice. Par là même qu'elle prêtait à des légendes souvent puériles une signification symbolique, qu'elle proposait de pratiques en apparence absurdes des explications rationnelles, elles tendait à en assurer la perpétuité. Si le fondement théologique de la religion fut sensiblement modifié, son cadre liturgique resta relativement fixe, et l'altération du dogme se concilia avec le respect du rite. Le formalisme superstitieux dont témoignent les prescriptions minutieuses du Vendidad, est certainement bien antérieur à l'époque des Sassanides. Les sacrifices qu'offraient au temps de Strabon les mages établis en Cappadoce, rappellent toutes les particularités de la liturgie avestique. C'étaient les mêmes prières psalmodiées devant l'autel du feu en tenant le faisceau sacré (*baresman*), les mêmes oblations de lait, d'huile et de miel, les mêmes précautions pour que l'haleine de l'officiant ne souillât point la flamme divine (2).

(1) On lit sous un buste de Chrysippe, découvert à Athènes, la dédicace: Τὸν Χρύσιππον Ἀκρίσιος Μίθρη (von Prott, *Athen. Mitt.*, XXVIII, p. 278), mais « Mithrès » est sans doute ici un nom d'homme.

(2) Strab., XV, 3, 15, p. 733 C. Comparer les rites usités dans les temples lydiens d'Anâhita (Pausan., V, 27, 5), et le sacrifice offert par Mithridate à l'imitation des rois de Perse (Appien, *Mithrid.*, 66; cf. nos *Studia Pontica*, pp. 176, 182).

L'inscription d'Antiochus de Commagène(1) révèle, dans le règlement qu'elle édicte, un souci égal de fidélité aux anciens usages iraniens. Le roi se fait gloire d'avoir toujours honoré les dieux de ses ancêtres suivant l'antique tradition des Perses et des Grecs; il veut que les prêtres établis dans le nouveau temple portent les vêtements sacerdotaux des mêmes Perses, et qu'ils officient conformémément à la vieille coutume sacrée. Le seizième jour de chaque mois, qui doit être particulièrement fêté, n'est pas seulement celui de la naissance du roi, mais encore celui qui fut de tout temps spécialement consacré à Mithra (2). Beaucoup plus tard un autre Commagénien, Lucien de Samosate, dans un passage où il s'inspire manifestement des pratiques qu'il avait appris à connaître dans sa patrie, tourne encore en ridicule les purifications répétées, les interminables cantilènes et la longue robe médique des sectateurs de Zoroastre (3). Ailleurs il leur reproche de ne pas même savoir le grec et de baragouiner un jargon incompréhensible (4).

L'esprit conservateur des mages Cappadoce, qui les attachait à leurs usages séculaires transmis de génération en génération, ne se démentit pas après le triomphe du christianisme, et saint Basile(5) atteste encore sa persistance à la fin du IVe siècle.

(1) Cf. *supra*, p. 14, n. 3.
(2) Cf. *supra*, p. 9, n. 3.
(3) Luc., *Menipp.*, c. 6 ss. (*M. M. M.*, t. II, p. 22).
(4) Luc., *Deor. conc.*, c. 9; *Iup. Trag.*, c. 8, c. 13 (*M. M. M.*, ibid.).
(5) Basile, *Epist. 238 ad Epiph.*; cf. *supra* p. 12, n. 4.

Même en Italie, les mystères iraniens gardèrent certainement toujours une grande partie des formes rituelles que le mazdéisme avait adoptées en Asie Mineure depuis un temps immémorial (1). La principale innovation consista à substituer au persan ou à l'araméen (2), comme langue liturgique, le grec et plus tard peut-être le latin. Cette réforme suppose l'existence de livres sacrés, et il est probable que dès l'époque alexandrine, on avait consigné par écrit, de peur qu'on n'en perdit le souvenir, les oraisons et les cantiques qui à l'origine se transmettaient oralement (3). Mais cette accommodation nécessaire à des circonstances nouvelles, n'empêchera pas le mithriacisme de conserver jusqu'à la fin un cérémonial essentiellement persique.

Le nom grec de « mystères » que les auteurs appliquent à cette religion, ne doit point faire illusion. Ce n'est pas à l'imitation des cultes helléniques que ses adeptes constituèrent leurs sociétés secrètes, dont la doctrine ésotérique n'était révélée qu'à la suite d'initiations graduées. En Perse même, les mages formaient une caste fermée, qui paraît avoir été divisée en plusieurs classes subordonnées (4). Ceux qui vinrent se fixer

(1) Cf. *infra* chapitre V.

(2) Cf. *supra* p. 12.

(3) L'existence de livres liturgiques est attestée pour les temples lydiens d'Anâhita (Pausan., V. 27, 5). Au contraire, saint Basile (cf. *supra*) affirme que les « maguséens » de Cappadoce n'avaient pas de livres et se transmettaient oralement leurs traditions religieuses. L'usage de rituels écrits en Occident est certain; cf. *infra*, ch.V., p.153 s.

(4) Porphyre, *De Abstin.*, IV, 16 (*M. M. M.*, t. II, p. 42).

au milieu de races étrangères, différentes par la langue et les mœurs, célèrent plus jalousement encore aux profanes leur foi héréditaire. La connaissance de ces arcanes leur donnait à eux-mêmes la conscience de leur supériorité morale, et assurait leur prestige sur les populations ignorantes qui les entouraient. Il est probable que le sacerdoce mazdéen était primitivement, en Asie Mineure comme en Perse, l'apanage d'une tribu où il se transmettait de père en fils, puis on consentit à communiquer à des étrangers après une cérémonie d'initiation les dogmes cachés, et ces prosélytes furent admis peu à peu aux diverses cérémonies du culte. La *diaspora* iranienne, à cet égard comme à beaucoup d'autres, est comparable à celle des Juifs. L'usage distingua bientôt diverses catégories de néophytes, qui finirent par constituer une hiérarchie fixe. Mais la divulgation intégrale des croyances et des pratiques sacrées fut toujours réservée à de rares privilégiés, et cette science mystique semblait d'autant plus précieuse qu'elle restait plus occulte (1).

Tous les rites originaux qui caractérisent le

(1) Un exemple fameux de ces initiations est celle de Néron par le roi d'Arménie Tiridate (Pline, *H. N.*, XXX, 1, § 6 : *Magicis cenis initiaverat*). Aux preuves que nous avons réunies (*M. M. M.*, t. I, p. 239) de l'existence de « mystères » en Orient, on peut ajouter, pensons-nous, le témoignage de l'inscription de Farasha, où les mots ἐμάγευσε Μίθρῃ doivent sans doute se traduire, suivant une signification fréquente de l'aoriste, par « devint mage de Mithra ». La dédicace aurait alors été faite à l'occasion d'une initiation. — Une inscription d'Amasia (*Rec. des inscr. du Pont*, n° 108) mentionne un στρατιώτης εὐσεβής, probablement un myste du grade de *miles*, mais elle est de l'époque impériale.

culte mithriaque sous les Romains, remontent certainement à ses origines asiatiques : les déguisements en animaux, usités dans certaines cérémonies, sont une survivance d'une coutume préhistorique autrefois très répandue et qui n'a pas disparu de nos jours; l'habitude de consacrer au dieu les antres des montagnes est sans doute un héritage du temps où l'on ne construisait point de temples; les épreuves cruelles imposées aux initiés rappellent les mutilations sanglantes que perpétraient les serviteurs de Mâ et de Cybèle. De même les légendes dont Mithra est le héros, n'ont pu être imaginées qu'à une époque de vie pastorale. Ces antiques traditions d'une civilisation encore primitive et grossière subsistaient dans les mystères à côté d'une théologie subtile et d'une morale très élevée (1).

L'analyse des parties constitutives du mithriacisme montre, comme la coupe géologique d'un terrain, les stratifications de cette masse composée d'étages lentement superposés. Le fond de cette religion, sa couche inférieure et primordiale, est la foi de l'ancien Iran, d'où elle tire son origine. Au-dessus de ce substratum mazdéen, s'est déposé en Babylonie un sédiment épais de doctrines sémitiques, puis en Asie Mineure les croyances locales y ont ajouté quelques alluvions. Enfin, une végétation touffue d'idées helléniques a grandi sur ce sol fertile, et dérobe en partie à nos recherches sa véritable nature.

(1) Pour ces rites, cf. *infra*, ch. V, p. 155 ss. pour les légendes, ch. IV, p. 135.

Ce culte composite, où s'étaient amalgamés tant d'éléments hétérogènes, est l'expression adéquate de la civilisation complexe qui florissait à l'époque alexandrine dans l'Arménie, la Commagène, la Cappadoce et le Pont [1]. Si Mithridate Eupator avait pu réaliser ses rêves ambitieux, ce parsisme hellénisé fût sans doute devenu la religion d'État d'un vaste empire asiatique. Le cours de ses destinées fut changé par la défaite du grand adversaire de Rome. Les débris des armées et des flottes pontiques, les fugitifs chassés par la guerre et accourus de tout l'Orient, propagèrent les mystères iraniens chez ce peuple de pirates qui grandissait en puissance à l'abri des montagnes de la Cilicie. Mithra s'établit fortement dans cette contrée, où Tarse l'adorait encore à la fin de

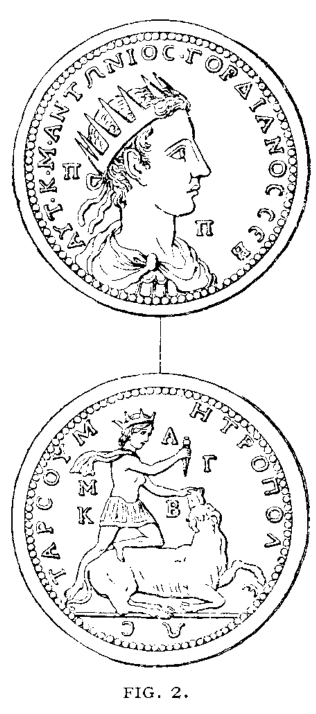


FIG. 2.
MITHRA TAUROCTONE
MÉDAILLON DE TARSE.

(1) En dehors des textes généraux qui prouvent l'établissement de « maguséens » dans ces contrées (cf. *supra*, p. 12), nous avons une série de preuves particulières qui établissent l'existence d'un culte de Mithra dans certains lieux déterminés. Ce sont, en Asie Mineure et en Commagène, les suivants : *a*) *Arménie* : Temple à Pakaïaridj (Agathangelos, *Hist. Tirid.*, c. 10 ; *M. M. M.*, t. II, p. 4) ; *b*) *Commagène* : Temple du Nemroud-Dagh (*supra*, p. 14) ; *c*) *Cappadoce* : Inscr.

l'Empire (fig. 2) [1]. Soutenue par sa religion guerrière, cette république d'aventuriers osa disputer au colosse romain la suprématie des mers. Sans doute elle se considérait comme la nation élue destinée à faire triompher le culte du dieu invincible. Forts de sa protection, les audacienx marins pillèrent sans crainte les sanctuaires les plus vénérés de la Grèce et de l'Italie, et le monde latin entendit alors pour la première fois le nom de la divinité barbare qui devait bientôt s'imposer à son adoration.

---

de Farasha (Rhodandos) *supra* p. 14, n. 2); inscr. de Césarée (C. I. L. III, 12135); inscr. de Tyane (*M. M. M.*, t. II, p. 91, n° 3); *d) Pont* : Monnaies de Trapézus (*supra*. p. 19, n. 1) et ancien mithréum *ibid.* (cf. appendice); inscr. d'Amasia (p. 26, n. 1); *e) Phrygie :* Inscr. d'Amorion (*supra*, p 9, n. 5); *f) Pisidie* : Bas-relief d'Isbarta (cf. appendice); inscriptions d'Artanada et de Derbe? (*M. M. M.*, t. II, p. 172, n°s 549-550); cf. *infra* p. 35, n. 3; *g) Cilicie* : Médaillon de Tarse, cf. p. 29, n. 1.

(1) Médaillon de bronze de Gordien III (*M. M. M.*, t. II, p. 189, n° 3, dessin de l'exemplaire de Naples). La même pièce est reproduite par Hill, *Greek coins in the British Museum, Lycaonia, Cilicia,* 1900, p. 213, n° 258, pl. XXXVIII, 4.

CHAPITRE II

LA PROPAGATION DANS L'EMPIRE ROMAIN (1)

On peut dire d'une façon générale que Mithra resta toujours exclu du monde hellénique. Les anciens auteurs grecs ne parlent de lui que comme d'un dieu étranger, vénéré par les rois de Perse. Même durant la période alexandrine, il ne descendit pas du plateau de l'Asie Mineure jusqu'aux rivages d'Ionie. Dans tous les pays que baigne la mer Égée, une dédicace tardive du Pirée

(1) L'histoire de la propagation du mithriacisme dans l'empire romain repose avant tout sur une quantité d'inscriptions qui nous révèlent, souvent avec des dates précises, les lieux où le dieu perse a été adoré et la qualité de ses fidèles. Leur témoignage est complété par celui des monuments — temples et sculptures — retrouvés en grand nombre à Rome et dans certaines provinces. Nous ne pouvions songer dans ce petit livre à citer et à discuter ces centaines de documents épigraphiques et archéologiques. Nous devons renvoyer pour ces preuves détaillées à notre grand ouvrage. Nous nous bornerons ici à mentionner quelques textes particulièrement importants ou nouvellement découverts. Nous avons réuni en appendice la liste des principaux monuments publiés depuis 1900. — M. Toutain a étudié récemment en détail et avec une grande précision la diffusion du culte de Mithra dans les provinces latines (*op. cit.* [appendice], pp. 144-177), mais en excluant Rome et l'Italie de son champ d'observation. Il en est résulté, je crois, une vue d'ensemble inadéquate ; je ne pense pas que ses conclusions négatives soient justifiées, et j'ai essayé de montrer pourquoi elles me paraissent inadmissibles, *Revue hist. des religions*, t. LXVI (1912), p. 125 ss.

et peut-être une inscription d'Athènes (1) rappellent seules son existence, et l'on chercherait en vain son nom parmi ceux des nombreuses divinités exotiques adorées à Délos au IIe siècle avant notre ère. Il ne pénétra dans l'Archipel que par une sorte de choc en retour, lorsqu'il eut envahi le monde latin : Des prétoriens fondent un *speleum* dans l'île d'Andros pour le salut de Septime Sévère et de ses fils (2). Sous l'Empire, on trouve de même des mithréums établis dans certains ports de la côte de Phénicie et d'Égypte, près d'Aradus, à Sidon, à Alexandrie (3) ; mais ces monuments isolés font ressortir davantage l'absence de tout vestige des mystères dans l'intérieur du pays. La découverte récente d'un temple de Mithra à Memphis (4) paraît être l'exception qui confirme la règle, car le génie mazdéen ne s'est probablement introduit dans cette antique cité que sous les Romains. Il n'est mentionné jusqu'ici dans aucune

(1) Pirée : *M. M. M.*, t. II, p. 469, n° 220*a*; Athènes : cf. *supra*, p. 23, n. 1. M. Avezou m'a communiqué la photographie d'un monument mithriaque encore inédit, découvert récemment à Patras, et il suppose, non sans vraisemblance, que le culte asiatique fut introduit dans cette colonie par les pirates ciliciens que Pompée établit près de là, à Dymè (cf. *infra*, p. 36). Il en fut de même du culte d'Attis.

(2) Cf. *infra* appendice.

(3) Aradus : Renan, *Miss. de Phénicie*, p. 103 ; *M. M. M.*, t. II, inscr. 5. — Sidon : Mithréum (cf. appendice). — Alexandrie : Socrate, *Hist. eccl.*, III, 2 ; V, 16 ; Sozom., V, 7 (cf. appendice) ; Damascius dans Suidas, *s. v.* Ἐπιφάνιος. — Philippe Berger, *Le culte de Mithra à Carthage* (*Revue de l'histoire des religions*, LXV), 1912, p. 1 ss., a prétendu retrouver les noms de Μίθρα et d' Ἀστρονόη dans le groupe « Mithrachastarni » d'une inscription punique, mais je ne pense pas que cette interprétation convainque personne.

(4) *M. M. M.*, t. II, p. 520, n° 285.

inscription d'Égypte ou de Syrie, et rien ne prouve encore qu'on lui ait élevé des autels même dans la capitale des Séleucides. Dans ces empires à demi-orientaux, la puissante organisation du clergé indigène et l'ardente dévotion du peuple pour ses idoles nationales paraissent avoir arrêté les progrès de l'intrus et paralysé son influence.

Un détail caractéristique montre que jamais le *yazata* iranien n'a conquis de nombreux sectateurs dans les pays hélléniques ou hellénisés. L'onomatologie grecque, qui fournit une série de noms théophores rappelant la vogue dont jouirent les divinités phrygiennes et égyptiennes, ne peut opposer aux Ménophile et aux Métrodote, aux Isidore et aux Sérapion, aucun *Mithrion*, *Mithroclès*, *Mithrodore* ou *Mithrophile*. Tous les dérivés de Mithra sont de formation barbare (1). Alors que la Bendis thrace, la Cybèle anatolique, le Sérapis alexandrin, même les Baals syriens étaient accueillis successivement avec faveur dans les villes de la Grèce, celle-ci ne se montra jamais hospitalière pour le dieu tutélaire de ses anciens ennemis.

Son éloignement des grands centres de la civilisation antique explique l'arrivée tardive de Mithra en Occident. On rendait à Rome un culte officiel à la *Magna Mater* de Pessinonte depuis l'an 204 avant Jésus-Christ; Isis et Sérapis y firent leur apparition au Ier siècle avant notre ère, et bien

(1) Nous avons réuni ces noms théophores, *M. M. M.*, t. II, p. 83 ss., p. 466.

auparavant ils comptaient une foule d'adorateurs en Italie. L'Astarté carthaginoise avait un temple dans la capitale depuis la fin des guerres puniques; la Bellone de Cappadoce, depuis l'époque de Sylla ; la *dea Syria* d'Hiérapolis, depuis le commencement de l'empire (1), alors que les mystères persiques y étaient profondément inconnus. Et cependant ces divinités étaient celles d'un peuple ou d'une ville tandis que le domaine de Mithra s'étendait de l'Indus au Pont-Euxin.

Mais ce domaine était encore à l'époque d'Auguste situé presque tout entier en dehors des frontières de l'empire. Le plateau central de l'Asie Mineure, qui fut longtemps rebelle à la civilisation hellénique, resta encore plus étranger à la culture romaine. Cette région de steppes, de bois et de pâtures, coupée d'âpres escarpements et soumise à un climat plus rude que celui de la Germanie, n'attirait pas l'habitant des bords de la Méditerranée, et les dynasties indigènes qui s'y maintenaient encore sous les premiers Césars, malgré la vassalité où elles étaient réduites, protégeaient son isolement séculaire. A la vérité, la Cilicie avait été constituée en province romaine depuis 102 avant Jésus-Christ, mais on n'occupa à cette époque que quelques points de la côte, et la conquête du pays ne fut complétée que près de deux siècles plus tard. La Cappadoce fut incorporée seulement sous Tibère, l'ouest du Pont sous

(1) Sur tous ces cultes exotiques, cf. mes *Religions orientales*, 2e éd., 1909.

Néron, la Commagène et la petite Arménie définitivement sous Vespasien ([1]). Alors seulement s'établirent des relations suivies et immédiates entre ces contrées reculées et l'Occident. Les besoins de l'administration et l'organisation de la défense, les mutations des gouverneurs et des officiers, le renouvellement des procurateurs et des employés du fisc, les levées de troupes d'infanterie et de cavalerie, l'établissement le long de la frontière de l'Euphrate de trois légions, provoquèrent un échange perpétuel d'hommes, de produits et d'idées, entre ces montagnes jusque-là fermées et les provinces européennes. Puis vinrent les grandes expéditions de Trajan, de Lucius Vérus et de Septime Sévère, la soumission de la Mésopotamie et la fondation en Osrhoène et jusqu'à Ninive de nombreuses colonies, qui formèrent comme les anneaux d'une chaîne reliant l'Iran à la Méditerranée. Ces annexions successives des Césars furent la cause première de la diffusion de la religion mithriaque dans le monde latin. Elle commence à s'y répandre sous les Flaviens et s'y développe sous les Antonins et les Sévères, de même qu'un autre culte pratiqué à côté d'elle en Commagène, celui de Jupiter Dolichenus, qui fit en même temps qu'elle le tour de l'empire ([2]).

Suivant Plutarque ([3]), il est vrai, Mithra se

(1) Marquardt, *Staatsverw.*, I², pp. 380, ss. 365, 360, 399, 369.

(2) Kan, *De Iovis Dolicheni cultu*, Groningue, 1901; cf. mes *Religions orientales*, pp. 167 s., 217 s.

(3) Plut., *Vit. Pomp.*, 24 (*M. M. M.*, t. II, p. 35 *d*). Que les mystères mithriaques eussent en effet pénétré dans une région voisine du terri-

serait introduit beaucoup plus tôt en Italie. Les Romains auraient été initiés à ses mystères par les pirates ciciliens vaincus par Pompée en 67 avant Jésus-Christ. Ce renseignement n'a rien d'invraisemblable : nous savons que la communauté juive établie *trans Tiberim*, était composée en grande partie de descendants des captifs que le même Pompée avait ramenés après la prise de Jérusalem (63 av. J.-C.) (1). Grâce à cette circonstance spéciale, il est donc possible que dès la fin de la république le dieu perse ait trouvé quelques fidèles dans la plèbe mêlée de la capitale. Mais confondu dans la foule des confréries qui pratiquaient des rites étrangers, le petit groupe de ses adorateurs n'attira pas l'attention. Le *yazata* participait au mépris dont étaient l'objet les Asiatiques qui le vénéraient. L'action de ses sectateurs sur la masse de la population était à peu près aussi nulle que celle des sociétés bouddhiques dans l'Europe moderne.

C'est seulement à la fin du Ier siècle que Mithra commence à faire parler de lui à Rome. Lorsque Stace écrivait le premier chant de la Thébaïde,

---

toire occupé par les Pirates, c'est ce que prouve la découverte intéressante d'un bas-relief à Isparta [Baris] (cf. appendice). L'opinion de Rohde qui rattachait à ces mystères certaines inscriptions de Lycaonie (*M. M. M.*, t. II, 172 n° 549 ss.), en acquiert une probabilité nouvelle, bien que Ramsay (*Studies in the Eastern Roman provinces,* Aberdeen, 1906, p. 278) les interprète différemment : Λέων et ἀετός désigneraient non les grades mithriaque de « lion » et d' « aigle » mais le lion placé sur la tombe et le fronton du monument sépulcral.

(1) Schürer, *Gesch. des Jüdischen Volkes im Zeitalter J. C.*, t. III³, 1898, p. 30.

vers 80 après Jésus-Christ, il avait déjà vu les représentations typiques du héros tauroctone [1], et il ressort du témoignage de Plutarque, que de son temps (46-125 ap. J.-C.) la secte mazdéenne jouissait déjà d'une certaine notoriété en Occident [2]. Cette conclusion est confirmée par les documents épigraphiques. La plus ancienne dédicace à Mithra que nous possédions, est une inscription bilingue d'un affranchi des Flaviens (69-96 ap. J.-C.) [3]. Bientôt après, un groupe de marbre lui est consacré par un esclave de T. Claudius Livianus, qui fut préfet du prétoire sous Trajan, en 102 (fig. 3) [4]. Le dieu invincible dut pénétrer presque en même temps dans l'Italie centrale : A Nersae, dans le pays des Èques, on a mis au jour un texte de l'année 172, qui parle déjà d'un mithréum « écroulé par suite de sa vétusté » [5]. L'apparition de l'envahisseur dans le nord de l'empire est aussi à peu près simultanée. Il n'est guère douteux que la XVe légion ait importé les mystères à Carnuntum sur le Danube dès le début du règne de Vespasien [6], et nous constatons que, vers 148, ils étaient pratiqués parmi les troupes de Germanie [7]. Sous les Antonins, surtout depuis

(1) Stace, *Thebaïde*, I, 717 : *Persei sub rupibus antri Indignata sequi torquentem cornua Mithram.*

(2) Plut., *l. c.*

(3) C. I. L. VI, 732, cf. *M. M. M.*, t. II, p. 468, n° 67

(4) C. I. L. 30728, *M. M. M.*, t. II, p. 228, n° 65 I, p. 245, n° 3 ; Smith, *Catal. of Sculpture Brit. Mus*, t. III (1904), n° 1721.

(5) C. I. L. IX, 4110, cf. 4109 (*M. M. M.*, inscr 152-153).

(6) Cf. *infra*, p. 40.

(7) Dessau, *Inscr. sel.*, 4191 ; *M. M. M.*, inscr. 423.

le règne de Commode, les preuves de leur présence se multiplient dans tous les pays. A la fin



FIG. 3. — MITHRA TAUROCTONE.
Groupe de marbre au British-Museum.

du IIe siècle, on les célébrait à Ostie dans quatre temples au moins (1).

Nous ne pouvons songer à énumérer toutes les cités où le culte asiatique s'implanta, ni rechercher quelles furent pour chacune d'elles les causes de son introduction. Malgré leur abondance, les textes épigraphiques et les monuments figurés ne nous éclairent que très imparfaitement sur l'histoire locale du mithriacisme. Il nous est impossible de suivre les progrès de son expansion, de

(1) *M. M. M.*, t. II, p. 523, mon. 295 et inscr. 160 *d e* — p. 240, mon. 83 — p. 238, mon. 79-81 — p. 240, mon. 82.

distinguer les influences concurrentes des diverses églises, d'observer l'œuvre de la conversion se poursuivant de ville à ville et de province à province. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'indiquer en gros traits dans quelles contrées la foi nouvelle s'est propagée, et quels ont été, en général, les apôtres qui l'y ont prêchée.

Le principal agent de sa diffusion est certainement l'armée. La religion mithriaque est avant tout celle des soldats, et ce n'est pas sans motifs qu'on avait donné aux initiés d'un certain grade le nom de *milites*. Cette action de l'armée pourra sembler peu explicable, si l'on songe que sous les empereurs les légions étaient cantonnées dans des camps fixes, et qu'au moins depuis Hadrien, chacune était recrutée dans la province où elle était placée. Mais cette règle générale souffrait de nombreuses exceptions. C'est ainsi que les Asiatiques contribuèrent longtemps et dans une large mesure à former les effectifs des troupes de Dalmatie et de Mésie, et il en fut de même, pendant une certaine période, de celles d'Afrique. De plus le soldat qui, après une vingtaine d'années de services dans son pays natal, était promu centurion, passait généralement dans une place étrangère, et à mesure qu'il franchissait les divers degrés de cette charge, on lui assignait souvent une garnison nouvelle, de sorte que l'ensemble des centurions d'une légion formait « comme un microcosme de l'empire (1) ». C'était

(1) Jung, *Fasten der Provinz Dacien*, 1894, p. XIV. Cf. Cagnat *L'armée romaine d'Afrique*, 1892, p. 193.

là un puissant moyen d'action, car leur position même assurait à ces sous-officiers une influence morale considérable sur les conscrits qu'ils étaient appelés à instruire. En dehors de cette propagande individuelle, qui nous échappe presque complètement, les transferts provisoires ou définitifs de détachements ou même de régiments entiers dans des forteresses ou des camps souvent fort éloignés rapprochèrent et confondirent des gens de toute race et de toute croyance. Enfin on trouvait partout à côté des légionnaires, citoyens romains, un nombre égal, sinon supérieur, d'*auxilia* étrangers, qui n'avaient pas, comme les premiers, le privilège de servir dans leur patrie. Au contraire, on s'attachait pour prévenir les soulèvements à éloigner ces pérégrins de leur pays d'origine. Ainsi, sous les Flaviens, les ailes ou cohortes indigènes ne formaient qu'une fraction minime des auxiliaires qui gardaient les frontières du Rhin et du Danube (1).

Parmi les hommes appelés du dehors pour remplacer les nationaux envoyés au loin, on comptait une foule d'Asiatiques, et peut-être aucun pays d'Orient, relativement à l'étendue de son territoire, n'a-t-il fourni plus de recrues à Rome que la Commagène, où le mithriacisme avait jeté de profondes racines. Outre des cavaliers et des légionnaires, on leva dans cette contrée, probablement dès l'époque de sa réunion à l'empire, au

(1) Mommsen, *Die Conscriptionsordnung der Römischen Kaiserzeit* (Hermes, XIX, 1884, p. 215 ss. = *Historische Schriften*, t. II, p. 98 ss.)

moins six cohortes alliées. Nombreux aussi étaient les soldats originaires de la Cappadoce, du Pont et de la Cilicie, pour ne pas parler des Syriens de toute tribu, et les Césars ne se firent pas scrupule d'enrôler même ces escadrons agiles de cavalerie parthe dont ils avaient éprouvé à leurs dépens les qualités guerrières (1).

Le soldat romain était en général dévot et même superstitieux. Les périls auxquels sa carrière l'exposait, lui faisaient rechercher sans cesse la protection céleste, et un nombre incalculable de dédicaces porte témoignage à la fois de la vivacité de sa foi et de la variété de ses croyances. Les Orientaux surtout, transportés pour vingt ans et plus dans un pays où tout leur était étranger, conservaient pieusement le souvenir de leurs divinités nationales. Dès qu'ils en trouvaient le moyen, ils ne manquaient pas de s'assembler pour leur offrir un culte. Ils éprouvaient le besoin de se concilier ce Seigneur (*Ba'al*) dont ils avaient appris, enfants, à redouter la colère. C'était aussi une occasion de se réunir et, sous ces tristes climats du nord, de se remémorer la patrie absente. Mais leurs confréries n'étaient pas exclusives; ils admettaient volontiers parmi eux des compagnons d'armes de toute origine, dont la religion officielle de l'armée ne satisfaisait pas les aspirations, et qui espéraient obtenir du dieu pérégrin un secours plus efficace dans les combats,

(1) Cf. Cichorius dans Pauly-Wissowa, *Realenc.*, s. v. « Cohors » et « Ala ».

ou, s'ils y succombaient, un sort plus heureux dans l'autre vie. Puis ces néophytes transférés dans d'autres garnisons suivant les exigences du service ou les nécessités de la guerre, de convertis s'y faisaient convertisseurs, et formaient autour d'eux un nouveau noyau de prosélytes. C'est ainsi que les mystères de Mithra, apportés en Europe par des recrues à demi-barbares de Cappadoce ou de Commagène, s'y sont propagés avec rapidité jusqu'aux confins du monde antique.

Depuis les rivages de la Mer Noire jusqu'aux montagnes de l'Écosse et à la lisière du Sahara, tout le long de l'ancienne frontière romaine, les monuments mithriaques abondent. A mesure que la Mésie inférieure, naguère encore inexplorée, s'ouvre davantage aux recherches archéologiques, on y constate mieux l'expansion du culte asiatique, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'on sait que des contingents orientaux y suppléaient à l'insuffisance du nombre des conscrits que la province fournissait. Pour ne rien dire du port de Tomi, les légionnaires pratiquaient la religion persique à Aegysus, à Troësmis, à Durostorum, à Prista, à Novae, à Utum et à Œscus sur les rives du Danube, ainsi qu'à *Tropaeum Traiani,* que la découverte du monument d'Adam-Klissi a récemment rendu célèbre. Dans l'intérieur du pays, il avait pénétré à Montana et à Nicopolis, peuplée par Trajan d'Orientaux, et dans les bourgs de la même région. C'est sans doute de ces villes septentrionales, que, franchissant les Balkans, il

s'était répandu dans le nord de la Thrace, notamment autour de Serdica (Sofia) et de Pantalia (Kustendil) et jusqu'aux environs de Bessapara et de Philippopolis dans la vallée de l'Hèbre, grande voie de communication entre l'Asie et l'Europe. Remontant d'autre part le cours du Danube, il prit pied dans les postes d'Almum, de Ratiaria, d'Aquae, et à Viminacium, la capitale de la Mésie supérieure, où l'on voit un vétéran lui restaurer un temple (1), mais nous ne pouvons savoir quelle extension il atteignit dans cette contrée encore mal connue (2). La flottille de guerre qui croisait sur le grand fleuve, était montée et même commandée par des pérégrins, et elle a sans doute propagé la religion exotique dans toutes ses escales (3), comme le faisaient concurremment les soldats dans les forts qui gardaient le passage du fleuve.

Nous sommes mieux informés sur les circonstances de son introduction en Dacie. Lorsque Trajan annexa ce royaume barbare à l'empire, le pays, épuisé par six années de luttes opiniâtres, n'était plus guère qu'un désert. Pour le repeupler, l'empereur y transporta en masses, nous dit Eutrope (4), des colons « *ex toto orbe Romano* ». La population de cette contrée était encore plus

---

(1) C. I. L. III. 14217[4].

(2) Pour la diffusion du culte dans les Mésies et en Thrace voyez outre *M. M. M.*, t. I, p. 248-9, les monuments cités *infra* dans l'appendice. — Une inscription de Naïssus (Nisch) : C. I. L. III, 14562.

(3) Fiebiger, dans Pauly-Wissowa, *Realenc.*, s. v. « Classis », col. 2647.

(4) Eutrope, VIII, 6.

mêlée au deuxième siècle qu'aujourd'hui, où toutes les races de l'Europe s'y coudoient et s'y querellent (1). Outre les restes des anciens Daces, on y trouvait à la fois des Illyriens et des Pannoniens, des Galates, des Cariens et des Asiates, des gens d'Édesse et de Palmyre, d'autres encore, qui tous continuaient à y pratiquer les cultes de leur patrie. Mais aucun de ces cultes n'y prospéra autant que les mystères de Mithra, et l'on a sujet de s'étonner du prodigieux développement que ceux-ci prirent pendant les cent-soixante-trois années que dura la domination romaine dans cette région (107 à 270 ap. J.-C.) Ils florissaient non seulement dans la capitale de la province, Sarmizégétusa, et dans les villes qui grandirent auprès des camps, comme Potaïssa et surtout Apulum, mais sur toute l'étendue du territoire occupé. Alors qu'on ne peut signaler en Dacie, que je sache, le moindre vestige d'une communauté chrétienne, depuis la forteresse de Szamos-Ujvar, à la frontière septentrionale, jusqu'à Romula en Valachie, on a découvert en foule des inscriptions, des sculptures, des autels échappés à la destruction des mithréums. Ces débris abondent surtout au centre du pays, le long de la grande voie qui suit la vallée du Maros, l'artère principale par laquelle la civilisation romaine s'est répandue dans les montagnes d'alentour. La seule colonie d'Apulum comptait certainement quatre temples

(1) Jung, *Römer und Romanen in den Donauländern*, 2e éd., 1887, p. 112 ss.

du dieu perse, et le *spelaeum* de Sarmizégétusa, fouillé récemment, renfermait encore les fragments d'une cinquantaine de bas-reliefs ou d'autres ex-voto que la piété des fidèles y avait consacrés (1).

Pareillement en Pannonie, la religion iranienne s'implanta dans les villes fortes échelonnées le long du Danube, Rittium, Cusum, Intercisa, Aquincum, Brigetio, Carnuntum, Vindobona(2), et même dans les bourgades de l'intérieur (3). Elle était surtout puissante dans les chefs-lieux de cette double province à Aquincum et à Carnuntum, et dans l'une ou l'autre cité, les causes de sa grandenr se laissent assez facilement reconnaître. La première, où l'on célébrait au IIIe siècle les mystères au moins dans cinq temples disséminés sur tout son territoire (4), était le quartier général de la *legio II Adiutrix*, qui avait été formée en 70 par Vespasien à l'aide de marins de la flotte de Ravenne. Parmi ces affranchis versés dans les cadres de l'armée, la proportion d'Asiatiques était considérable (5), et il est probable que le mithriacisme a, dès le

(1) Depuis la publication de nos *Monum. Myst. Mithra* (inscr. 232-308; mon. 136-212) on a fait encore en Transylvanie quelques découvertes intéressantes, cf. *infra* l'appendice et C. I. L. III, 14466.

(2) Nous avons réuni les monuments de Pannonie, *M. M. M.*, inscr. 320 ss., mon. 220 ss. Ajouter : (Rittium) C. I. L. III, 15138, 15138[1]; (Vindobona) 14359[28].

(3) Sur ces villes où des troupes n'étaient pas cantonnées, cf. *infra*, p. 72.

(4) Une dédicace d'Aquincum remonte à l'époque de Marc Aurèle (C. I. L. III 3479). Un des mithréums est antérieur à 198 (appendice). Cf. pour les autres dates *M. M. M.*, t. I, p. 251, n. 6.

(5) Gündel, *De legione II Adiutrice*, Leipzig, 1895.

début, compté des adeptes dans cette légion irrégulière. Quand celle-ci, vers 120 après Jésus-Christ, fut établie par Hadrien dans la Pannonie inférieure, elle y apporta sans doute ce culte oriental, auquel elle paraît être restée fidèle jusqu'à sa disparition. La *legio I Adiutrix*, qui avait une origine similaire [1], a probablement jeté de même la semence féconde à Brigetio, lorsque, sous Trajan, son camp y fut transféré.

Nous pouvons marquer avec plus de précision encore comment le dieu perse arriva à Carnuntum : En 71 ou 72 après Jésus-Christ, Vespasien fit réoccuper cette importante position stratégique par la *legio XV Apollinaris* [2], qui depuis huit ou neuf ans combattait en Orient. Envoyée en 63 sur l'Euphrate pour renforcer l'armée que Corbulon conduisait contre les Parthes, elle avait, de 67 à 70, pris part à la répression du soulèvement des Juifs, et accompagné ensuite Titus à Alexandrie. Pendant ces guerres sanglantes, les vides qui s'étaient produits dans ses effectifs avaient, sans aucun doute, été comblés par des levées opérées en Asie. Ce furent ces conscrits, probablement originaires en grande partie de Cappadoce, qui, transportés avec les anciennes classes sur le Danube, y offrirent d'abord des sacrifices au dieu iranien jusqu'alors inconnu au nord des Alpes. On a trouvé à Carnuntum une dédicace à Mithra,

---

(1) Jünemann, *De legione I Adiutrice*, Leipzig, 1894.

(2) Vaglieri dans Ruggiero, *Dizionario epigraf.*, I, p. 514 ss. Pfitzner, *Gesch. der Kaiserlegionen*, p. 259 ss.

due à un soldat de la légion Apollinaire, soldat qui porte le nom caractéristique de Barbarus (1). Les premiers adorateurs du *Sol invictus* lui consacrèrent au bord du fleuve une grotte semi-circulaire, qui au troisième siècle devait être relevée de ses ruines par un chevalier romain et dont la haute antiquité se révèle dans sa disposition toute particulière (2). Lorsque, quelque quarante ans après sa venue en Occident, Trajan transporta de nouveau le quinzième corps sur l'Euphrate, le culte perse avait déjà jeté dans la capitale de la Pannonie supérieure de profondes racines. Non seulement la quatorzième légion *gemina Martia*, qui remplaça à demeure celle qui était retournée en Asie, mais la dixième et la treizième *geminae*, dont certains détachements furent, semble-t-il, adjoints à la première, subirent l'attrait des mystères et comptèrent dans leurs rangs des initiés. Bientôt le premier temple ne suffit plus, et l'on bâtit un second, qui, fait important, est contigu à celui du Jupiter Dolichénus de Commagène (3). Un municipe se développant à côté du camp en même temps que les conversions se multipliaient, un troisième mithréum fut construit (fig. 4), probablement vers la fin du IIe siècle, et ses dimensions dépassent celles de toutes les constructions analogues jusqu'ici découvertes (4). Il fut, il est vrai,

(1) C. I. L. III, 4413, cf. *M. M. M.*, t. I, p. 253, n. 2.
(2) *M. M. M.*, t. II, p. 327, mon. 225; cf. t. I, p. 253, n. 3.
(3) *M. M. M.*, t. II, p. 500, mon. 228*ter*.
(4) *M. M. M.*, t. II, p. 492, mon. 228*bis*. Le *spelaeum* découvert en 1912 dans les thermes de Caracalla à Rome paraît seul être plus vaste.

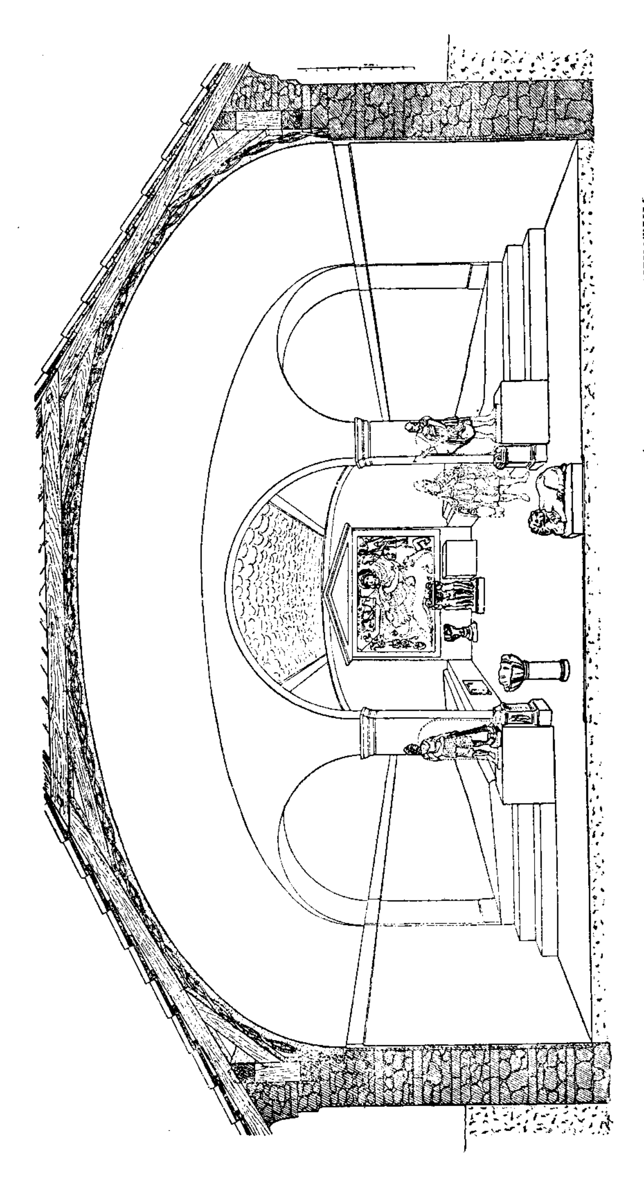


FIG. 4. — RESTAURATION DU GRAND MITHRÉUM DÉCOUVERT A CARNUNTUM.

agrandi par Dioclétien et les princes qu'il avait associés à son pouvoir, lorsqu'en 307 ils tinrent une conférence à Carnuntum (1). Ils voulurent donner ainsi un témoignage public de leur dévotion à Mithra dans cette ville sainte, qui, de toutes celles du Nord, renfermait probablement les sanctuaires les plus anciens de la secte mazdéenne.

Cette place de guerre, la plus importante de toute la région, paraît avoir été aussi le centre religieux d'où le culte étranger rayonna dans les bourgades des environs. Stix-Neusiedl, où il était pratiqué depuis le milieu du IIe siècle (2), n'était qu'un bourg dépendant de la puissante cité. Mais, plus au sud, le temple de Scarbantia fut tout au moins enrichi par un *decurio coloniae Carnunti* (3). A l'est, le territoire d'Aequinoctium a fourni une dédicace à la « Pierre génitrice » (4) et plus loin, à Vindobona (Vienne), les soldats de la dixième légion (5) avaient appris, sans doute de ceux du camp voisin, à célébrer les mystères. On retrouve jusqu'en Afrique les traces de l'influence que la grande ville pannonienne a exercée sur le développement du mithriacisme (6).

A quelques lieues de Vienne, en franchissant la frontière du Norique, nous rencontrons le bourg

(1) C. I. L, III, 4413 (cf. *M. M. M.*, t. II, p. 491, n° 227). = Dessau, *Inscr. sel.*, 659. Cet autel est reproduit *infra* p. 89, fig. 18.
(2) C. I. L. III, 4538 ss., *M. M. M.*, mon. 229.
(3) C. I. L. III, 4236 ; cf. *M. M. M.*, mon. 223.
(4) C. I. L, III, 4543 ; cf. *M. M. M.*, mon. 231.
(5) C. I. L. III, 14359[28].
(6) C. I. L. VIII, 2675 ; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 254, n. 5.

de *Commagenae*, dont le nom est dû vraisemblablement à ce qu'une *ala Commagenorum* y avait ses quartiers. On ne s'étonnera donc pas qu'on y ait mis au jour un bas-relief du dieu tauroctone (1). Toutefois dans cette province, pas plus qu'en Rétie, l'armée ne paraît avoir pris, comme en Pannonie, une part active à la propagation de la religion asiatique. Une inscription tardive d'un *speculator legionis I Noricorum* (2) est la seule de ces pays qui mentionne un soldat, et généralement les monuments des mystères sont très clairsemés dans la vallée du Danube supérieur, où les troupes étaient concentrées. Ils ne se multiplient que sur l'autre versant des Alpes, et l'épigraphie de cette dernière région interdit de leur assigner une origine militaire.

Au contraire, dans les deux Germanies, la merveilleuse expansion que prit le mithriacisme est certainement due aux puissants corps d'armée qui défendaient un territoire toujours menacé. On y a trouvé une dédicace d'un centurion consacré *Soli invicto Mithrae* vers 148 après Jésus-Christ (3), et il est vraisemblable qu'au milieu du IIe siècle ce dieu avait déjà opéré une quantité de conversions dans les garnisons romaines. Tous les régiments paraissent avoir été atteints par la contagion : les légions *VIII Augusta, XII Primigenia* et *XXX Ulpia*, les cohortes et les ailes auxiliaires

(1) *M. M. M.*, mon. 238.
(2) C. I. L. III, 4803.
(3) Cf. *supra*, p. 37, n. 7.

comme les troupes d'élite de volontaires citoyens. Une diffusion aussi générale ne permet guère d'apercevoir de quel côté le culte étranger s'est glissé dans le pays. On peut admettre cependant, sans crainte de se tromper, que, sauf peut-être sur certains points où il dut être transporté directement de l'Orient par les auxiliaires asiatiques, il fut transmis aux Germains par l'intermédiaire des garnisons du Danube [1], et si l'on voulait absolument préciser son origine, ou supposerait, non sans vraisemblance, que la huitième légion, transférée en 70 après Jésus-Christ de la Mésie dans la Germanie supérieure, y a pratiqué la première une religion qui devait y devenir rapidement prépondérante [2].

(1) Les relations entre les mithréums rhénans et danubiens sont attestées par la découverte dans les premiers, de petits bas-reliefs provenant certainement de Pannonie ou de Mésie (*M. M. M.*, t. I, p. 216, n. 13; cf. *infra*, appendice sur l'art, et Drexel, *l. c.*, p. 78.

(2) M. Drexel (*Das Kastell Stockstadt*, 1910, p. 77 ss.) conteste cette opinion en se fondant sur les différences incontestables qu'offrent dans leur disposition et leurs motifs les monuments mithriaques du Rhin et ceux des pays danubiens et il admet que « der Weg nach Germanien über Südgallien führte » (pp. 78, 80). Mais ceci paraît improbable car dans le midi de la Gaule, la propagation du culte n'a pas été due à des soldats mais à des marchands, et les bas-reliefs de la vallée du Rhône n'offrent aucune analogie avec ceux des bords du Rhin. La Germanie a sans doute reçu la religion persique dès la fin du premier siècle, sans passer par l'intermédiaire de Rome, d'une part, comme nous le disons, par les auxiliaires asiatiques, de l'autre, par la *legio VIII Augusta*, (*M. M. M.*, t. I, p. 256, n. 2). Les premières communautés ont nécessairement dû faire venir des prêtres mazdéens capables d'officier suivant la liturgie (*infra* p. 154), et ceux-ci apporter d'Orient les modèles d'images sacrées qui diversement interprétés et développés dans les Champs Décumates et sur les bords du Danube, ont déterminé la composition des bas-reliefs des IIe et IIIe siècles, retrouvés dans les deux contrées.



FIG. 5. — GRAND BAS-RELIEF DE HEDDERNHEIM.

Au centre, Mithra tauroctone avec le groupe du lion, du cratère et du serpent (p. 117). Au-dessus, le zodiaque. Dans les écoinçons, Mithra tirant de l'arc. Plus haut, entre des cyprès, scènes de la légende de Mithra. Au-dessus, Mithra montant sur le char du Soleil ; char de la Lune. Dans les quatre coins (médaillons), bustes des Vents ; à côté, bustes des quatre Saisons ; entre elles, scènes de la légende de Mithra.

L'Allemagne est en effet la contrée où l'on a mis au jour le plus grand nombre de mithréums; c'est elle qui nous a donné les bas-reliefs aux dimensions les plus vastes et aux représentations les plus complètes (1) (fig. 5), et certainement aucune divinité du paganisme n'y a trouvé plus que Mithra des zélateurs nombreux et fervents. Les Champs Décumates, ces confins militaires de l'empire (2), et surtout les postes avancés compris entre le cours du Mein et le rempart de la frontière ont été merveilleusement fertiles en découvertes du plus haut intérêt. Au nord de Francfort, près du village de Heddernheim, l'ancienne *civitas Taunensium,* on a exhumé successivement trois temples importants (3) (fig. 6); trois autres existaient à Friedberg dans la Hesse (4), un autre encore à Wiesbaden *(Aquae Mattiacae)*, et dans la région environnante, à mesure que se poursuit l'exploration archéologique du *Limes*, se multiplie le nombre des châteaux possédant à côté d'eux au moins une crypte sacrée, où la garnison allait faire ses dévotions. On connaît ceux de Stockstadt (fig. 6) et de Gross-Krotzenburg sur le Mein, d'Oberflorstadt sur la Nidda, de Butzbach, de Saalburg et

(1) Voir *infra* l'appendice sur l'art mithriaque.

(2) On a retrouvé des monuments mithriaques tout le long de la vallée du Neckar depuis Rottenburg *(Sumelocenna)*, non loin de la source de la rivière, jusqu'à l'embouchure de celle-ci à Mannheim, d'autre part, dans les forts du *limes* wurtembourgeois (Mürrhardt, Osterburken, etc.). Cf. *infra* appendice.

(3) *M. M. M.*, mon. 251, 254, cf. 311.

(4) *Ibid.*, mon. 248-9. Cf. *Westdeutsche Zeitschrift*, XVI, 1897, Korrespdbl., p. 226.

d'Alteburg-Heftrich dans le Taunus(1) .Ce coin enfoncé au cœur de la Germanie, cette citadelle avancée de l'État romain, était vraiment aussi une forteresse de la foi mazdéenne. D'autre part, tout le long du Rhin, depuis Augst *(Raurica)* près de Bâle jusqu'à Xanten *(Vetera)*, en passant par Strasbourg, Mayence, Neuwied, Bonn, Cologne et Dormagen (2), on rencontre une série de monuments, qui indiquent comment la religion nouvelle, gagnant de proche en proche comme une épidémie, s'est propagée jusqu'au milieu des tribus barbares des Ubiens et des Bataves.



FIG. 6. — BAS-RELIEF TROUVÉ A STOCKSTADT. MITHRA TAUROPHORE.

L'influence du mithriacisme parmi les troupes massées sur la frontière rhénane peut aussi se mesurer à son extension vers l'intérieur de la

(1) *M. M. M.*, mon. 247, 247*bis*, 250; cf l'appendice de ce volume.
(2) *M. M. M.*, t. I, p. 257, no 3; cf. *infra* appendice.

Gaule. Un soldat de la huitième légion consacre un autel *deo Invicto* à Genève (1), qui se trouvait sur la voie militaire conduisant de Germanie à la Méditerranée, et l'on a trouvé d'autres traces du culte oriental dans la Suisse actuelle et le Jura français. A Sarrebourg (*Pons Saravi*), au débouché de la passe des Vosges par laquelle Strasbourg communiquait et communique encore avec les bassins de la Moselle et de la Seine, on a exhumé récemment un *spelaeum* datant du IIIe siècle (2). Un autre, dont le bas-relief principal, taillé dans la roche vive, a subsisté jusqu'à nos jours, existait à Schwarzerden entre Metz et Mayence (3). On s'étonnerait que la grande ville de Trèves n'eût conservé que quelques débris d'inscriptions et de statues (4), si l'importance de cette cité sous les successeurs de Constantin n'y expliquait la disparition presque complète des monuments du paganisme. Enfin, dans la vallée de la Meuse, non loin de la route qui joignait Cologne à Bavay (*Bagacum*), de curieux vestiges des mystères ont été reconnus.

De Bavay, cette route menait vers l'ouest à Boulogne (*Gesoriacum*), le port d'attache de la *classis Britannica*. Les deux statues de dadophores, certainement exécutées sur place, qui y ont été retrouvées (5), furent sans doute offertes au dieu

(1) C. I. L. XII, 2587.
(2) *M. M. M* , mon. 273*ter*.
(3) *M. M. M.*, mon. 258.
(4) *M. M. M.*, mon. 273*bis*; cf. mon. douteux 321 ss. ; C. I. L., XIII 3663.
(5) *M. M. M.*, mon. 274, cf. 274*bis*.

par quelque marin ou officier étranger de la flotte. Cette importante station maritime devait entretenir des relations quotidiennes avec la grande île opposée et surtout avec Londres, que fréquentaient dès cette époque de nombreux marchands. L'existence d'un mithréum dans le principal entrepôt

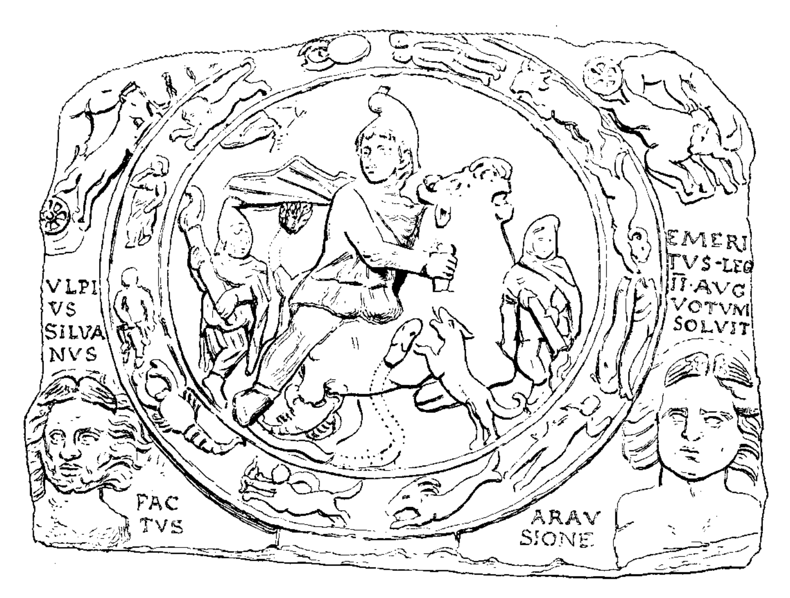


FIG. 7. — BAS-RELIEF TROUVÉ A LONDRES (mon. 267.).

Au centre, groupe de Mithra tauroctone avec les dadophores, entouré des douze signes du zodiaque ; dans les écoinçons inférieurs, bustes des Vents ; dans les écoinçons supérieurs, Sol sur son quadrige, et Luna sur un bige de taureaux. L'inscription se lit : *Ulpius Silvanus factus Arausione emeritus leg(ionis) II Aug(ustae) votum solvit* (c.-à-d. licencié à Orange).

commercial et militaire de la Bretagne n'a rien qui doive nous surprendre (fig. 7) (1). En général, dans aucune contrée, le culte iranien ne resta aussi

(1) Mon. 267; cf. *infra* l'appendice de ce volume.

exactement que dans celle-ci confiné dans les places fortes. En dehors d'York (*Eburacum*) ([1]), où se trouvait le quartier général des troupes de la province, il ne s'est répandu qu'à l'ouest, près du pays de Galles actuel, à Caërleon (*Isca*) et à Chester (*Deva*) ([2]), où des camps avaient été établis pour contenir les peuplades des Silures et des Ordovices, puis à son extrémité septentrionale, le long du vallum d'Hadrien, qui protégeait le territoire de l'empire contre les incursions des Pictes et des Calédoniens. Toutes les « stations » de ce rempart semblent avoir eu leur temple mithriaque, où le commandant de place (*praefectus*) donnait à ses subordonnés l'exemple de la dévotion ([3]). Il est donc évident que le dieu asiatique s'est avancé jusque dans ces régions boréales à la suite des armées, mais on ne peut déterminer ni à quel moment ni avec quelles troupes il y pénétra. On a lieu de croire cependant qu'il y était honoré dès le milieu du IIe siècle, et que la Germanie ([4]) avait servi ici d'intermédiaire entre le lointain Orient

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

A l'autre extrémité du monde romain, les mystères furent célébrés également par les soldats. Ils

---

([1]) Mon. 274.

([2]) C. I. L. VII 99; *M. M. M.*, mon. 268-9.

([3]) Vindobala, *M. M. M.* mon. 272; Borcovicium, mon. 273 (cf. appendice); Amboglanna, C. I. L. VII, 831 (inscr. 489); Petrianae, C. I. L. VII, 889 (inscr 485, cf. 490); Luguvallium (inscr. suppl. 458 *a*), etc.

([4]) Cf. *supra*, p. 51 ss.

avaient des adeptes dans la III[e] légion, campée à Lambèse, et dans les postes qui gardaient les défilés de l'Aurès ou jalonnaient la lisière du Sahara [1]. Cependant ils ne paraissent avoir été aussi populaires au sud de la Méditerranée que dans les pays du Nord, et leur propagation a pris ici un caractère spécial. Leurs monuments, presque tous d'époque tardive, sont dus à des officiers ou du moins des centurions, dont beaucoup étaient d'origine étrangère, plutôt qu'aux simples soldats levés presque en totalité dans la contrée qu'ils étaient chargés de défendre. Les légionnaires de Numidie sont restés attachés à leurs dieux indigènes, puniques ou berbères, et n'ont que rarement adopté les croyances des compagnons avec lesquels le métier des armes les mettait en contact. La religion persique a donc en Afrique été pratiquée surtout, semble-t-il, par ceux que le service militaire y appelait du dehors, et les collèges de fidèles se composaient en majorité, sinon d'Asiatiques, du moins de recrues amenées des provinces danubiennes.

Enfin en Espagne, le pays d'Occident qui est le plus pauvre en monuments mithriaques, la connexité de leur présence avec celle des garnisons

(1) Presque tous les monuments mithriaques d'Afrique ont été découverts dans la région méridionale, là où étaient cantonnées les troupes, en Numidie, surtout à Lambèse, puis à Thamugadi (cf. appendice), Mascula, Diana, etc. En Maurétanie, un bas-relief a été trouvé au village de Timziouïn (mon. 282). En dehors de cette zone frontière, on n'a guère constaté de traces indubitables du culte que dans deux chefs-lieux, Cirta (Constantine) et Sétif, et dans les ports de Rusicade (Philippeville) Icosium (Alger), etc. Nous y reviendrons plus bas, p. 67.

n'est pas moins manifeste. Sur toute l'étendue de cette vaste péninsule, où se pressaient tant de cités populeuses, ils font presque totalement défaut, même dans les centres urbains les plus considérables. C'est à peine si on en peut signaler dans la capitale de la Lusitanie et celle de la Tarraconaise, à Émérita et à Tarragone (1). Mais dans les vallées sauvages des Asturies et de la Galice, le dieu iranien avait un culte organisé (2). On mettra immédiatement ce fait en rapport avec le séjour prolongé d'une légion la *VIIa Gemina* dans cette contrée longtemps insoumise. Peut-être les conventicules d'initiés comprenaient-ils aussi des vétérans des cohortes espagnoles, qui, après avoir servi comme auxiliaires sur le Rhin et le Danube, étaient rentrés dans leurs foyers convertis à la foi mazdéenne.

En effet, l'armée n'a pas seulement contribué à répandre les cultes orientaux en réunissant côte à côte des hommes, citoyens ou pérégrins, de toutes les parties du monde, en faisant passer sans cesse les officiers, les centurions, ou même des corps entiers d'une province à l'autre suivant les besoins variables du moment, et en étendant ainsi sur toutes les frontières un réseau de communications perpétuelles. Leur congé obtenu, les soldats continuaient à observer dans leur retraite les pratiques auxquelles ils s'étaient accoutumés sous les

(1) Mithréum à Mérida, cf. appendice, et C. I. L. II, 464; Dédicace à Tarragone : C. I. L II, 4086.
(2) C. I. L II, Suppl. 5635, 5728.

drapeaux, et ils provoquaient bientôt autour d'eux des imitations. Souvent ils s'établissaient à proximité de leur dernière garnison, dans ces municipes qui peu à peu avaient auprès des camps remplacé les échoppes des vivandiers. Parfois aussi ils élisaient domicile dans quelque grande ville de la contrée où ils avaient servi, pour y passer avec de vieux frères d'armes le reste de leurs jours : Lyon compta toujours dans ses murs un nombre considérable de ces anciens légionnaires de Germanie (1), et la seule inscription mithriaque que Londres nous ait fournie, a pour auteur un *emeritus* des troupes de Bretagne (2). Il arrivait aussi que l'empereur envoyât ces soldats libérés sur un territoire qu'il leur assignait, pour y fonder une colonie : Élusa en Aquitaine a peut-être connu la religion asiatique par les vétérans du Rhin qu'y établit Septime Sévère (3). Souvent les conscrits que l'autorité militaire transportait aux confins de l'empire, gardaient au cœur l'amour de leur pays natal, avec lequel ils ne cessaient d'entretenir des relations; mais lorsque, licenciés après vingt ou vingt-cinq ans de factions et de combats, ils retournaient dans leur patrie, aux dieux de leur cité ou de leur tribu ils préféraient le protecteur étranger qu'un compagnon de tente leur avait appris au loin à adorer suivant des rites mystérieux.

(1) C. I. L. XIII, 1771-72 ; *M. M. M.*, mon. 276.
(2) Cf. *supra* p. 56, fig. 7.
(3) C, I. L. XIII, 542.

Toutefois, la propagation du mithriacisme dans les villes et les campagnes des provinces *inermes* est due surtout à d'autres facteurs qu'à l'armée. Par ses conquêtes progressives en Asie, Rome avait soumis à sa domination de nombreuses populations sémitiques. Dès que la fondation de l'empire eut assuré la paix du monde et rendu la sécurité au négoce, on vit ces nouveaux sujets, profitant des aptitudes spéciales de leur race, concentrer peu à peu entre leurs mains le trafic du Levant. Comme auparavant les Phéniciens et les Carthaginois, les Syriens peuplèrent alors de leurs colonies tous les ports de la Méditerranée (1). A l'époque hellénistique, ils s'étaient établis en grand nombre dans les centres commerciaux de la Grèce, notamment à Délos. Une quantité de ces marchands affluèrent maintenant à proximité de Rome, à Pouzzoles, à Ostie. Ils semblent avoir fait des affaires dans toutes les cités maritimes de l'Occident. On les trouve en Italie, à Ravenne, à Aquilée, à Tergeste; à Salone, en Dalmatie, et jusqu'à Malaga en Espagne. Leur activité mercantile les entraînait même au loin dans l'intérieur des terres, partout où ils avaient la perspective de

(1) Sur cette *diaspora* syrienne analogue à celle des Juifs, cf. Mommsen, *Röm. Gesch.*, t V², p. 467 ss.; Friedländer, *Sittengeschichte Roms*, t. II⁸, p. 80 sq.; pour la période postérieure à Constantin, Scheffer-Boichorst, *Zur Gesch. der Syrer im Abendlande* (*Mitt. des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, VI), 1883; Bréhier, *Les colonies d'Orientaux en Occident* (*Byzant. Zeitschrift* XII), 1903, p. 1 ss.; Wolfram, *Lothr. Jahrbuch für Altertumskunde*, XVII, 1905, p. 318 ss. J'ai réuni un certain nombre de textes *M. M. M.*, t. I, p. 262 ss. Leur nombre pourrait être maintenant accru.

réaliser quelque profit. Par la vallée du Danube ils pénètrèrent jusqu'à Sirmium en Pannonie. En Gaule, cette population d'Orientaux était particulièrement dense; ils arrivèrent par la Gironde à Bordeaux, et remontèrent le Rhône jusqu'à Lyon. Quand ils eurent occupé les rives de ce fleuve, ils débordèrent dans tout le centre de la province, et Trèves, la grande capitale du nord, les attira en foule. Ils remplissaient véritablement tout le monde romain. Les invasions des barbares ne suffirent pas à décourager leur esprit d'entreprise. Sous les Mérovingiens, ils parlaient encore leur idiome sémitique à Orléans. Pour arrêter leur émigration, il fallut que les Sarrasins eussent ruiné la navigation sur la Méditerranée.

Les Syriens se distinguèrent à toutes les époques par leur ardente ferveur. Aucun peuple, pas même les Égyptiens, ne défendit avec autant de violence ses idoles contre les chrétiens. Aussi, lorsqu'ils fondaient une colonie, leur premier soin était-il d'organiser leurs cultes nationaux, et la mère-patrie leur allouait parfois des subventions pour les aider à accomplir ce pieux devoir. C'est ainsi que les divinités de Béryte, d'Héliopolis et même de Damas ont pénétré d'abord en Italie (1).

Le mot *Syrus* avait dans l'usage courant un sens très vague. Ce mot, abréviation d'*Assyrus*, était souvent confondu avec lui, et servait à désigner en général toutes les populations sémi-

(1) Cf. mes *Religions orientales*, 2e éd., p. 463 ss.

tiques anciennement soumises aux rois de Ninive, jusqu'à l'Euphrate et même au delà [1]. Il comprenait donc les sectateurs de Mithra établis dans la vallée de ce fleuve, et à mesure que Rome étendit ses conquêtes de ce côté, ils durent être de plus en plus nombreux parmi les « Syriens » qui résidaient dans les cités latines.

Cependant les marchands qui fondaient des comptoirs en Occident, étaient en majorité les serviteurs des Baals sémitiques, et ceux qui invoquaient Mithra étaient généralement des Asiatiques d'une condition plus humble. Les premiers temples, que le dieu posséda dans l'ouest de l'empire, furent certainement fréquentés surtout par des esclaves. C'était de préférence dans les provinces d'Orient que les *mangones* se fournissaient de leur marchandise humaine. Ils amenaient à Rome du fond de l'Asie Mineure des troupeaux de serfs vendus par les grands propriétaires fonciers de la Cappadoce et du Pont, et cette population importée avait fini, au dire d'un ancien, par former comme des villes particulières dans la capitale [2]. Mais la traite ne suffisait pas à la consommation croissante de l'Italie dépeuplée. A côté d'elle, la guerre était la grande pourvoyeuse d'hommes. Quand on voit Titus dans la seule campagne de Judée réduire quatre-vingt-dix-sept mille Juifs en esclavage [3], l'imagination est

(1) Cf. Nöldeke, *Hermes*, 1871, p. 443 sqq.

(2) Athénée, I, 36, p. 20 b.; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 264, n. 2.

(3) Josèphe, *B. Iud.*, VI, 9, 3; cf. Wallon, *Hist. de l'esclavage*, t. II, 1847, p. 37 sq.

effrayée des foules de captifs que les luttes incessantes avec les Parthes et en particulier les conquêtes de Trajan durent jeter sur les marchés de l'Occident.

Adjugés en masse après la victoire ou acquis en détail par les trafiquants, ces esclaves étaient surtout abondants dans les villes maritimes, jusqu'où leur transport était peu dispendieux. Ils y introduisirent, concurremment avec les marchands syriens, les cultes orientaux (1) et en particulier celui de Mithra. On trouve celui-ci établi dans toute une série de ports de la Méditerranée. Nous avons signalé plus haut (2) sa présence à Sidon en Phénicie et à Alexandrie d'Égypte. En Italie, si Pouzzoles et ses environs, y compris Naples (3), ont fourni relativement peu de monuments des mystères, c'est que cette ville cessa au IIe siècle d'être le grand entrepôt où Rome se fournissait des denrées du Levant. La colonie tyrienne de Pouzzoles, auparavant riche et puissante, se plaint, en 172, d'être réduite à un petit nombre de membres (4). Depuis les immenses travaux exécutés par Claude et Trajan à Ostie, celle-ci hérita de la prospérité de sa rivale campanienne. Aussi toutes les religions asiatiques y eurent-elles bientôt leurs chapelles et leurs confréries de fidèles, mais aucune d'entre elles n'y jouit d'une faveur

(1) Cf. mes *Religions orient.*, 2e éd., p. 156 ss.

(2) Cf. *supra*, p. 32.

(3) C. I. L. X, 159 (mithriaque ?) ; Kaibel, *Inscr. Sic. et Ital.*, 891; *M. M. M.*, mon. 91, 95.

(4) Kaibel, *Inscr. Sic. et Ital.*, 830; *Inscr. res Rom. pert.*, I, 421.

plus éclatante que celle du dieu iranien. Dès le IIe siècle, quatre ou cinq *spelaea* au moins lui étaient consacrés ; l'un d'eux, construit au plus tard en 162, et communiquant avec les thermes d'Antonin, était situé à l'endroit même où abordaient les navires d'outre mer (fig. 8) ([1]), et un autre était attenant au *metroon*, le sanctuaire où se célébrait le culte officiel de la *Magna Mater* ([2]). Au sud, le petit bourg d'Antium (Porto d'Anzio) avait suivi l'exemple de sa puissante voisine ([3]), et en Étrurie, Russellae (Grosseto) et Pise ([4]) avaient également fait bon accueil à la divinité mazdéenne.

A l'est de l'Italie, Aquilée se distingue par le nombre de ses inscriptions mithriaques ([5]). N'était-ce pas en effet, comme aujourd'hui Trieste, le marché où les provinces danubiennes échangeaient leurs produits contre ceux du midi? Pola, à l'extrémité de l'Istrie, les îles d'Arba et de Brattia, et les échelles de la côte Dalmate, Senia, Iader, Salone, Narona, Épidaurum, jusqu'à Dyrrachium en Macédoine, ont conservé des vestiges plus ou moins nombreux et certains de l'influence du dieu invincible, et jalonnent pour ainsi dire la voie que celui-ci a suivie pour parvenir dans la métropole commerciale de l'Adriatique ([6]).

On suit aussi ses progrès dans la Méditerranée

([1]) *M. M. M.*, mon. 83 ; cf. mon. 79, 85.
([2]) Mon. 295, cf. Suppl. p. 523.
([3]) *M. M. M.*, mon. 87.
([4]) Ibid., mon. 99, 100.
([5]) *M. M. M.*, mon. 116-7, C. I. L. V, 763 ss. (inscr. 165, 177, 205, 207).
([6]) Nous avons réuni les témoignages *M. M. M.*, t. I, p. 266, n. 4.

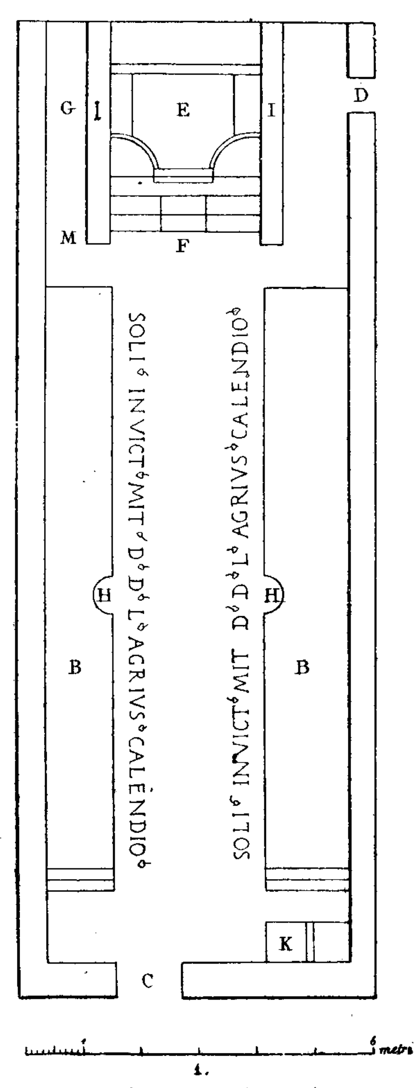


FIG. 8. — PLAN D'UN MITHRÉUM DÉCOUVERT A OSTIE.

BB Bancs latéraux. — C Porte d'entrée. — D Sortie conduisant aux Thermes d'Antonin. — E Chœur surélevé portant les images sacrées. — F Escalier — G Réduit. — HH Niches destinées à contenir des statues. — II Murs d'appui. — L'inscription est tracée dans la mosaïque du pavement : *Soli invict(o) Mit(hrae) d(onum) d(edit) L. Agrius Calendio.*

occidentale. En Sicile, Syracuse et Palerme (1); le long du littoral africain, Oea, Carthage, Rusicade, Icosium, Césarée (2), sur le rivage opposé d'Espagne, Malaga et Tarragone (3) ont vu tour à tour se constituer, dans la plèbe confuse que la mer y avait amenée, des associations de mithriastes, et plus au nord, sur le golfe du Lion, la fière colonie romaine de Narbonne ne s'était pas montrée plus exclusive (4).

En Gaule surtout, la corrélation, que nous avons reconnue, entre l'extension des mystères et celle du trafic oriental, est frappante. Tous deux se concentrent principalement entre les Alpes et les Cévennes ou, pour préciser davantage, dans le bassin du Rhône, dont le cours était une voie de pénétration d'une importance capitale. Sextantio, près de Montpellier, et Aix, en Provence, nous ont donné l'épitaphe d'un *pater sacrorum*, l'autre une représentation, peut-être mithriaque, du Soleil sur son quadrige (5). Puis, en remontant le fleuve, nous trouvons à Arles une statue du Kronos léontocéphale honoré dans les mystères (6), à Bourg-Saint-Andéol, près de Montélimar, une représen-

(1) Mon. 119-121.

(2) C'est probablement à Carthage que Tertullien a connu, à la fin du IIe siècle, les mystères de Mithra (cf. *infra*, p. 82, n. 3). Oea (Tripoli), cf. appendice; Rusicade, mon. 284; Icosium, C. I. L. VIII, 9256; Cesarée, C. I. L. VIII, 9322-3.

(3) C. I. L. II, 515, 519.

(4) *M. M. M.*, t. I, p. 365, no 281*bis*.

(5) C. I. L. XII, 4118 et 503; *M. M. M.*, mon. 325; Espérandieu. *Bas-reliefs de la Gaule*, I, 1907, n° 94.

(6) *M. M. M.*, mon. 281; Espérandieu, *op. cit.*, t. I, no 142, cf. C. I. L. XII, 504 de Glanum.

tation du dieu tauroctone sculptée dans la roche vive à côté d'une source (1); à Vaison, non loin d'Orange, une dédicace faite à l'occasion d'une initiation (2); à Vienne, un *spelaeum* d'où provient, entre autres monuments, un bas-relief jusqu'ici unique en son genre (3). Enfin à Lyon, dont les relations avec l'Asie Mineure sont bien connues par l'histoire du christianisme, le succès du culte persique fut certainement considérable (4). En amont, on constate sa présence à Genève d'une part (5), à Mandeure (*Epamantodurum*) sur le Doubs de l'autre(6), et plus à l'est à Entrains (*Intaranum*) dans la Nièvre, peut-être à St-Aubin dans l'Indre et dans le bourg d'Alésia, célèbre par le siège de César (7). Une série ininterrompue de sanctuaires, qui étaient sans doute en rapports constants entre eux, reliait ainsi les bords de la Méditerranée aux camps de la Germanie.

Sortant des cités florissantes de la vallée du Rhône, le culte étranger se glissa même jusqu'au fond des montagnes du Dauphiné, de la Savoie et du Bugey. Labâtie, près de Gap, Lucey non loin de Belley, et Vieu-en-Val-Romey (8) nous ont con-

(1) Mon. 279 ; Espérandieu, t. I, nº 422.

(2) Vaison (Vasio), C. I. L. XII, 1324.

(3) Mon. 277-8; Espérandieu, t. I, nº 340.

(4) Mon. 275.

(5) C. I. L. XII, 2587.

(6) *Bull. soc. antiqu. France*, 1896, p. 123.

(7) Mithréum d'Entrains, cf. appendice et C. I. L. XIII, 1906 ; — St-Aubin et Alésia, cf. *infra* appendice.

(8) Labâtie (Mons Seleucus), mon. 280 ; Espérandieu, *op. cit.*, nº 325. Lucey, C. I. L. XII, 2441. Vieu (Venetonimagus), C. I. L. XIII, 2906, mon. 397.

servé des inscriptions, des temples, des statues consacrées par ses fidèles. Nous l'avons dit, les marchands orientaux ne se bornèrent pas à établir des factoreries dans les ports maritimes ou fluviaux. L'espoir d'un négoce plus lucratif les dissémina dans les villes de l'intérieur, où la concurrence était moins ardente. La dispersion des esclaves asiatiques était plus complète encore : à peine débarqués, ils étaient répartis au hasard des enchères dans toutes les directions, et nous les retrouvons dans les différentes contrées, exerçant les fonctions les plus diverses.

En Italie, pays de grandes propriétés, pays parsemé d'antiques cités, tantôt ils allaient grossir les armées de serfs qui exploitaient les domaines de l'aristocratie romaine, et alors ils devenaient parfois à titre d'intendants (*actor, villicus*) les maîtres de ceux dont ils avaient d'abord partagé le sort misérable; tantôt ils étaient acquis par quelque municipe, et comme *servi publici* exécutaient les ordres des magistrats ou entraient dans les bureaux de l'administration. On se figure difficilement avec quelle rapidité les religions orientales purent ainsi pénétrer dans les régions qu'elles eussent semblé ne jamais devoir atteindre. Une double inscription de Nersae, au cœur de l'Apennin, nous apprend qu'en l'an 172 de notre ère, un esclave, caissier de la ville, y a restauré un mithréum, qui tombait en ruines [1]. A Venouse, une dédicace grecque Ἡλίῳ Μίθρᾳ est consacrée par l'homme

[1] C. I. L. IX, 4109-10.

d'affaires de quelque riche bourgeois, et son nom, Sagaris, indique à la fois sa condition servile et son origine asiatique (1). On pourrait multiplier les exemples. Il n'est pas douteux que ces serviteurs obscurs du dieu étranger n'aient été les artisans les plus actifs de la propagation des mystères non seulement dans la banlieue de Rome ou dans les seules grandes villes, mais par toute l'Italie de la Calabre jusqu'aux Alpes. On trouve le culte iranien pratiqué à la fois à Grumentum, au centre de la Lucanie (2); puis, comme nous le disions, à Venouse en Apulie, et à Nersae, dans le pays des Èques, ainsi qu'à Aveia dans celui des Vestins (3); ensuite en Ombrie, le long de la voie Flaminienne, à Interamna, à Spolète, où l'on peut visiter un *spelaeum* décoré de peintures, et à Sentinum, où l'on a mis au jour une liste des patrons d'un collège de mithriastes (4); de même en Étrurie, il suivit la voie Cassia, et s'établit à Sutrium, à Bolsène, peut-être à Arrezzo et à Florence (5). Ses traces sont moins accusées et moins significatives au nord de l'Apennin. Elles n'apparaissent que sporadiquement dans l'Émilie, où le territoire de Bologne, celui de Modène et peut être celui de Reggio nous ont seuls con-

(1) Kaibel, *Inscr. Sic. et Ital.*, 688, cf. C. I. L. IX, 425.

(2) C. I. L. X, 204.

(3) C. I. L. IX, 3608.

(4) Interamna, *M. M. M.*, mon. 86. Sentinum, mon. 98; C. I. L. XI, 5736-7. Spoletium, mon. 97; C. I. L. XI, 4774.

(5) Sutrium, C. I. L. XI. 5735, *M. M. M.*, mon. 158. Volsinii, mon. 104. Arretium, C. I. L. XI. 1821. Florentia, mon. 101-103 (mais leur origine n'est pas certaine).

servé quelques morceaux intéressants [1], aussi bien que dans la féconde vallée du Pô. Ici, Milan, dont on sait la rapide prospérité sous l'empire, paraît être le seul endroit où la religion exotique ait joui d'une grande faveur et d'une protection officielle [2]. Quelques fragments d'inscriptions exhumés à Tortone, à Industria, à Novare, ne suffisent point à prouver qu'elle ait atteint dans le reste du pays une large diffusion [3].

Il est assurément remarquable que nous ayons recueilli un plus riche butin dans les défilés sauvages des Alpes que dans les plaines opulentes de la haute Italie. A Introbbio en Val Sassina, à l'est du lac de Côme, dans le Val Camonica, qu'arrose l'Oglio, des autels ont été dédiés au dieu invincible [4]. Mais les monuments qui lui ont été consacrés, sont abondants surtout le long de l'Adige et de ses affluents, à proximité de la grande voie de communication qui, dans l'antiquité comme de nos jours, passait par le col du Brenner ou le Puszter-Thal, et qui conduisait sur l'autre versant en Rétie ou dans le Norique : à Trente, mithréum établi près d'une cascade; près de San-Zeno, bas-reliefs exhumés dans une gorge rocheuse; à Castello di Tuenno, fragments d'ex-voto travaillés sur les deux faces; sur les bords de l'Eisack, dédi-

(1) Bononia, mon. 106-7. Mutina, mon. 108. Regium Lepidi, cf. *infra* appendice.

(2) Mediolanum, C. I. L.V, 5659, 5795-6, 5893, cf. 5465, 5477; *M.M.M.*, mon. 109-110.

(3) C. I. L. V, 7362, 7474, 8997.

(4) C. I. L. V, 5204, 4935, cf. 4948.

cace à Mithra et au Soleil, et enfin à Mauls, la célèbre plaque sculptée découverte au XVIe siècle et conservée maintenant au musée de Vienne ([1]).

Les progrès du mithriacisme dans cette région montagneuse ne s'arrêtèrent pas aux frontières de l'Italie. Si, poursuivant notre chemin par la vallée de la Drave, nous recherchons les vestiges qu'il y a laissés, nous les retrouverons immédiatement à Téurnia ([2]) et surtout à Virunum, la ville la plus considérable du Norique, dans laquelle au IIIe siècle deux temples au moins étaient ouverts aux initiés. Un troisième avait été aménagé non loin de là dans une grotte au milieu des forêts ([3]).

Cette colonie romaine avait sans doute pour métropole religieuse Aquilée ([4]) dont l'importante église essaima dans tous ces parages. Les cités qui se développèrent le long des routes conduisant de ce port à travers la Pannonie aux places fortes du Danube, furent, presque sans exception, hospitalières au dieu étranger : Émona, les Latobici, Néviodunum et principalement Siscia, sur le cours de la Save; puis, vers le nord, Atrans, Celeia, Poetovio, où deux de ses temples ont été récemment fouillés, le reçurent avec une insigne

---

([1]) Trente, C. I. L. V, 5019, 5020. San Zeno, *M. M. M.*, mon. 114. Tuenno, mon. 114; cf. Luigi Campi, *Il culto di Mitra nella Naunia* (Archivio Trentino, XXIV), 1909. Vallée de l'Eisack, C. I. L. V, 5082, Mauls, mon. 239.

([2]) C. I. L. III, 4736, cf. 4771.

([3]) *M. M. M.*, mon. 235-7.

([4]) Cf. *supra*, p. 63.

faveur (1). Ainsi ses fidèles qui se rendaient des bords de l'Adriatique en Mésie d'une part ou de l'autre à Carnuntum, étaient accueillis à toutes leurs étapes par des coréligionnaires.

Si dans ces régions, de même qu'au midi des Alpes, les esclaves orientaux servirent à Mithra de missionnaires, les conditions où leur propagande s'exerça, furent cependant assez différentes. Ils ne se répandirent guère dans cette contrée, ainsi qu'ils le firent dans les *latifundia* et les cités italiques, comme ouvriers agricoles ou régisseurs de riches propriétaires ou comme employés municipaux. La dépopulation ne sévissait pas ici autant que dans les pays de vieille civilisation, et pour cultiver les champs ou faire la police des villes, on n'était pas obligé de recourir à la main-d'œuvre étrangère. Ce ne sont pas les particuliers ni les communes, c'est l'État qui fut ici le grand importateur d'hommes. Les procurateurs, fonctionnaires du fisc, intendants des domaines impériaux, ou, comme dans le Norique, véritables gouverneurs, avaient sous leurs ordres une foule de collecteurs d'impôts, de commis de tout genre, disséminés dans leur ressort, et généralement ces subalternes n'étaient pas de naissance libre. De même, les gros entrepreneurs qui prenaient à ferme le produit des mines et carrières ou le rendement des douanes, employaient dans leurs

(1) Les inscriptions de ces villes sont réunies. *M. M. M.*, inscr. 239*bis*, 349 ss., 385 ss., 410. Cf. mon. 220, 221, 232, 236 *bis*, 304. Deux nouveaux mithréums à Poetovio (Pettau), cf. *infra* appendice.

exploitations un personnel nombreux de condition ou d'origine servile, qu'ils amenaient de l'extérieur. De gens de cette sorte, agents de l'empereur ou des publicains qu'il se substituait, sont ceux dont les titres reviennent le plus souvent dans les inscriptions mithriaques de la Pannonie et du Norique méridionaux (1).

Dans toutes les provinces, les modestes employés des services impériaux eurent une part considérable dans la diffusion des cultes étrangers. De même que ces salariés du pouvoir central étaient les représentants de l'unité politique de l'empire par opposition au particularisme régional, de même, ils étaient les apôtres des religions universelles en face des dévotions locales. Ils formaient comme une seconde armée placée sous les ordres du prince, et leur influence sur l'évolution du paganisme fut analogue à celle de la première. Comme les soldats, ils étaient recrutés en grand nombre dans les pays asiatiques; comme eux, ils changeaient perpétuellement de résidence à mesure qu'ils montaient en grade, et les cadres de leurs bureaux, comme ceux des légions, comprenaient des individus de toute nationalité.

Ainsi l'administration transféra de gouvernement à gouvernement avec ses scribes et ses comptables la connaissance des mystères. Fait caractéristique, à Césarée de Cappadoce, c'est en fort bon latin qu'un esclave, probablement indi-

(1) Outre les textes réunis *M. M. M.*, t. I. p. 271, n. 1, cf. C. I. L. III, 15184[4] sqq.

gène, *arcarius dispensatoris Augusti,* offre une image du Soleil à Mithra (1). Dans l'intérieur de la Dalmatie, où les monuments du dieu perse sont assez clairsemés parce que cette province fut de bonne heure dégarnie de légions, des employés du fisc, des postes et des douanes ont cependant laissé leurs noms sur plusieurs dédicaces (2). Dans les provinces frontières surtout, les agents financiers des Césars durent être nombreux, non seulement pour percevoir les droits d'entrée sur les marchandises, mais parce que la plus lourde dépense des caisses impériales étaient les frais d'entretien des troupes. Il est donc naturel de trouver des *dispensatores, exactores, procuratores,* et d'autres titres analogues, mentionnés dans les textes mithriaques de Dacie et d'Afrique (3).

Voici donc une seconde voie par laquelle le dieu iranien put pénétrer dans les bourgs voisins des camps, où nous l'avons vu adoré par les soldats

(1) C. I. L. III, 12135.

(2) Le nombre des monuments de l'intérieur de la Dalmatie a augmenté depuis dix ans; cf. C. I. L. III, 15085, 15087 (Arupium) et l'appendice de ce volume; mais dans l'ensemble, on doit s'en tenir au jugement M. Patsch (*Archäol.-epigr. Unters. zur Gesch. der Provinz Dalmatien,* 1896, p. 11) : « Die Zahl der bei uns dem Mithras gestifteten Inschriften ist im Vergleich zu den anderen Teilen Illyricums. . keine bedeutende. Desgleichen kommen die anderen orientalischen Gottheiten in Dalmatien nur sehr sporadisch vor... Im Gegensatz dazu merkt man ein längeres und intensiveres Festhalten an den epichorischen Kulten. Ich glaube, man wird nicht fehl gehen, wenn man diese Erscheinung mit den Militärverhältnissen in Verbindung bringt: Dalmatien hat seit Vespasian keine starke legionare Besatzung und auch die hierstehende Auxiliartruppen gehörten Jahrhunderte lang dem Lande an. »

(3) C. I. L. III, 1437, 7729, Suppl. 7938, 11152, VIII, 2228, cf. 19088.

orientaux. D'une manière générale, le service de l'intendance et des officiers provoquait le transport d'esclaves publics et privés dans toutes les garnisons, en même temps que les besoins sans cesse renaissants de ces multitudes assemblées y attiraient de tous côtés des négociants. D'autre part, nous l'avons dit (1), les vétérans allaient souvent se fixer dans les ports et dans les grandes villes, où se rencontraient avec eux les esclaves et les marchands. Lorsqu'on affirme que Mithra s'est introduit de telle ou telle façon dans telle ou telle région, cette généralisation ne peut évidemment prétendre à une exactitude absolue. Les causes concurrentes de l'expansion de ces mystères s'entremêlent et se confondent, et l'on perdrait sa peine à vouloir démêler fil par fil leur écheveau embrouillé. Guidés uniquement, comme nous le sommes trop souvent, par des inscriptions de date incertaine, où, à côté du nom du dieu, figure simplement celui d'un initié ou d'un prêtre, nous ne pouvons déterminer dans chaque cas particulier les circonstances qui ont servi la religion nouvelle. Les influences passagères nous échappent presque complètement. A l'avènement de Vespasien le séjour prolongé en Italie des troupes syriennes, fidèles adoratrices du Soleil (2), a-t-il eu quelque résultat durable? L'armée conduite par Alexandre Sévère en Germanie, et qui, au dire de Lam-

(1) Cf. *supra*, p. 60.
(2) Tac., *Hist.*, III, 24; cf. Hérodien, IV, 15.

pride [1], était « très puissante par ses Arméniens, ses Osrhoènes et ses Parthes » n'a-t-elle pas donné une nouvelle impulsion à la propagande mithriaque sur les bords du Rhin? Aucun de ces hauts fonctionnaires que Rome envoyait chaque année sur la frontière de l'Euphrate, n'adopta-t-il les croyances de ses administrés? Des prêtres de Cappadoce ou du Pont ne s'embarquèrent-ils pas pour l'Orient, à l'exemple de ceux de la déesse Syrienne [2], dans l'espoir d'y vivre de la crédulité de la foule? Déjà sous la république les astrologues « chaldéens » vagabondaient sur les grand'routes de l'Italie [3], et du temps de Juvénal les devins de Commagène et d'Arménie débitaient leurs oracles à Rome [4]. Ces moyens accessoires, tous ceux dont se sont aidées en général les religions orientales, peuvent avoir été mis à profit par le culte de Mithra. Mais les agents les plus actifs de sa diffusion ont certainement été les soldats, les esclaves et les marchands. En dehors des preuves de détail que nous avons fait valoir, la présence de ses monuments dans les places de guerre ou de commerce, dans les contrées ou se déversait le large courant de l'émigration asiatique, suffirait à l'établir.

Leur absence dans d'autres régions le montre clairement aussi. Pourquoi en Asie, en Bithynie, en Galatie, en Paphlagonie, dans des provinces

(1) Lampride, *Alex. Sev.*, c. 61 ; cf. Capitol., *Vit. Maximin.*, c. 11

(2) Cf. *Religions orientales*, 2e éd., p. 154 ss.

(3) Cat., *De Agric.*, V, 4, cf. Riess dans Pauly-Wissowa, s. v. « Astrologia », col, 1816.

(4) Juvénal, VI, 550.

voisines de celles où ils étaient pratiqués depuis des siècles, ne trouve-t-on aucun vestige des mystères persiques? Parce que la production de ces pays dépassait leur consommation, que le commerce extérieur y était aux mains des armateurs grecs, qu'ils exportaient des hommes au lieu d'en appeler du dehors, et qu'au moins depuis Vespasien aucune légion n'était chargée de les défendre ou de les contenir (1). La Grèce était protégée contre l'invasion des divinités étrangères par son orgueil national, par ce culte de son glorieux passé qui est chez elle, sous l'empire, le trait le plus caractéristique de l'esprit public. Mais aussi l'absence de soldats ou d'esclaves exotiques lui enlevait l'occasion même de déroger. Enfin les monuments mithriaques font presque complètement défaut dans le centre et l'ouest de la Gaule, dans la péninsule hispanique, le sud de la Bretagne, et ils sont rares même à l'intérieur de la Dalmatie. Là encore aucune armée permanente ne provoquait le transport d'Asiatiques, que ne pouvait non plus y attirer aucun foyer de rayonnement du commerce international.

Au contraire, plus que n'importe quelle province, la ville de Rome a été féconde en découvertes de tout genre. Nulle part ailleurs, en effet, Mithra ne trouva réunies au même degré toutes les conditions favorables à son succès : Rome

(1) Le rapide développement que prit le christianisme dans cette région, notamment en Phrygie, a aussi été un obstacle au développement des mystères persiques. Nous y reviendrons ch. VI.

avait une garnison considérable, formée de soldats tirés de toutes les parties de l'empire, et, après avoir obtenu l'*honesta missio*, les vétérans venaient s'y fixer en grand nombre. Une aristocratie opulente y résidait et ses palais, comme ceux de l'empereur, étaient peuplés de milliers d'esclaves orientaux (1). C'était le siège de l'administration centrale, dont ces mêmes esclaves remplissaient les bureaux. Enfin, tous ceux que la misère ou l'esprit d'aventure poussaient à aller au loin chercher fortune, affluaient dans cette « hôtellerie de l'univers » (2), et y introduisaient leurs mœurs et leurs cultes. Accessoirement la présence à Rome de principicules asiatiques, qui, otages ou réfugiés, y vivaient avec leur famille et leur suite (3), a pu servir d'appui à la propagande mazdéenne.

Comme la plupart des dieux pérégrins, Mithra eut sans doute ses premiers temples au delà du *pomoerium* (4). Beaucoup de ses monuments ont été découverts en dehors de cette limite, notamment à proximité du Camp Prétorien ; mais, avant l'année 181 de notre ère, il avait franchi l'enceinte sacrée et s'était établi au cœur de la

(1) La plupart des inscriptions mithriaques de Rome ont pour auteurs des esclaves ou affranchis, soit de particuliers soit de l'empereur.—Pour ces esclaves orientaux dans la capitale, cf. Friedländer, *Sittengesch.*, I8, p. 398, III,8 p. 142 ss.

(2) Friedländer, *l. c.*, I8, p. 28 sq., cf. 397 sq.

(3) Abgar d'Osrhoène (C. I. L. VI, 1797); Artabaze d'Arménie (Ib. 1798). Le roi Tiridate initia Néron (Pline, XXX, 1, 6).

(4) Nous avons dressé, *M. M. M.*, t. I, p. 353 s., la liste des mithréums qui nous sont connus dans les différentes régions de Rome; cf. aussi *infra* appendice.

cité. Il n'est malheureusement pas possible de suivre pas à pas ses progrès dans la vaste métropole. Les documents datés et de provenance certaine sont trop rares pour permettre de reconstituer l'histoire locale de la religion persique dans la capitale. Nous ne pouvons que constater d'une façon générale le haut degré de splendeur qu'elle y atteignit. Sa vogue y est attestée par une centaine d'inscriptions, plus de soixante-quinze morceaux de sculpture et une série de temples et de chapelles situés dans tous les quartiers de la ville et dans sa banlieue. Le plus célèbre à juste titre de ces *spelaea* est celui qui existait encore à la Renaissance dans une grotte du Capitole, et dont on a tiré le grand bas-relief Borghèse actuellement au Louvre (fig. 9) (1). Il paraître remonter à la fin du IIe siècle.

A cette époque, Mithra est sorti de la demi-obscurité où il avait vécu jusque-là pour devenir un des dieux favoris de l'aristocratie et de la cour. Nous l'avons vu arriver d'Orient comme la divinité méprisable d'Asiatiques émigrés ou, plus souvent, transportés en Europe. Il est certain qu'il a fait ses premières conquêtes dans les classes inférieures de la société, et c'est là un fait considérable : le mithriacisme est resté longtemps la religion des humbles. Les inscriptions les plus anciennes en témoignent éloquemment, car elles sont dues, sans exception, à des esclaves ou d'an-

(1) *M. M. M.*, mon. 6.

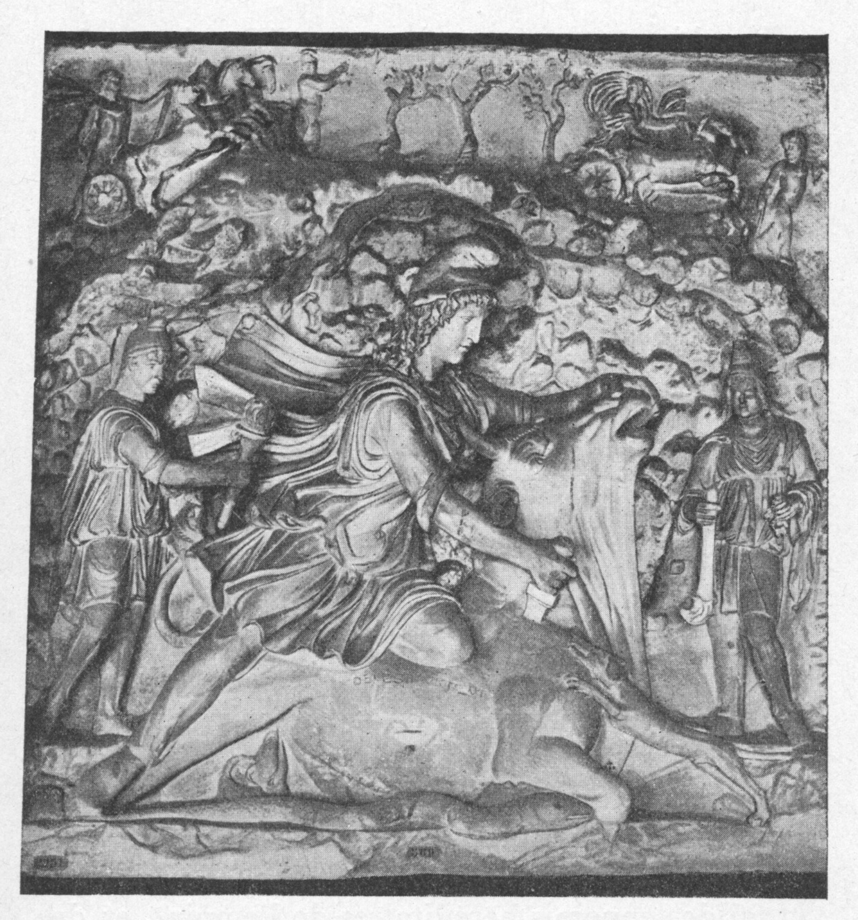


FIG. 9. — GRAND BAS-RELIEF BORGHÈSE (MUSÉE DU LOUVRE)

Mithra tauroctone avec les dadophores.
Au-dessus, le Soleil et la Lune sur leurs chars.

ciens esclaves, à des soldats ou d'anciens soldats [1]. Mais on sait à quelles hautes destinées les

(1) Le plus ancien monument remonte à l'époque des Flaviens (69-96 ap. J.-C.), (mon. nº 66, cf. *supra* p. 37). L'inscription VI, 30818, est de l'an 102. Au deuxième siècle les documents se multiplient. Cf. la liste des inscriptions datées, *M. M. M.*, II, p. 540 s.

affranchis pouvaient aspirer sous l'Empire, et les fils de vétérans ou de centurions devenaient souvent des bourgeois aisés. Ainsi, par une évolution naturelle, la religion transplantée sur le sol latin devait grandir en richesse et en puissance et compter bientôt parmi ses sectateurs, à Rome, des fonctionnaires influents, dans les municipes, des augustales et des décurions. Sous les Antonins, les littérateurs et les philosophes commencent à s'intéresser aux dogmes et aux rites de ce culte original. Lucien parodie spirituellement ses pratiques (1), et, vers 177, Celse dans son Discours Véritable oppose ses doctrines à celles du christianisme (2), tandis que les apologistes chrétiens combattent en lui un ennemi devenu redoutable (3). Vers la même époque, un certain Pallas lui consacra un ouvrage spécial, et plus tard, Eubulus, un contemporain de Porphyre, publia des « Recherches mithriaques » en plusieurs livres (4). Si ces écrits n'étaient pas perdus sans retour, nous verrions sans doute s'y répéter les histoires de troupes passant, officiers et soldats, à la foi des ennemis héréditaires de l'empire, et de

(1) Lucien, *Menipp.*, c. 6 ss. Cf. *Deor., concil.*, c. 9; *Iup. Trag.*, c. 8, 13; *M. M. M.*, t. II, p. 22).

(2) Origène, *Contr. Cels.*, I, 9 (*M. M. M.*, t. II, p. 30).

(3) Justin Mart., *Apol.*, I. 66 ; *Dial. cum Tryph.*, 70, 78. Un peu plus tard Tertullien, *De bapt.*, 5; *De corona*, 15; *Adv. Marc.*, I, 13; *De praescr. haeret.*, 40.

(4) Porphyre, *De Antr. Nymph.*, c. 5; *De Abstin.*, II, 56; IV, 16 (cf. *M. M. M.*, t. II, p. 39 ss. et t. I, p. 26 ss.). Cet Eubulus est très probablement le philosophe platonicien cité par Porphyre, *Vit. Plot.*, 15, 20, qui après s'être adonné à l'astrologie, entreprit d'en réfuter les doctrines.

grands seigneurs convertis par les serviteurs de leur maison. Les monuments mentionnent souvent les noms d'esclaves à côté de ceux d'hommes libres, et ce sont parfois ceux-là qui ont le grade le plus élevé parmi les initiés (1). Dans ces confréries, les derniers devenaient souvent les premiers et les premiers les derniers, au moins en apparence.

Un résultat capital se dégage de toutes nos constatations de détail. C'est que l'expansion des mystères persiques a dû s'opérer avec une rapidité extrême. Ils révèlent presque simultanément leur existence dans les contrées les plus distantes : à Rome, à Carnuntum sur le Danube, dans les Champs Décumates (2). On dirait une traînée de poudre flambant brusquement. Ce mazdéisme réformé a manifestement exercé sur la société du IIe siècle une attraction puissante, dont nous ne pénétrons aujourd'hui qu'imparfaitement les causes.

Mais à cette séduction naturelle, qui attirait les foules aux pieds du dieu tauroctone, vint s'ajouter un élément extrinsèque des plus efficaces : la faveur impériale. Lampride (3) nous apprend que Commode se fit initier et prit part aux cérémonies

(1) L'*album* d'un conventicule mithriaque à Sentinum (C. I. L., XI, 5737; *M. M. M.*, inscr. 167), mentionne les noms d'un esclave et de deux affranchis publics parmi les *patrons* du collège, au milieu de ceux d'*ingenui*. Dans le mithréum de Stix Neusiedl, on a trouvé des dédicaces d'esclaves à côté de celles de *seviri* (C. I. L., III, 4538 ss., inscr. 379 ss.), etc.

(2) Cf. *supra*, p. 37.

(3) Lampride, V. *Commod.*, c. 9 (*M. M. M.*, t. II, p. 21).

sanglantes de la liturgie, et les inscriptions nous prouvent que la condescendance du monarque envers les prêtres de Mithra eut un immense retentissement (3). Depuis ce moment, on voit les hauts dignitaires de l'empire suivre l'exemple du souverain et devenir des zélateurs du culte iranien. Des tribuns, des préfets, des légats, plus tard des *perfectissimi* et des *clarissimi*, sont fréquemment nommés comme les auteurs de dédicaces, et jusque tout à la fin du paganisme l'aristocratie resta attachée à la divinité solaire qui avait longtemps joui de la faveur des princes. Mais pour faire comprendre la politique de ceux-ci et les motifs de leur bienveillance, il nous faut exposer les doctrines mithriaques sur le pouvoir souverain et leurs rapports avec les prétentions théocratiques des Césars.

(3) Cf. *infra*, ch. III, p. 87.

CHAPITRE III

MITHRA ET LE POUVOIR IMPÉRIAL

Grâce à l'époque relativement tardive de leur propagation, les mystères de Mithra échappèrent aux persécutions dont eurent à souffrir les cultes orientaux qui les avaient précédés à Rome, et notamment celui d'Isis. Peut-être parmi les astrologues ou « Chaldéens » qui sous les premiers empereurs furent à diverses reprises expulsés de l'Italie (1), quelques-uns se réclamaient-ils du dieu perse, mais ces devins errants qui, en dépit de sénatus-consultes aussi impuissants que rigoureux, reparaissaient toujours dans la capitale, ne constituaient pas plus un clergé qu'ils ne prêchaient une religion. Lorsqu'à la fin du premier siècle le mithriacisme se répandit en Occident, la réserve défiante ou même l'hostilité active qui avaient longtemps caractérisé la politique romaine envers les prêtres exotiques, commençaient à faire place à une tolérance bienveillante sinon à une faveur déclarée (2). Déjà Néron avait voulu se faire initier aux cérémonies du mazdéisme par les mages que lui avait amenés le roi Tiridate d'Arménie, et

(1) Marquardt, *Staatsverwaltung*, III², p. 93 ; Bouché-Leclercq, *L'astrologie grecque*, p. 560 sq.

(2) Cf. mes *Religions orientales*, 2e éd., pp. 84, 126, etc.

celui-ci avait adoré en sa personne une émanation de Mithra (1).

Malheureusement nous n'avons pas de renseignements directs sur la condition juridique des associations de *cultores Solis Invicti Mithrae*. Aucun texte ne nous apprend si l'existence de ces confréries fut tout d'abord simplement tolérée, ou si, ayant été reconnues par l'État, elles avaient dès l'origine obtenu le droit de posséder et de s'administrer. Toutefois, il est inadmissible qu'une religion qui compta toujours de nombreux adhérents dans l'administration et dans l'armée, ait été laissée longtemps par le souverain dans une situation irrégulière. Peut-être, pour rester dans la légalité, ces associations se constituèrent-elles en collèges funéraires, afin de jouir des privilèges accordés à ce genre de corporations (2). Il semble cependant qu'elles aient eu recours à un moyen plus efficace. Aussitôt que nous pouvons constater la présence du culte persique en Italie, nous le trouvons étroitement uni à celui de la Grande Mère de Pessinonte, adoptée solennellement par le peuple romain trois siècles auparavant. Bien plus, la pratique sanglante du taurobole, qui fut admise sous l'influence des croyances mazdéennes dans la liturgie de la déesse phrygienne, fut probablement dès l'époque de Marc Aurèle, encouragée

(1) Pline, *H. N.*, XXX, 1 § 6; Dion Cass., LXIII, 5 (p. 70 Boissevain).

(2) Waltzing, *Corporations professionnelles chez les Romains*, I, p. 141 ss., cf. p. 44. — Nous reparlerons ch. V (p. 181) de la question de savoir si les *sodalicia* mithriaques étaient funéraires.

par l'octroi d'immunités civiles (1). Sans doute, nous ignorons encore si cette association des deux divinités avait été consacrée par une décision du sénat ou du prince. Dans ce cas, le dieu pérégrin aurait obtenu immédiatement droit de cité en Italie, et serait devenu romain au même titre que Cybèle ou la Bellone de Comane. Mais, même à défaut d'une décision formelle des pouvoirs publics, on a tout lieu de croire que Mithra, comme Attis qui lui avait été assimilé, était apparié à la *Magna mater,* et participait de quelque façon à la protection officielle dont celle-ci jouissait. Cependant son clergé ne semble avoir reçu aucune dotation régulière du trésor, bien que le fisc ou les caisses municipales aient pu exceptionnellement lui accorder certaines subventions (2).

A la fin du deuxième siècle, la complaisance plus ou moins circonspecte que les Césars avaient témoignée aux mystères iraniens, se transforma tout à coup en un appui effectif. Commode se fit recevoir au nombre de leurs adeptes et participa à leurs cérémonies secrètes (3), et la découverte de nombreuses dédicaces pour le salut de ce prince ou datant de son règne, nous fait entrevoir quel

(1) Sur les rapports du culte de la *Magna Mater* avec celui de Mithra, cf. *infra,* ch. VI, p. 189 ss.

(2) Les dédicaces à Mithra émanent toujours de particuliers, et ne sont pas faites au nom de municipalités. Les temples sont construits *in solo privato* (cf. *infra,* p. 175). Une seule fois, à Milan (C. I. L., V 5796), on trouve *loco dato decreto decurionum,* mais on lit au contraire dans une autre inscription (Ib. 5795), *comparata area a republica Mediolanensi pecunia sua restituit.*

(3) Cf. *supra,* p. 83.

élan cette conversion impériale donna à la propagande mithriaque. Depuis que le dernier des Antonins eut ainsi rompu avec les vieux préjugés, la protection de ses successeurs paraît avoir été définitivement acquise à la religion nouvelle. Dès les premières années du III[e] siècle, elle avait un chapelain dans le palais des Augustes (1), et l'on voit ses fidèles faire des vœux et des offrandes en faveur des Sévères et plus tard de Philippe. Aurélien, qui institua le culte officiel de *Sol invictus* (2), ne pouvait éprouver que de la sympathie pour une divinité regardée comme identique à celle qu'il faisait adorer par ses pontifes. En l'année 307, Dioclétien, Galère et Licinius, lors de leur entrevue de Carnuntum, consacrèrent d'un commun accord un temple à Mithra *fautori imperii sui* (fig. 10) (3), et le dernier païen qui ait occupé le trône des Césars, Julien l'Apostat, fut un sectateur fervent de ce dieu tutélaire, qu'il s'empressa de faire adorer dans son palais de Constantinople (4).

Une faveur aussi constante de monarques aussi divers d'esprit et de tendances ne peut être le résultat d'une vogue passagère ou d'un engoûment individuel. Elle doit avoir des causes plus pro-

(1) C. I. L., VI, 2271 : *Sacerdos invicti Mithrae domus Augustanae*. Caracolla, ce semble, concéda, aux mithriastes un souterrain dans les thermes qu'il fit construire à Rome, (cf. *infra* appendice), comme Commode l'avait probablement déjà fait aux thermes d'Ostie (C. I. L. XIV, 66 = inscr. 139) ; cf. aussi *M. M. M.*, t. II, p. 242 (mon. 83).

(2) Cf. *infra*, ch. VI, p. 195.

(3) Cf. *supra*, p. 49.

(4) Cf. *infra*, ch. VI, fin.

fondes. Si les maîtres de l'empire témoignèrent durant deux cents ans une telle prédilection à cette religion étrangère, née chez des ennemis que les Romains ne cessèrent de combattre [1], ils y

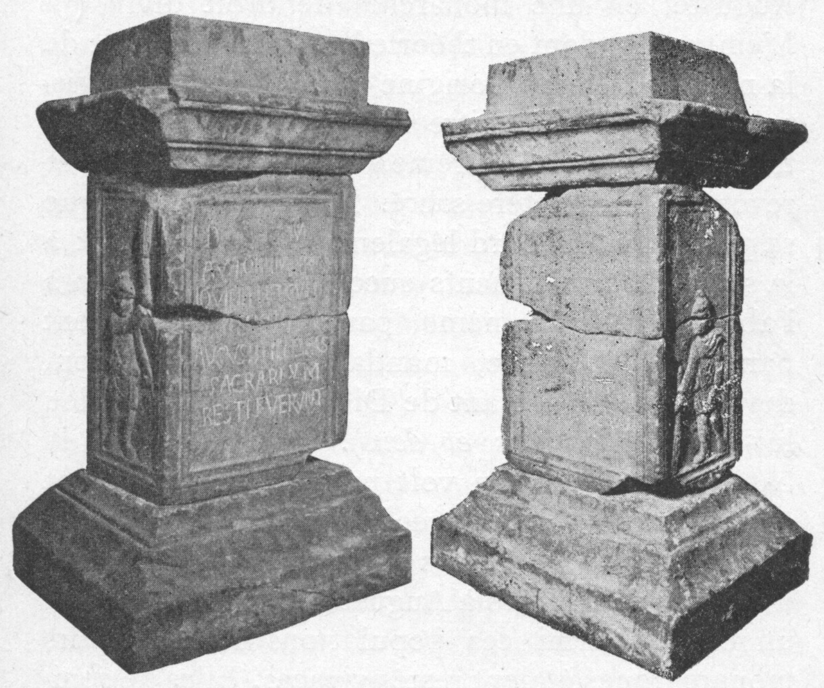


FIG. 10. — PIÉDESTAL TROUVÉ A CARNUNTUM

Dédicace de Dioclétien, Galère et Licinius.

étaient évidemment poussés par quelque raison d'État. En fait, ils trouvaient dans ses doctrines un appui pour leur politique personnelle et un

[1] L'origine perse du mithriacisme lui est reprochée par Firmicus Maternus, *De err. prof. relig.*, c. 4; cf. aussi Origène, *C. Cels.*, VI, 22 (p. 93, l. 2 ss. Koetschau). — Le manichéisme fut l'objet des mêmes préventions; cf. le fameux édit de Dioclétien, *Collatio Mos. et Rom. leg.*, 15, 3 § 4 : *De Persica adversaria nobis gente progressa.*

soutien pour les prétentions autocratiques qu'ils s'attachaient à imposer.

On connaît la lente évolution qui peu à peu transforma le principat, tel que l'avait constitué Auguste, en une monarchie de droit divin [1]. L'empereur, dont en théorie l'autorité émanait de la nation, n'était à l'origine que le premier magistrat de Rome. A ce titre seul, comme héritier des tribuns et pontife suprême, il était inviolable et revêtu d'un caractère sacré. Mais, de même que sa puissance, d'abord légalement limitée, finit à la suite d'empiètements successifs par aboutir à l'absolutisme, de même, par un développement parallèle, le prince, mandataire de la nation, devint un représentant de Dieu sur la terre, dieu lui-même (*dominus et deus*). Aussitôt après la bataille d'Actium, on voit naître un mouvement en opposition absolue avec la fiction démocratique du césarisme : les cités asiatiques s'empressent d'élever des temples à Auguste et de lui consacrer un culte. Parmi ces populations les souvenirs monarchiques étaient restés vivaces. Elles ne comprenaient rien aux distinctions subtiles par lesquelles, en Italie, on cherchait à s'abuser. Pour elles, le souverain était toujours un roi (βασιλεύς) et un dieu (θεός) [2]. La métamorphose du pouvoir impérial est le triomphe du génie oriental sur l'esprit romain et de l'idée religieuse sur la conception juridique.

(1) Mommsen, *Staatsrecht*, II², p. 749 ss.

(2) Cf. notre commentaire du serment des Paphlagoniens à Auguste, *Recueil des inscriptions du Pont*, p. 82 sq.

Plusieurs historiens ont étudié jusque dans ses détails l'organisation de ce culte des empereurs et mis en lumière son importance politique. Mais peut-être n'a-t-on point aperçu aussi clairement quel en fut le fondement théologique. Il ne suffit point de constater qu'à une certaine époque les princes non seulement reçurent les honneurs divins après leur mort, mais se les firent décerner même durant leur règne. Il faut expliquer comment cette déification d'un personnage vivant, apothéose nouvelle aussi contraire à la saine raison qu'à la tradition romaine, finit cependant par se faire presque universellement accepter. La sourde résistance de l'opinion publique fut vaincue, quand les religions de l'Asie eurent conquis les masses. Elles y propagèrent des dogmes qui tendaient à élever le monarque au-dessus du genre humain, et si elles obtinrent la faveur des Césars et en particulier de ceux qui aspiraient au pouvoir absolu, c'est qu'elles leur apportaient une justification dogmatique de leur despotisme. Au vieux principe de la souveraineté populaire se substitua une foi raisonnée en des influences surnaturelles. Nous allons essayer de démontrer quelle fut la part du mithriacisme dans cette transformation capitale, sur laquelle nos sources historiques ne nous renseignent qu'imparfaitement.

Des apparences spécieuses donneraient à supposer que les Romains empruntèrent toutes ces idées à l'Égypte. L'Égypte dont les institutions ont à tant d'égards inspiré les réformes adminis-

tratives de l'empire (1), pouvait lui fournir aussi le modèle achevé d'un gouvernement théocratique. Suivant les antiques croyances de cette contrée, non seulement la race royale tirait son origine du Soleil-Râ, mais l'âme de chaque souverain était un double détaché du Soleil-Horus. Tous les Pharaons étaient donc des incarnations successives de l'astre du jour. Ils étaient non seulement les représentants de la divinité, mais des dieux vivants, vénérés à l'égal de celui qui parcourt les cieux, et leurs insignes étaient semblables aux siens (2).

Les Achéménides, devenus les maîtres de la vallée du Nil, et après eux les Ptolémées héritèrent des hommages qu'on avait accordés aux anciens rois, et il est certain qu'Auguste et ses successeurs, qui respectèrent scrupuleusement tous les usages religieux du pays comme sa constitution politique, s'y laissèrent attribuer par leurs sujets le caractère qu'une tradition trente fois séculaire reconnaissait aux potentats de l'Egypte (3).

D'Alexandrie, où même les Grecs l'acceptaient, cette foi théocratique se propagea au loin dans l'empire. Les prêtres d'Isis en furent en Italie les missionnaires écoutés. Les prosélytes qu'ils firent dans les plus hautes classes de la société, devaient en être imbus. Les empereurs, dont cette prédication flattait les ambitions secrètes ou avouées,

(1) Cf. *Religions orientales*, 2e éd., p. 6 sq.

(2) Moret, *Le caractère religieux de la royauté pharaonique*, 1902 (cf. Maspero, *Rev. critique*, 1903, p. 101).

(3) Lombroso, *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, 1895, p. 7 ss.

l'encouragèrent bientôt ouvertement (1). Toutefois si leur politique pouvait trouver avantage à la diffusion des doctrines égyptiennes, ils ne parvinrent pas à les imposer en bloc. Depuis le premier siècle ils se laissèrent appeler *deus noster* par leur domesticité et leur chancellerie à demi orientales (2); ils n'osèrent pas alors introduire ce nom dans leur titulature officielle. Dès cette époque, certains Césars, un Caligula, un Néron, purent rêver de jouer sur la scène du monde le rôle des Ptolémées dans leur royaume; ils purent se persuader que les dieux les plus divers revivaient en leurs personnes (3), mais tous les Romains éclairés s'indignaient de ces extravagances. L'esprit latin s'insurgeait contre la fiction monstrueuse créée par l'imagination orientale. L'apothéose d'un prince régnant rencontra des adversaires décidés même beaucoup plus tard parmi les derniers païens (4). Il fallut pour la faire généralement admettre une théorie moins grossière que celle de l'épiphanie alexandrine. Ce fut la religion mithriaque qui la fournit.

Les Perses, comme les Égyptiens, se prosternaient devant leurs souverains, mais ils ne les considéraient cependant pas comme des dieux. Si

---

(1) *Religions orientales*, p. 126 s.

(2) Mommsen, *Staatsrecht*, II³, p. 759; Jullian, *Revue de philologie*, 1893, p. 131 s. Domitien se fit appeler *dominus et deus*, mais pas officiellement (Gsell, *Règne de Domitien*, 1893, p. 52). Sur ce titre, cf. *infra*, p. 102.

(3) Beurlier, *Le culte impérial*, 1891, p. 37 ss.

(4) Ammien Marcellin, XV, 1, 3.

l'on rendait un culte au « démon » du roi, comme à Rome au *genius Caesaris*, on ne vénérait ainsi que l'élément divin qui réside en tout homme et forme une partie de son âme (1). La majesté des monarques était sacrée uniquement parce qu'elle leur venait d'Ahura-Mazda, dont la volonté les avait placés sur le trône. Ils régnaient par la grâce du Créateur du ciel et de la terre. Les Iraniens se représentaient cette grâce comme une sorte de feu surnaturel, d'auréole brillante, de « gloire », qui appartenait avant tout aux divinités, mais qui éclairait aussi les princes et consacrait leur puissance (2). La *Hvarenô*, comme l'appelle l'Avesta, illumine les souverains légitimes, et s'écarte des usurpateurs comme des impies, qui perdent bientôt avec sa possession la couronne et la vie. Au contraire, ceux qui méritent de l'obtenir et de le conserver, reçoivent en partage une prospérité constante, une vaste renommée et la victoire sur tous leurs ennemis.

Cette conception toute particulière des Perses n'avait pas d'équivalent dans les autres mythologies, et les peuples étrangers assimilèrent peu exactement la Gloire mazdéenne à la Fortune : les Sémites l'identifièrent avec leur *Gad* (3), les

(1) La *Fravashi*. Sur le culte des Fravashis, cf. Darmesteter, *Le Zend Avesta*, II p. 500 sq. Les Grecs ont traduit ce nom par δαίμων. Le δαίμων τοῦ βασιλέως est nommé Plut., *Artax.*, 75 ; Athénée, VI, 60, p. 252 B.

(2) Spiegel, *Eran. Altertumskunde*, II, p. 42 ss. Darmesteter, *Zend Avesta*, I, p. 7 ; II, p. 644 s., etc.

(3) Baudissin dans Herzog-Hauck, *Realenc. f. prot. Theologie* 3 s. v. « Gad » ; Pauly-Wissowa, *Realencycl.*, s. v. « Gad ».

Grecs traduisirent son nom par Tychè. Les diverses dynasties qui, après la chute des Achéménides, prétendirent faire remonter leur généalogie jusqu'à l'un des membres de l'ancienne maison régnante, rendirent naturellement un culte à cette Tychè spéciale dont la protection était et la conséquence et la preuve de leur légitimité. On voit le *Hvanerô* honoré à la fois et pour les mêmes motifs par les rois de la Cappadoce et du Pont et par ceux de la Bactriane (1), et les Séleucides, qui dominèrent longtemps sur l'Iran, furent regardés aussi comme les protégés de la Fortune, envoyée par le dieu suprême (2). Dans son inscription funéraire, Antiochus de Commagène paraît même s'identifier avec la déesse (3). Les idées mazdéennes sur le pouvoir monarchique se répandirent ainsi dans l'Asie occidentale en même temps que le mithriacisme.

Mais, comme celui-ci, elles s'étaient compliquées de doctrines sémitiques. La croyance que la fatalité accorde et reprend la couronne, apparaît déjà chez les Achéménides (4). Or, selon les Chaldéens, le destin est nécessairement déterminé par la révolution des cieux étoilés, et la planète radieuse qui commande à ses compagnes, était conçue

(1) Strab. XII, 557 C; Dion Cass., LXIII, 5 (p. 70 Boissevain), etc.

(2) C. I. G. 3137, l. 61 (= Michel, *Recueil*, 19 = Dittenberger, *Or. inscr.*, 229). Tychè-Nicéphore : cf. Babelon, *Rois de Syrie, d'Arménie*, 1890, p. 248, s. v. « Fortune ». — Les monnaies parthes nous montrent les princes Arsacides recevant la couronne des mains de Tychè; cf. Wroth, *Gr. coins Br. Mus.*, *Parthia*, p. 263.

(3) Humann et Puchstein, *Reise in Nord Syrien*, p. 338 s.

(4) Hérod., III, 64, 65; Plut., *Vit. Alex.*, 30.

comme l'astre royal par excellence [1]. Ainsi le Soleil invincible (Ἥλιος ἀνίκητος), identifié avec Mithra, fut durant la période alexandrine généralement considéré comme le dispensateur du *Hvarenô*, qui donne la victoire. Le monarque, sur lequel cette grâce divine descendait, était élevé au-dessus des humains et révéré par ses sujets à l'égal des immortels.

Après la disparition des principautés asiatiques, la vénération dont leurs dynasties avaient été l'objet, se transporta sur les empereurs romains. Les Orientaux saluèrent immédiatement en eux les élus de la divinité, auxquels la Fortune des rois avait donné la toute-puissance. A mesure que les religions syriennes et surtout les mystères de Mithra se propagèrent à Rome, la vieille théorie mazdéenne, plus ou moins teintée de sémitisme, trouva plus de défenseurs dans le monde officiel. On la voit se manifester timidement d'abord, puis s'affirmer de plus en plus clairement dans les institutions sacrées et la titulature impériale, dont elle permet seule de pénétrer la signification.

Depuis l'époque républicaine on honorait sous divers noms à Rome la « Fortune du peuple romain [2] ». Ce vieux culte national s'imprégna de bonne heure des croyances de l'Orient, où non seulement chaque pays mais chaque ville adorait son Destin divinisé (Τύχη πόλεως), déterminé au moment de sa fondation comme celui de l'individu

(1) Cf. ma *Théologie solaire*, Paris, 1909, p. 6 [452] ss.
(2) Wissowa, *Religion der Römer*, 1902, p. 210.

à sa naissance. Lorsque Plutarque (1) nous dit que Tychè a quitté les Assyriens et les Perses pour traverser l'Égypte et la Syrie et se fixer sur le Palatin, cette métaphore est vrai dans un autre sens encore que celui qu'il a en vue. Aussi les empereurs, à l'imitation de leurs prédécesseurs asiatiques, réussirent-ils aisément à faire adorer, à côté de cette déesse de l'État, celle qui veillait sur leur propre personne. La *Fortuna Augusti* apparaît sur les monnaies depuis Vespasien (2), et, de même qu'auparavant les sujets des diadoques, ceux des Césars désormais prêteront serment par la Fortune des princes (3). La dévotion superstitieuse de ceux-ci pour leur patronne était si grande qu'au moins au IIe siècle, ils avaient constamment auprès d'eux, même pendant leur sommeil, même en voyage, une statuette dorée de la déesse qu'ils transmettaient en mourant à leur successeur et qu'ils invoquaient sous le nom de *Fortuna regia*, traduction de Τύχη βασιλέως. En effet, quand cette sauvegarde les abandonne, ils sont voués au trépas ou du moins aux revers et aux calamités; tant qu'ils la conservent, ils ne connaissent que succès et prospérité (4).

Depuis le règne de Commode, duquel date à Rome le triomphe des cultes orientaux et en par-

(1) Plut., *De fort. Roman.*, 4, p. 317 F.

(2) Drexler dans Roscher, *Lexikon*, I, col. 1524 ss.

(3) Cass. Dion, XLIV, 6, 1; Orig., *Contra Celsum*, VIII, 65 (p. 281; Koetschau), etc.

(4) Capitolin, *Anton. Pius*, 12; *Marc. Anton.*, 7; Spartien, *Sever.*, 23; cf. Ammien Marcellin, XXV, 2, 4; XXX, 5, 8.

ticulier celui des mystères mithriaques, on voit les empereurs prendre officiellement les titres de *pius, felix, invictus* (1), qui depuis le IIIe siècle font régulièrement partie du protocole. Ces épithètes sont inspirées par le fatalisme spécial que Rome avait emprunté à l'Orient. Le monarque est « pieux », car sa dévotion peut seule lui conserver la faveur particulière que le ciel lui accorde ; il est heureux ou plutôt fortuné (εὐτυχής), précisément parce qu'il est illuminé par la Grâce divine (2), enfin il est invincible, car la défaite des ennemis de l'empire est le signe le plus éclatant que cette Grâce tutélaire ne cesse pas de l'accompagner. L'autorité légitime est donnée, non par l'hérédité ou par un vote du sénat, mais par les dieux, et elle se manifeste par la victoire (3).

Tout ceci est conforme aux vieilles idées mazdéennes, et l'emploi du dernier adjectif trahit de plus l'action des théories astrologiques, qui s'étaient mêlées au parsisme. *Invictus*, Ἀνίκητος, sont les qualificatifs ordinaires des dieux sidéraux importés d'Orient et avant tout ceux du Soleil, qui triomphe chaque matin de la nuit (4). Les empereurs ont évidemment choisi cette appella-

(1) Cass. Dion, LXXII, 15, 5; Lampride, *V. Commodi*, 10; Dessau, *Inscr. sel.*, 400.

(2) Déjà Antiochus de Commagène dans l'inscription du Nemroud Dagh (Michel, *Recueil*, 735, l. 11-13) affirme que sa piété est la cause du bonheur de son règne (εὐσέβειαν...δυνάμεως εὐτυχοῦς αἰτίαν ἔσχον).

(3) Firmic. Mat., *Mathes.*, IV, 17, 10; Lampride, *Vit. Heliogab.*, 34. Mamert., *Paneg. Max.*, 10-11, etc.

(4) *M. M. M.*, t. I, p. 6 ss.; Usener *Sol Invictus* (Rhein. Mus., LX) 1905, p. 466 s. = *Weinachtfest*, 2e éd., 1911, p. 351 ss.

tion pour se rapprocher de la divinité céleste, dont elle évoquait immédiatement l'idée. La doctrine que le sort des états comme celui des individus est lié au cours des astres, avait eu pour corollaire celle que le chef des planètes était le maître de la Fortune des rois. C'était lui qui les élevait sur le trône ou les en précipitait, qui leur assurait les triomphes ou leur infligeait les désastres. Sol est considéré comme le compagnon (*comes*) de l'empereur et comme son préservateur (*conservator*) personnel [1]. Nous avons vu que Dioclétien révérait en Mithra le *fautor imperii sui* [2].

En se donnant le surnom d' « invincibles », les Césars proclamaient donc l'alliance intime qu'ils avaient contractée avec le Soleil, et ils tendaient à s'assimiler à lui. C'est la même raison qui leur a fait prendre l'épithète plus ambitieuse encore d' « éternels », qui, usitée depuis longtemps dans l'usage courant, s'introduit au III[e] siècle dans le formulaire officiel. Cette épithète, comme la première, est portée surtout par les divinités héliaques de l'Orient, dont le culte se répandit en Italie au commencement de notre ère. Appliquée aux souverains, elle révèle, plus clairement encore que la précédente, la conviction qu'étant en communion intime avec Sol, ils sont unis à lui par une identité de nature [3].

(1) Usener, *l. c.*

(2) Cf. *supra*, p. 88.

(3) Cumont, *L'éternité des empereurs* (*Rev. d'hist. et de litt. relig.* t. I) 1896, p. 435 ss.

Cette conviction se manifeste aussi dans les usages de la cour. Le feu céleste qui brille éternellement dans les astres toujours victorieux des ténèbres, avait pour emblème le feu inextinguible, qui brûlait dans le palais des Césars et qui était porté devant eux dans les cérémonies officielles. Ce foyer constamment allumé était déjà pour les rois de Perse l'image de la perpétuité de leur pouvoir, et il passa, avec les idées mystiques dont il était l'expression, aux diadoques, puis aux Romains (1). De même, la couronne radiée qu'à l'imitation des Séleucides et des Ptolémées, les empereurs prennent depuis Néron comme insigne de leur souveraineté (2), est une preuve nouvelle de ces tendances politico-religieuses. Symbole de la splendeur du Soleil et des rayons qu'il darde, elle sembait assimiler le monarque au dieu dont l'éclat éblouit nos regards (3).

Quelle relation sacrée établissait-on entre le disque radieux qui illumine le ciel et le simulacre humain qui le représente sur la terre ? Le zèle loyaliste des Orientaux ne garda aucune mesure dans ses apothéoses. Les rois Sassanides, comme autrefois les Pharaons, se proclamaient « frères du Soleil et de la Lune (4) », et les Césars furent à peu près de même considérés en Asie comme des

(1) *Ibid.*, p. 441 ss.

(2) Stephani, *Nimbus und Strahlenkranz* (Mém. Acad. St-Pétersbourg), 1859, p. 114 [474] ss.; Beurlier, *Culte impérial*, p. 48 ss.

(3) Cf. Hérodien, I, 7, 5; Mamertin, *Paneg. Maxim.*, c. 3: « Illa lux divinum verticem claro orbe complectens », etc.

(4) Ammien Marc., XXIII, 6, 2.

avatars successifs d'Hélios. Certains autocrates agréèrent leur assimilation à cette divinité, et se firent élever des statues qui les montraient parés de ses attributs (1). Ils se laissèrent même adorer comme des émanations de Mithra (2). Mais ces prétentions insensées étaient repoussées par le sobre bon sens des peuples latins. Nous l'avons dit, on évite en Occident les affirmations aussi absolues. On se complaît dans des métaphores; on aime à comparer le souverain, qui gouverne le monde habité et auquel rien de ce qui se passe ne peut échapper, au luminaire céleste qui éclaire l'univers et en règle les destinées. On use de préférence d'expressions vagues, qui autorisent toutes les interprétations. On reconnaît que le prince est uni aux immortels par quelque relation de parenté mais sans en préciser le caractère (3). Néanmoins la conception que le Soleil a l'empereur sous sa garde et que des effluves surnaturels descendent de l'un à l'autre, conduisit peu à peu à celle de leur consubstantialité.

Or, la psychologie enseignée dans les mystères fournissait de cette consubstantialité une explication rationnelle, et lui donnait presque un fondement scientifique. Suivant ces doctrines, les âmes préexistent dans l'empyrée, et, lorsqu'elles s'abais-

(1) Dittenberger, *Sylloge*², nº 365, l. 4; Trebell. Poll., *Gallien*, 18; cf. Maas, *Analecta sacra*, 1901, p. 11; Th. Preger, *Konstantinos Helios* (Hermes, XXXVI, 1902), p. 457.

(2) Cass. Dion., LXIII, 5.

(3) Plutarque, *Ad princ. erud.*, 3, p. 780 F; Themistius, p. 178, éd. Dindorf; Origène, *Contra Celsum*, V, 63, etc.

sent vers la terre pour animer le corps où elles vont s'enfermer, elles traversent les sphères des planètes, et reçoivent de chacune quelques-unes de leurs qualités (1). Pour tous les astrologues, le Soleil, nous l'avons rappelé, est la planète royale, et c'était lui par conséquent qui donnait à ses élus les vertus du souverain et qui les appelait à régner (2).

On aperçoit immédiatement combien ces théories étaient favorables aux prétentions des Césars. Ils sont véritablement les maîtres par droit de naissance (*deus et dominus natus*) (3), car dès leur venue au monde des astres les ont destinés au trône ; ils sont divins, car ils ont en eux certains éléments du Soleil, dont ils sont en quelque sorte l'incarnation passagère. Descendus des cieux étoilés, ils y remonteront après leur mort pour y vivre éternellement avec les dieux leurs égaux. Le vulgaire allait jusqu'à se figurer que l'empereur défunt, tout comme Mithra à la fin de sa carrière, était enlevé par Hélios sur son quadrige resplendissant (4).

---

(1) Cf. *infra* ch. IV, p. 144 ss.

(2) Cf. *supra*, p. 95 ss. ; Vettius Val., p. 1, l. 6, éd. Kroll ; Julien, *Or.* IV, p. 145 c. ; *Epist.* 76, etc. Voir aussi sur les âmes royales, Hermès Trismégiste dans Stobée, *Ecl.*, I, 49 (p. 407 et p. 466, Wachsm.)

(3) Le titre apparaît d'abord sur les monnaies d'Aurélien, mais avant de devenir officielle, l'expression a dû être employée dans l'usage courant, cf., *M. M. M.*, t. I, p. 295, n. 5.

(4) *Incerti paneg. Maxim. et Const.*, 14 (p. 159, 19, Baehrens). L'enlèvement de Constance Chlore est figuré sur un diptyque d'ivoire du British Museum, cf. mon article sur l'*Aigle funéraire des Syriens et l'apothéose* (Revue hist. des religions XLII), 1910, p, 159 ss. et Deubner,

Ainsi la dogmatique des mystères persiques combinait deux théories d'origine différente qui l'une et l'autre tendaient à élever les princes au-dessus du genre humain. D'une part, la vieille conception mazdéenne de *Hvarenô*, était devenue la « Fortune du roi » qui éclaire celui-ci d'une grâce céleste et lui apporte la victoire. D'autre part, l'idée que l'âme du monarque, au moment où le destin la faisait choir ici-bas, recevait du Soleil sa puissance dominatrice, permettait de soutenir qu'il participait de la divinité de cette planète et était son représentant sur la terre.

Ces croyances peuvent aujourd'hui nous sembler absurdes et presque monstrueuses. Elles se sont néanmoins imposées durant des siècles à des millions d'hommes très divers, qu'elles réunissaient dans une même foi monarchique. Si les classes instruites, où la tradition littéraire maintint toujours quelques restes du vieil esprit républicain, conservaient un fonds de scepticisme, le sentiment populaire accueillit avec complaisance ces chimères théocratiques, et se laissa gouverner par elles aussi longtemps que dura le paganisme. On peut même dire qu'elles survécurent à la chute des idoles, et que la vénération des foules aussi bien que le cérémonial de la cour ne cessèrent point de considérer la personne du souverain comme d'une essence surhumaine. Aurélien avait essayé d'instituer une religion officielle assez large

Mitt. Inst. Rom., XXVII, 1912, p. 8 s. Sur l'ascension de Mithra, voyez *infra*, ch. IV. p. 139.

pour embrasser tous les cultes de ses États, et qui aurait servi, comme chez les Perses, de justification et du soutien à l'absolutisme impérial. Cette tentative échoua grâce surtout à l'opposition irréductible des chrétiens. Mais l'alliance du trône et de l'autel, que les Césars du IIIe siècle avaient rêvée, se réalisa sous une autre forme, et, par un étrange retour des choses, l'Église fut appelée à soutenir l'édifice dont elle avait ébranlé les bases. L'œuvre que les prêtres de Sérapis, de Baal et de Mithra avaient préparée, s'acheva sans eux et contre eux; mais ils n'en avaient pas moins prêché les premiers en Occident la divinité des rois, et avaient été ainsi les initiateurs d'un mouvement dont les répercussions devaient se prolonger à l'infini.

CHAPITRE IV

LA DOCTRINE DES MYSTÈRES (1)

Durant plus de trois siècles le mithriacisme fut pratiqué dans les provinces romaines les plus distantes et dans les conditions les plus diverses. Il est inadmissible que, durant cette longue période, ses traditions sacrées soient restées immuables, et que les philosophies qui régnèrent successivement sur les esprits, ou même la situation politique et sociale de l'empire, n'aient pas exercé sur elles quelque action. Mais, si les mystères perses se sont certainement modifiés en Occident, l'insuffisance des documents dont nous disposons, ne nous permet ni de suivre les phases de leur évolution, ni de distinguer nettement les différences locales qu'ils ont pu présenter (2). Tout ce qui nous est possible, c'est d'esquisser les grands contours des doctrines qui y étaient ensei-

(1) Ce chapitre repose en grande partie sur l'interprétation archéologique des monuments mithriaques, qui sont ici notre principale source d'information. Nous avons donc souvent dû nous borner à renvoyer à l'étude détaillée que nous avons faite de leurs diverses représentations dans notre grand ouvrage. Leur signification peut en général être établie avec certitude, mais certaines explications restent néanmoins plus ou moins hypothétiques, notamment la succession des épisodes de la légende de Mithra; cf. *infra* p. 132 ss.

(2) Cf. cependant *infra*, p. 186 ss.

gnées, en marquant par endroits les additions ou les retouches qu'elles paraissent avoir reçues. D'ailleurs les altérations qu'elles subirent, furent, somme toute, superficielles. L'identité des images et des formules hiératiques dans les temps et les lieux les plus éloignés montre qu'avant l'époque de son introduction dans les pays latins, ce mazdéisme réformé avait déjà constitué sa théologie (1). Contrairement à l'ancien paganisme gréco-romain, assemblage de pratiques et de croyances sans lien logique, le mithriacisme avait en effet une véritable théologie, un système dogmatique empruntant à la science ses principes fondamentaux.

On semble croire en général que Mithra est le seul dieu iranien qui ait été introduit en Occident, et que tout ce qui dans son culte ne se rapporte pas directement à lui, est adventice et récent. C'est là une supposition gratuite et erronée : Mithra fut accompagné dans ses migrations par une grande partie du panthéon mazdéen, et si, aux yeux des fidèles, il est le héros principal de la religion à laquelle il a donné son nom, il n'en est pas le dieu suprême.

Au sommet de la hiérarchie divine et à l'origine des choses, la théologie mithriaque, héritière de celle des mages zervanistes, dont Eudème de Rhodes, le disciple d'Aristote, connaissait déjà la doctrine (2), plaçait le Temps infini *(Zervan*

---

(1) Cf. *supra.*, p. 17.

(2) Eudème dans Damascins, *De principiis*, § 125*bis* (p. 322 Ruelle). Sur ce système zervaniste, cf. *M. M. M.*, t. I p. 18 ss. Tout récemment,

akarana). On l'appelait parfois Αἰών ou *Saeculum*, Κρόνος ou *Saturnus* ([1]), mais ces désignations étaient conventionnelles et contingentes, car il était regardé comme ineffable, comme sans nom aussi bien que sans sexe et sans passions. On le représentait, à l'imitation d'un prototype oriental ([2]), sous la forme d'un monstre humain à tête de lion, le corps entouré d'un serpent (fig. 11) ([3]). La multiplicité des attributs dont on surcharge ses statues répond à l'indétermination de son caractère. Il porte le sceptre et le foudre comme divinité souveraine, et tient souvent dans chaque main une clef, comme maître du ciel dont il ouvre les portes. La gueule entr'ouverte du félin découvrant ses mâchoires formidables indique la puissance destructive du Temps dévorant. Ses ailes symbolisent la rapidité de sa course, le reptile, dont les anneaux l'enlacent, fait allusion au cours sinueux du soleil sur l'écliptique, les signes du zodiaque

---

M. Eisler (*Weltenmantel und Himmelszelt*, Munich, 1910) s'est efforcé de démontrer que cette théologie avait influé dès le VI[e] siècle avant J.-C. sur les mystères orphiques et la philosophie ionienne, mais elle ne parait pas s'être développée même en Babylonie avant l'époque perse.

([1]) *M. M. M.*, t. I, p. 76 ss,

([2]) Cf. *infra*, appendice sur l'art mithriaque, p. 234.

([3]) Voyez la figure 11 ci-contre (*M. M, M.*, t. II, mon. 101, fig. 96). Comparer la statue de Sidon reproduite *infra* fig. 26, p. 235. Un important bas-relief italien, conservé au musée de Modène, figurant le Kronos mithriaque entouré des signes du zodiaque, a été publié par nous *Revue archéol.*, 1902, p. 1, ss. et pl, I (p. 109, fig. 12). Ce monument a été reproduit par Eisler *op. cit.*, p. 400 ss., qui prétend démontrer qu'il représente le dieu orphique Phanès et fut placé après coup dans un mithréum. Cette supposition me semble inadmissible, mais il n'est pas invraisemblable que certaines doctrines orphiques aient passé dans les mystères mithriaques et influé sur la composition de ce bas-relief très particulier.

gravés sur son corps et les emblèmes des saisons, qui les accompagnent, rappellent les phénomènes célestes et terrestres, qui marquent la fuite éternelle des années. Il produit et détruit toutes choses, il est le maître et le conducteur des quatre éléments qui composent l'univers, et il réunit virtuellement en lui la puissance de tous les dieux, qu'il a engendrés seul [1]. Parfois on l'identifiait à la fatalité du Sort [2], d'autres fois on voyait en lui une lumière ou un feu primitif, et l'une et l'autre conception permettaient de le rapprocher de la Cause suprême des stoïciens, chaleur partout répandue et qui a tout formé, et qui, considérée sous un autre aspect, était la Destinée (Εἱμαρμένη).

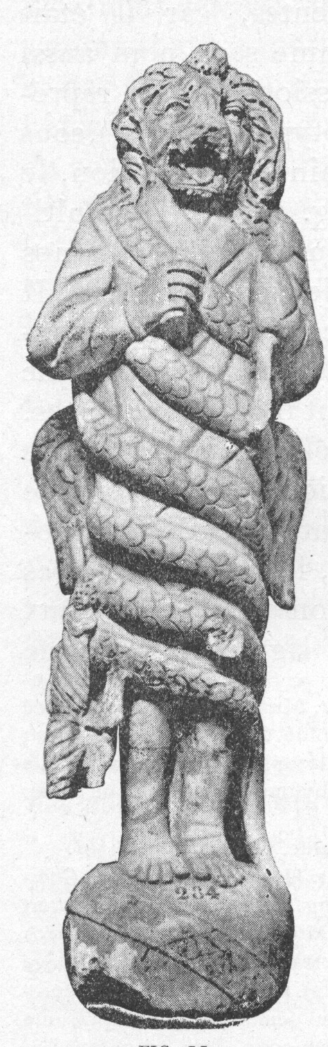


FIG. 11.
KRONOS MITHRIAQUE
DE FLORENCE

Les prêtres de Mithra cherchaient à résoudre le

(1) Sur tout ceci voyez *M. M. M.*, t. I, p. 78 ss.

(2) Théodore de Mopsueste, dans, Phot., *Bibl.*, 81 (I, p. 63, Bekker), cf. *M. M. M.*, t. I, p. 86 s.



FIG. 12 — BAS-RELIEF DE MODÈNE..

Kronos mithriaque à pieds de bouc, tenant le sceptre et le foudre, entre les deux moitiés d'un œuf d'où s'échappent des flammes. Sur sa poitrine le Capricorne, le Taureau et le Bélier, derrière ses épaules, le croissant lunaire. Autour de lui, le Zodiaque ; dans les coins, bustes des Vents.

grand problème de l'origine du monde par l'hypothèse d'une série de générations successives. Le premier principe, suivant une antique croyance, qui se retrouve aussi dans l'Inde et en Grèce, procréait un couple primordial, le Ciel et la Terre, et celle-ci, fécondée par son frère, enfantait le vaste Océan, égal en puissance à ses parents et qui semble avoir formé avec eux la triade suprême du panthéon mithriaque (1). La relation de cette triade avec Kronos ou le Temps, dont elle était issue, n'était point nettement définie, et le Ciel étoilé, dont la révolution déterminait, croyait-on, le cours de tous les événements, semblait parfois se confondre avec le Destin éternel.

Ces trois divinités cosmiques étaient personnifiées sous d'autres noms moins transparents. Le Ciel n'était autre qu'Oromasdès ou Jupiter, la Terre était identique à Speñta-Armaîti ou Junon et l'Océan s'appelait encore Apâm-Napât ou Neptune (2). De même que les théogonies grecques, les traditions mithriaques rapportaient que Zeus avait succédé à Kronos, le roi des premiers âges, dans le gouvernement du monde. Les bas-reliefs nous montre ce Saturne mazdéen remettant à son fils le foudre, insigne de sa puissance souveraine (3). Désormais Jupiter régnera avec son épouse Junon

(1) *M. M. M.*, t. I, p. 155 ss. On représente l'Océan sous la forme d'un personnage barbu à demi couché sur des rochers. Cf. *infra* p. 113, fig. 13.

(2) *M. M. M.*, t. I, pp. 137 s., 142.

(3) Notamment celui d'Osterburken (Mon. 249 *e*, 4°) et celui de Neuenheim (245 *d*, 3°).

sur les autres dieux, qui tous leur doivent l'existence.

Les divinités olympiques sont nées en effet de l'hymen du Jupiter céleste et de la Junon terrestre. Leur fille aînée est la Fortune *(Fortuna primigenia)*, qui donne à ses adorateurs tous les biens du corps et surtout ceux de l'âme. Sa bonté secourable l'oppose à l'Anankè, qui représente la fatalité rigoureuse et immuable [1]. Thémis ou la Loi, les Moires ou les *Fata* étaient d'autres personnifications du Destin, qui manifeste sous des formes variées sa nature susceptible d'un développement infini. Le couple souverain a encore donné le jour, non seulement à Neptune, qui est devenu leur égal, mais à toute une lignée d'autres immortels [2] : Artagnès ou Hercule dont les hymmes sacrés chantaient les travaux héroïques; Sharèvar ou Mars, qui régnait sur les métaux et soutenait le guerrier pieux dans les combats; Vulcain ou Atar, le génie du feu; Mercure, le messager de Zeus; Bacchus ou Haoma, personnification de la plante qui fournissait le breuvage sacré; Silvain ou Drvâspa, protecteur des chevaux et de l'agriculture; puis Anaïtis, la déesse des eaux fécondantes assimilée à Vénus et à Cybèle, et qui, présidant à la guerre, était aussi invoquée sous le nom de Minerve; Diane ou la Lune, qui produisait le miel employé dans les purifications; Vanaiñti ou Nikè, qui donnait la victoire aux

(1) *M. M. M.*, t. I, p. 151 ss.

(2) Nous avons parlé en détail de tous ces dieux. *M M M* I, p. 142 s.

rois; Asha ou Aretè, la Vertu parfaite, d'autres encore. Cette foule innombrable de divinités habitait les sommets éclatants de l'Olympe, et les bas-reliefs nous les montrent groupées autour du trône de Jupiter dont elles composaient la cour céleste (1).

A ce jour lumineux, où résident, resplendissants de clarté, les dieux supérieurs, s'oppose un domaine ténébreux situé dans les profondeurs de la terre. Ahriman *(Arimanius)* ou Pluton, engendré comme Jupiter par le Temps infini (2), y règne avec Hécate sur les monstres malfaisants produits de leurs accouplements impurs (3).

Les démons, suppôts du roi des enfers, sont montés à l'assaut du ciel, et ont tenté de détrôner le successeur de Kronos. Mais ces monstres rebelles, foudroyés comme les Géants grecs, par le maître des dieux, ont été précipités dans les abîmes dont ils avaient surgi (fig. 13) (4). Ils peuvent cependant encore en sortir, et vaguent à la surface de la terre, pour y répandre les fléaux et la corruption. Ces « anti-dieux » (ἀντίθεοι), sous le commandement de la Puissance des ténèbres, luttent contre les esprits célestes, envoyés ou

---

(1) Notamment le bas-relief d'Osterburken (*Mon.* 246 *c.*) et de Sarrebourg (Mon. 273*ter* 1°).

(2) Dans tous les systèmes zervanistes le Temps engendre Ormuzd et Ahriman, cf. Théod. Mops., *l. c.*; Eznik, *Wider die Sekten*, übers. Schmid, 1900, p. 90 s.

(3) *M. M. M.*, t. I, p. 140 s.

(4) *M. M. M.*, t. I, 157 s. Cette gigantomachie mithriaque est figurée par exemple sur le bas-relief d'Osterburken (Mon. 246*e*, 5°) et sur celui de Virunum (Mon. 235*b*, 1°), que nous reproduisons fig. 13.



FIG. 13. — MARBRE TROUVÉ A VIRUNUM
Zeus foudroyant les géants.
Naissance de Mithra,
près d'un dieu fluvial couché.

« anges » de la divinité (¹). A la fois violents et rusés, ils sont les auteurs de toutes les calamités qui fondent sur le monde et allument les passions mauvaises dans le cœur des hommes ; pour détourner les maux qui les menacent, ceux-ci doivent apaiser les esprits pervers en leur offrant des sacri-

(¹) Nous avons insisté sur le caractère de cette démonologie, expression du dualisme perse, *Religions orientales*, 2[e] éd., p. 224 ss. Sur les ἀντίθεοι, cf. *ibid.* p. 386, n. 36. La dédicace *Diis angelis* trouvée récemment à Viminacium (*Jahresh. Instit. Wien*, 1905, *Beiblatt*, p. 6) est probablement mithriaque, car nous savons que les *angeli* divins occupaient une place importante dans la théologie des mages (*Relig. orient.*, p. 388, n. 38).

fices sanglants dont ils viennent se repaître. L'initié sait aussi, par des rites appropriés et par la vertu des incantations, les asservir à ses desseins et les évoquer contre les ennemis dont il médite la perte (1).

Les dieux ne se confinent pas davantage dans les sphères éthérées qui sont leur apanage. Si la théogonie les représente groupés dans l'Olympe autour de leur père et souverain, la cosmologie les montre sous un autre aspect. Leur énergie remplit le monde et ils sont les principes actifs de ses transformations. Le feu, personnifié sous le nom de Vulcain (2), est la plus élevée de ces forces naturelles, et on l'adore dans toutes ses manifestations, soit qu'il brille dans les astres ou dans l'éclair, qu'il anime les êtres vivants, provoque la croissance des plantes ou se cache dans le sein de la terre. Au fond des cryptes souterraines, il brûlait perpétuellement sur les autels, et les fidèles redoutaient de souiller sa pureté par des contacts sacrilèges (3).

---

(1) *M. M. M.*, t. I, p. 141 ss.

(2) Représenté notamment sur le bas-relief de Sarrebourg (mon. 273*ter* c, 3°); cf. *M. M. M.*, t. I, pp. 80 et 146.

(3) Strab. XV, 3, § 15, p. 733 C ; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 103 ss. M. Ziegler (*Archiv für Religionswiss.*, XIII, 1910, p. 247 ss.) reconstituant un passage mutilé de Firmicus Maternus (*De err. prof. rel.*, c. 5), montre que suivant cet auteur à côté du feu masculin, assimilé à Mithra, les sectateurs de celui-ci plaçaient une puissance féminine du feu — probablement appelée Hécate — qui était composée de trois déesses : Athéna, Artémis, Aphrodite. Celles-ci étaient mises en rapport avec les trois parties de l'âme, la raison (*mens*), localisée dans la tête, la colère (*ira*), dans le cœur, le désir (*libido*), dans le foie. C'est la vieille division de Platon νοῦς, θυμός, ἐπιθυμία transposée, et M. Ziegler

Ils pensaient naïvement que le feu et l'eau étaient frère et sœur, et ils avaient le même respect superstitieux pour l'un et pour l'autre. Ils vénéraient à la fois l'onde salée qui remplit la mer profonde et qu'on pouvait appeler indifféremment Neptune ou Océan ([1]), les sources qui jaillissent des entrailles du sol, les fleuves qui courent à sa surface et les lacs qui s'y étalent en nappes limpides. Une fontaine intarissable coulait à proximité des temples ([2]), et recevait les hommages et les offrandes des visiteurs. Cette *fons perennis* ([3]) était à la fois l'image des dons matériels et moraux que la bonté inépuisable du Temps infini répand dans l'univers, et celle du rafraîchissement spirituel accordé aux âmes altérées dans l'éternité bienheureuse ([4]).

La Terre productrice, la Terre nourricière, la *Terra mater* fécondée par les eaux du ciel, occupait une place aussi importante, sinon dans le

---

a montré les rapports de ce système compliqué avec les spéculations des néoplatoniciens et la triade vivifiante (τριὰς ζωογόνος) des oracles chaldaïques. —Si cette doctrine a vraiment été celle des mystères, et n'est pas simplement empruntée par Firmicus à quelque commentateur néoplatonicien (Jamblique?) des croyances mithriaques, nous y trouverions une preuve remarquable de l'influence exercée au IV[e] siècle sur le culte persique par la théologie ou la théosophie des derniers philosophes grecs. Cf. *infra* p. 144 n. 4.

([1]) *Oceanus* est figuré sur une stèle de Heddernheim (mon 253, *j* 4°) et ailleurs (*M. M. M.*, t. I, p. 98 s.); Neptune par exemple et à Sarrebourg (mon. suppl. 273*ter*, *c*, 7°; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 142 s) Sur le culte des Eaux, cf. ibid., p. 105 ss.

([2]) C'est ce qu'ont appris de nombreuses découvertes, *M. M. M.*, t. I, p. 55, n. 3.

([3]) C. I. L., III, 10463; 15184[24]; cf. 13276 (p. 2328[172]).

([4]) *M. M. M.*, t. I, pp. 106, 166.

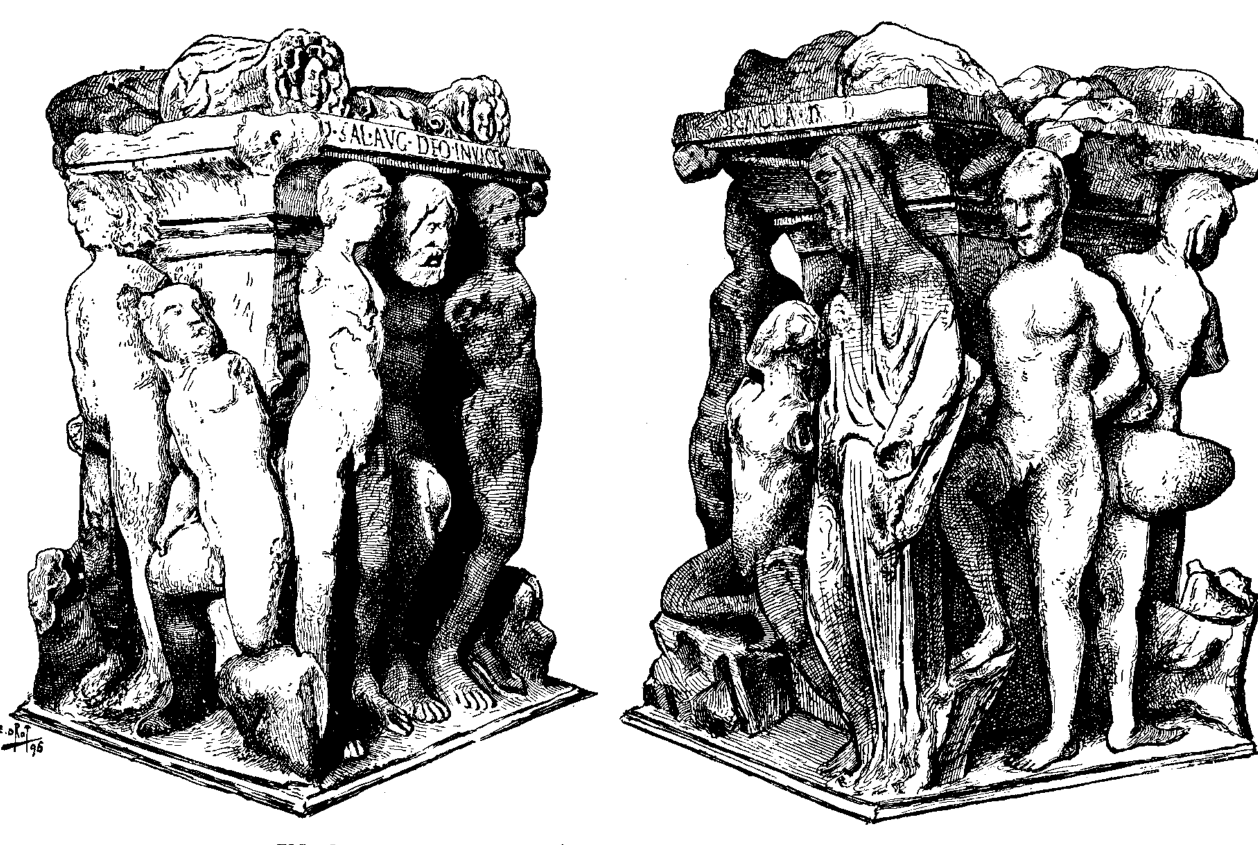


FIG. 14. — AUTEL SCULPTÉ TROUVÉ A CARNUNTUM (MON. 228 BIS).
Atlas accroupi (p. 89). avec le Printemps et l'Été. — Sur le côté gauche, le Zéphyre soufflant vers le haut, l'Automne. — Sur le côté droit, Notus soufflant vers le haut, l'Hiver vêtu. — Par derrière, Eurus et Borée, soufflant vers le bas en sens opposé.

rituel du moins dans la doctrine (1), et les quatre Vents cardinaux, qu'on mettait en relation avec les Saisons divinisées, étaient implorés comme des génies tantôt bienfaisants et tantôt redoutables (fig. 13) (2). Non seulement on les craignait en tant qu'arbitres capricieux de la température, qui apportent le froid ou la chaleur, le calme ou la tempête, qui humectent ou dessèchent tour à tour l'atmosphère, font naître la végétation du printemps et flétrissent le feuillage d'automne, mais on les adorait aussi comme des manifestations diverses de l'Air, principe de toute vie (3).

En d'autres termes, le mithriacisme divinisait les quatre corps simples qui, suivant la physique des anciens, composent l'univers. Un groupe allégorique souvent reproduit, dans lequel un lion représentait le feu, un cratère, l'eau et un serpent, la terre (4), figurait la lutte des Éléments opposés qui s'entre-dévorent constamment et dont la transmutation perpétuelle et les combinaisons infiniment variables provoquent tous les phénomènes de la nature (fig. 5). Le serpent se glisse

(1) *M. M. M.*, t. I, pp. 102 ss., 137 ss.

(2) Les bustes des Vents occupent souvent, notamment en Allemagne les coins des bas-reliefs (Heddernheim, mon. 251, *d* 1°, 253 *j*), cf. *supra* p. 52, fig. 5; p. 109, fig. 12.

(3) Cultes des Vents, *M. M. M.*, t. I, pp. 91 à 97.

(4) La signification symbolique du cratère est attestée par Porphyre (*De antro Nymph.*, 18), celle du lion par Tertullien (*Adv. Marcion.*, I, 13; cf. Porph., *De antro Nymph.*, 15). Dieterich (*Kleine Schriften*, 1911, p. 260) a signalé un hymne sur papyrus (*Abraxas*, pp. 51 et 97) dont le début semble devoir être restitué : Χαῖρε δράκων, ἀκμαῖε λέων, φυσικαὶ πυρὸς ἀρχαὶ, χαῖρε δὲ λευκὸν ὕδωρ. Sur le serpent et le cratère, cf. Fr. Drexel, *Das Kastell Faimingen*, 1911, p. 94.

parfois vers le vase, ou bien il se dresse vers lui, en entoure la panse ou une des anses pour en boire avidement le contenu. De son côté le lion est parfois couché en face du reptile, qu'il se contente d'observer, ailleurs il s'avance menaçant vers le cratère ou y pose les deux pattes pour en prendre possession, ou bien il s'accroupit prêt à bondir sur son adversaire pour lui disputer sa pâture (1).

Des hymnes d'un symbolisme étrange chantaient les métamorphoses que l'antithèse de ces quatre principes produit dans le monde (2). Le dieu suprême conduit un char attelé de quatre coursiers, qui tournent incessamment dans un cercle immuable. Le premier, qui porte sur son pelage éclatant les signes des planètes et des constellations, est vigoureux et agile, et il parcourt avec une vélocité extrême la périphérie de la carrière fixée. Le second, moins fort et moins rapide, a une robe sombre dont un seul côté s'illumine aux rayons du soleil ; le troisième

(1) Le groupe du cratère, du lion et du serpent caractérise les monuments d'Allemagne (fig. 5, p. 52). Dans les les pays danubiens on ne trouve que le lion et le cratère réunis (*infra*, p. 140, fig. 19), et l'animal est renversé la tête en bas, pour rappeler que le feu a la propriété, de s'élever de bas en haut, contrairement aux autres corps. — Un bas-relief funéraire récemment découvert près d'Oedenburg et dont la composition est inspirée par les idées eschatologiques orientales, nous montre dans trois registres superposés les bustes des Vents, des tritons et dauphins (Eau) et enfin des lions (Feu) ; cf. *Jahresh. Instit. Wien*, XII, 1909, Beiblatt, p. 194. — Sur le groupe et le culte des Eléments, cf. *M. M. M.*, t. I, p. 100 ss., et *Religions orientales*, 2e éd., pp. 305; 410, n. 14.

(2) Dion Chrysost., *Or.*, XXXVI, § 39 ss. (*M. M. M.*, t. II, p. 60 ss.).

marche plus lentement encore et le quatrième pivote sur lui-même, rongeant son frein d'acier, tandis que ses compagnons se meuvent autour de lui comme autour d'une borne. Le quadrige tourne longtemps sans encombre, accomplissant régulièrement sa course perpétuelle; mais à un moment donné le souffle brûlant du premier cheval tombant sur le quatrième enflamme sa crinière superbe, puis son voisin, s'étant épuisé en efforts, l'inonde d'une sueur abondante. Enfin se passe un phénomène plus merveilleux encore : l'apparence de l'attelage se transforme, les chevaux changent entre eux de nature de telle sorte que la substance de tous passe au plus robuste et au plus ardent d'entre eux, comme si un sculpteur, ayant modelé des figurines de cire, empruntait à l'une de quoi compléter les autres et finissait par les fondre toutes en une seule. Alors le coursier vainqueur de cette lutte divine, devenu tout puissant par son triomphe, s'identifiait au conducteur même du char. Le premier cheval est l'incarnation du feu ou de l'éther, le deuxième de l'air, le troisième de l'eau et le quatrième de la terre; les accidents qui surviennent à ce dernier représentent les incendies et les inondations qui ont désolé et désoleront notre monde, et la victoire du premier est l'image de la conflagration finale qui détruira l'ordre existant des choses.

Le quadrige cosmique que mène la Cause suprasensible, n'a point été figuré par l'iconographie sacrée. Celle-ci réserve à un dieu visible cet atte-

lage emblématique. Les sectateurs de Mithra, comme les anciens Perses, adoraient le Soleil, qui traversait chaque jour sur un char les espaces du firmament, et allait au crépuscule éteindre ses feux dans l'océan. Lorsqu'il apparaissait sur l'horizon, sa lumière radieuse mettait en fuite les esprits des ténèbres, et il purifiait la création, où sa clarté ramenait la vie (1). C'est pourquoi on le vénérait sous le nom d'*Oriens* (2). On rendait pareillement un culte à la Lune, qui voyageait dans les sphères supérieures sur un bige traîné par des taureaux blancs. L'animal agricole et reproducteur avait été attribué à la déesse qui présidait à la croissance des végétaux et à la génération des êtres vivants (3).

Les Éléments n'étaient donc pas les seuls corps naturels qui fussent déifiés dans les mystères. Les deux luminaires, qui fécondent la nature, y étaient vénérés, ainsi que dans le mazdéisme primitif, mais la conception que les aryas s'en faisaient, avait été profondément transformée sous l'influence des théories chaldéennes.

Nous l'avons dit (4), les vieilles croyances des

(1) *M. M. M.*, t. I, p. 126, n. 1; p. 128.

(2) *Orienti*, C. I. L., VI, 556, cf. 734 = 30822.—Voyez aussi Philostrate, *V. Apollon*, V, 25, et Roscher *Lexikon*, s. v., « Oriens ».

(3) Luna est souvent figurée avec cet attelage, par exemple sur le bas-relief d'Osterburken (mon. 246). Ce n'est qu'à partir du IIe siècle, sous l'influence d'idées astrologico-religieuses que ce type se répand, cf. *M. M. M.*, t. I, p. 126 s. [Ajouter Héliodore, *Aeth.*, X, 6; Olympiodore *Schol. in Gorg. Platonis*, éd. Jahn., p. 533 (190 P)]; cf. Boll dans Roscher, *Lexikon*, s. v. « Planeten », col. 2534, n. 1.

(4) Cf. *supra*, p. 10 s.

Perses avaient forcément subi à Babylone l'ascendant d'une théologie en apparence scientifique, et la plupart des dieux de l'Iran avaient été assimilés aux astres adorés dans la vallée de l'Euphrate. Ils empruntèrent ainsi un nouveau caractère entièrement différent du premier, et le même nom divin prit alors et conserva, en Occident, une double signification. Les mages ne réussirent pas à mettre ces nouvelles doctrines d'accord avec leur ancienne religion, car l'astrologie sémitique était aussi inconciliable avec le naturalisme iranien qu'avec le paganisme grec. Mais regardant ces contradictions comme de simples différences de degré dans la connaissance d'une vérité unique, le clergé réserva à une élite la révélation des doctrines mazdéennes sur l'origine et la fin de l'homme et du monde, tandis que la foule devait se contenter d'un symbolisme brillant et superficiel inspiré par les spéculations des Chaldéens. Les allégories astronomiques dérobaient à la curiosité des profanes la portée véritable des représentations hiératiques, et la promesse d'une illumination complète, longtemps retardée, entretenait l'ardeur de la foi par l'attrait fascinant du mystère (1).

Les plus puissantes de ces divinités sidérales, celles qu'on invoquait de préférence, et auxquelles on réservait le plus d'offrandes, étaient les Planètes. Conformément aux théories astrologiques, on leur supposait des vertus et des relations dont souvent les raisons nous échappent. Chacune

(1) *M. M. M.*, t. I, pp. 73, 198 ss.

d'elles présidait à un jour de la semaine, à chacune était consacré un métal, chacune était mise en rapport avec un degré d'initiation, et leur nombre avait fait attribuer au chiffre sept une puissance religieuse particulière (1). En descendant de l'empyrée sur la terre, les âmes, croyait-on, recevaient d'elles successivement leurs passions et leurs qualités (2). Elles sont fréquemment figurées sur les monuments, tantôt par des symboles qui rappellent soit les éléments dont elles sont formées, soit les sacrifices qu'on leur offrait, tantôt sous l'aspect des immortels qui siègent dans l'olympe grec, Hélios, Séléné, Arès, Hermès, Zeus, Aphrodite, Kronos (3). Seulement ces images ont ici une valeur toute différente de celle qu'on y attache quand elles représentent Ahura-Mazda, Zervan ou les autres dieux du mazdéisme. On ne voit plus en elles des personnifications du Ciel ou du Temps infini, mais seulement les étoiles lumineuses dont nous pouvons suivre la course errante au milieu des constellations. Ce double système d'interprétation était appliqué en particulier au Soleil, conçu tantôt comme identique à Mithra et tantôt comme distinct de lui. Il y a en réalité dans les mystères deux divinités solaires, l'une iranienne

(1) *M. M. M.*, t. I, pp. 117, 120; cf. Roscher, *Lexikon*, s. v. «Planeten», col. 2831 ss. Sur le culte rendu aux Planètes, cf. *infra* ch. V, p. 173.

(2) Cf. *infra* p. 144 s.

(3) Symboles (sept autels, coutelas, bonnets phrygiens, arbres), mon. 13, 95, 135, 193 *a*; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 115 s. Bustes des sept divinités planétaires p. ex. sur un bas-relief de Bologne (mon. 106). Les mêmes divinités, en pied, dans la mosaïque d'un mithréum d'Ostie (mon. 84), peintes à la fresque à Spolète (mon. 97).

qui est l'héritière du Hvarè perse, l'autre sémitique qui est un substitut du Shamash babylonien, identifié avec Mithra (1).

A côté des dieux planétaires, qui ont encore un double caractère, des divinités purement sidérales recevaient leur tribut d'hommages. Les douze signes du zodiaque, qui, dans leur révolution quotidienne, soumettent les êtres à leurs influences contraires, étaient dans tous les mithréums représentés sous leur aspect traditionnel (fig. 15) (2). Chacun d'eux était sans doute l'objet d'une vénération particulière pendant le mois auquel il présidait, et on se plaisait à les grouper trois par trois, suivant les Saisons (3) auxquelles ils répondaient, et dont le culte était associé à celui qu'on leur rendait. Les mithriastes semblent, en effet,

---

(1) Cf. *supra* p. 11.

(2) En Germanie la bande zodiacale est généralement placée au-dessus du Mithra tauroctone et suit le bord cintré de la grotte dont la voûte était regardée comme un symbole du firmament ; cf. p. 52, fig. 5 (mon. 246 *b*, 247 *b*, 248 *e*, 251 *d*, cf. 253 *b*, note, et 97, 5°). Ailleurs elle entoure entièrement la scène de l'immolation du taureau ; cf. p. 56, fig. 7 ; p. 124, fig. 15 (mon. 220, 267 *a*). Exceptionnellement sur un monument de Bretagne (mon. 273 *d*), cette bande forme une ellipse ovoïde autour de Mithra naissant du rocher et sur un bas-relief romain autour du Kronos léontocéphale (*supra* p. 109, fig. 12). Parfois les douze signes sont gravés en tout ou en partie sur le même Kronos entre les replis du serpent ; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 109 ss.

(3) Les monuments qui représentent ces divinités sont relativement rares. Le plus remarquable est la stèle de Carnuntum où les quatre parties de l'année sont figurées par des personnages en pied, sculptés en haut-relief (Mon. 228*bis* *c* = *supra* p. 116, fig. 14). Elles sont représentées par quatre têtes d'enfants ou quatre bustes de jeunes gens avec des attributs divers sur les bas-reliefs de Sidon (p. 124, fig. 15) et d'Heddernheim (p. 52, fig. 5). Leurs emblêmes ornent à Ostie les ailes d'un Kronos léontocéphale (mon. 80). Cf. *M. M. M.*, t. I, p. 91 ss.

avoir adoré, conformément aux doctrines de l'astrologie, non seulement le Temps, conçu comme la Cause première, mais toutes ses subdivisions Siècles, Années, Saisons, Mois, Jours et Heures,



FIG. 15. — BAS-RELIEF TROUVÉ A SIDON (COLLECTION DE CLERCQ).

Mithra tauroctone avec le chien, le serpent, le scorpion et le corbeau. — Au-dessus, bustes du Soleil et de la Lune. Dans les coins, médaillons et attributs des Saisons. Tout autour, les douze signes du zodiaque.

auxquelles on attribuait pareillement une puissance divine (1).

Les signes zodiacaux n'étaient pas les seules constellations que les prêtres eussent fait entrer dans leur théologie. La méthode astronomique

(1) Culte des subdivisions du Temps, cf. *Religions orientales*, 2e éd., pp. 260, 397, n. 35; *Astrology and religion*, 1912, p. 107 ss.

d'interprétation une fois admise dans les mystères, fut étendue sans réserve à toutes les figures possibles. Il n'était pas d'objet ou d'animal qui ne pût être regardé de quelque façon comme l'image d'un groupe stellaire. Ainsi le corbeau, le cratère, le chien, le lion, qui entourent d'ordinaire le Mithra tauroctone furent aisément identifiés avec les astérismes du même nom (1). Les deux hémisphères célestes, qui passent alternativement au-dessus et au-dessous de la terre, furent eux-mêmes personnifiés et assimilés aux Dioscures, qui, suivant la fable hellénique, vivent et meurent tour à tour (2). La mythologie se mêlait partout à l'érudition : les hymnes décrivaient un héros, semblable à l'Atlas grec, qui portait sur ses épaules infatigables le globe du firmament et dont on faisait l'inventeur de l'astronomie (3). Mais ces demi-dieux étaient relégués à l'arrière-plan; les planètes et les signes du Zodiaque gardèrent toujours une primauté incontestable, parce qu'eux surtout,

(1) *M. M. M.*, t. I, p. 201.

(2) Les Dioscures apparaissent des deux côtés du Kronos léontocéphale sur un bas-relief de Vienne (mon. 277, fig. 320) et isolés sur un fragment d'Oberflorstadt (mon. 250 *h*, fig. 247). Sur leur signification astronomique, voyez Philon, *De decem orac.*, 12 (II, 189 M) ; Julien, *Or.* IV, p. 147 A; Lydus, *De mensibus*, IV, 17 (p. 78, Wünsch). Cf. *M.M.M.*, t. I, p. 85.

(3) Atlas est figuré portant le globe céleste sur un des tableaux du bas-relief d'Osterburken (mon. 246 *e* 2°); en costume oriental, portant un disque, sur le bas-relief de Neuenheim (mon. 245 *d* 1°); sculpté en haut-relief sur la grande stèle de Carnuntum (Mon. 228*bis* *c* = *supra* p. 116, fig. 14). Cf. *M. M. M.*, t. I, p. 90. — Sur l'origine de ce personnage, qui remonte à l'ancienne Assyrie, cf. nos *Recherches sur le manichéisme*, 1908, p. 69 ss.

selon les astrologues, gouvernaient l'existence des hommes et le cours des choses.

C'est la doctrine capitale que Babylone a introduite dans le mazdéisme : la croyance à la Fatalité, l'idée d'un Destin inéluctable qui conduit les événements de ce monde et est lié à la révolution des cieux étoilés. Ce Destin, identifié avec Zervan, devient l'Être suprême, qui a tout engendré et régit l'univers. Le développement de celui-ci est soumis à des lois immuables et ses diverses parties sont unies par une solidarité intime. La position des planètes, leurs relations réciproques et leurs énergies à tout instant variables, produisent la série des phénomènes terrestres. L'astrologie, dont ces postulats sont les dogmes, est certainement redevable d'une partie de son succès à la propagande mithriaque (1), et celle-ci est donc en partie responsable du triomphe en Occident de cette pseudo-science avec son cortège d'erreurs et de terreurs (2).

La logique rigoureuse de ses déductions assurait à cette immense chimère une domination plus complète sur les esprits réfléchis que la foi aux puissances infernales et aux évocations, mais cette dernière avait plus d'empire sur la crédulité populaire. Le pouvoir indépendant attribué par le mazdéisme au principe du mal permettait de justifier toutes les pratiques occultes. La nécroman-

(1) On a retrouvé à Milan l'épitaphe d'un *sacerdos d(ei) S(olis) I(nvicti) M(ithrae) studiosus astrologiae* (C. I. L. V, 5796).

(2) Cf. *Religions orientales*, 2e éd., pp. 243, 251 ss.

cie et l'oniromancie, la croyance au mauvais œil et aux talismans, aux maléfices et aux conjurations, toutes les aberrations puériles ou néfastes du paganisme antique se justifiaient par le rôle assigné aux démons, intervenant sans cesse dans les affaires humaines. On peut adresser aux mystères persiques le grave reproche d'avoir excusé, peut-être même enseigné, toutes les superstitions. Ce n'est pas sans motif que la sagesse vulgaire faisait du nom de mage un synonyme de magicien [1].

Ni la conception d'une nécessité inexorable poussant sans pitié le genre humain vers un but inconnu, ni même la crainte des esprits malfaisants attachés à sa perte, n'ont pu attirer les foules vers les autels des dieux mithriaques. La rigueur de ces sombres doctrines était tempérée par la foi en des puissances secourables, compatissant aux souffrances des mortels. Les planètes mêmes n'étaient point, comme dans les livres didactiques des théoriciens de l'astrologie, des forces cosmiques dont l'action favorable ou funeste augmentait ou diminuait suivant les détours d'une carrière fixée de toute éternité. Elles étaient, conformément à la vieille religion chaldéenne, des divinités qui voyaient et entendaient, se réjouissaient ou s'affligeaient, et dont on pouvait fléchir le courroux et se concilier la faveur par des prières et des offrandes. Le fidèle plaçait sa confiance dans l'ap-

(1) *M. M. M.*, t. I, p. 301, n. 4. Sur la magie perse, conséquence de la démonologie dualiste, cf. *Religions orientales*, 2e éd., p. 279 ss.

pui de protecteurs bienfaisants qui combattaient sans trêve les puissances du mal (1).

Les hymnes qui célébraient les exploits des dieux, ont malheureusement péri presque tout entiers, et nous ne connaissons guère ces traditions épiques que par les monuments qui leur servaient d'illustration. Toutefois le caractère de cette poésie sacrée se laisse encore reconnaître dans les débris qui nous en sont parvenus. Ainsi les travaux de Verethraghna, l'Hercule mazdéen, étaient chantés en Arménie, on y disait comment il avait étouffé les dragons et aidé Jupiter à triompher des géants monstrueux (2), et, de même que les sectateurs de l'Avesta, les adeptes romains du mazdéisme le comparaient à un sanglier belliqueux et destructeur (3).

Mais le héros qui dans ces narrations guerrières jouait le rôle le plus considérable était Mithra. Des hauts faits qui dans les livres du zoroastrisme sont attribués à d'autres divinités, étaient rapportés à sa personne. Il était devenu le centre d'un

(1) Cf. *Religions orientales*, 2e éd., p. 267 ss. — Sur le culte des Planètes, cf. *infra* ch. V, p. 173.

(2) Moïse de Khorène, I, 31; Agathange, p. 71, l. 47 de Lagarde; Castor dans Eusèbe, *Chron.*, éd. Schöne, p. 54. Cf. *M. M. M.*, t. I, pp. 143, 157. Moïse (*l. c.*) dit : « Sie erzählten im Liede dass (Vahagn) mit Drachen kämpfte und siegte. Sehr ähnliches den Heldentaten des Herakles sangen sie über ihn » (trad. Gelzer, *Zur armenischen Götterlehre*, p. 108). Un bas-relief, récemment trouvé à Stockstadt, nous montre un de ces hauts faits de l'Hercule mithriaque : il dompte Cerbère (Drexel, *Kastell Stockstadt*, p. 87, n. 18 et pl. XIII, fig. 9). Comme la même scène se retrouve sur des bas-reliefs funéraires en Germanie, il semble qu'on ait mis la légende de Verethraghna-Héraklès en rapport avec la tradition mazdéenne, qui fait garder par des chiens le pont Cinvat où doivent passer les âmes (Vendidad, Farg. 13, 9; cf. 19, 30).

(3) Bas-relief de Mannheim (mon. 244); cf. *M. M. M.*, t. I, p. 143.

cycle de légendes, qui seules expliquent la place prépondérante qu'on lui accordait dans le culte. C'est à cause des actions éclatantes accomplies par lui, que ce dieu, qui n'a point dans la hiérarchie céleste le rang suprême, a donné son nom aux mystères persiques répandus en Occident.

Mithra, nous l'avons vu (1), était pour les anciens mages le dieu de la lumière, et comme la lumière est portée par l'air, il était censé habiter la zone *mitoyenne* entre le ciel et les enfers, et on lui donnait pour ce motif le nom de μεσίτης (2). Afin de marquer dans le rituel cette qualité, on lui consacrait le seizième jour de chaque mois, c'est-à-dire son milieu (3). Lorsqu'il fut identifié à Shamash (4), on se souvint sans doute en lui appliquant ce nom d' « intermédiaire », que, selon les doctrines chaldéennes, le soleil occupait le quatrième rang, c'est-à-dire la position médiane, dans le chœur des sept planètes (5). Mais cette situation médiane n'est pas purement locale, on y attachait surtout une signification morale. Mithra est le « médiateur » entre le dieu inaccessible et inconnaissable, qui règne dans les sphères éthérées, et le genre humain, qui s'agite ici-bas (6). Shamash avait déjà à Babylone

(1) Cf. *supra* pp. 3 ss., 8.
(2) Plut., *De Iside*, c. 46.
(3) Cf. *supra* p. 9.
(4) Cf. *supra* p. 11.
(5) Cf. ma *Théologie solaire*, p. [452], 6 ss.
(6) Les nouveaux fragments manichéens de Tourfân l'invoquent encore à ce titre : « Mithras grosser... Götterbote, Vermittler der Religion der auserwählten » (F. W. K. Müller, *Handschriftenreste aus Turfân*, II, Berlin, 1904, p. 77).

des fonctions analogues, et les philosophes grecs, eux aussi, faisaient du globe étincelant qui nous verse sa lumière, l'image toujours présente [1] de l'Être invisible, dont notre raison seule conçoit l'existence [2].

C'est sous la qualité adventice de génie solaire que Mithra a surtout été connu en Occident, et les représentations figurées rappellent souvent ce caractère d'emprunt. On avait coutume de le figurer entre deux enfants portant l'un une torche élevée, l'autre une torche abaissée, auxquels on donnait les épithètes énigmatiques de *Cautès* et *Cautopatès* [3], et qui n'étaient qu'une double incarnation de sa personne (fig. 16). Ces deux dadophores et le héros tauroctone formaient une triade, et l'on voyait dans ce « triple Mithra [4] » soit l'astre du jour dont le matin le coq annonce la venue, qui à midi passe triomphant au zénith et le soir s'incline languissamment vers l'horizon, soit le soleil qui, croissant en force, entre dans la constellation du Taureau et marque le commencement du printemps, celui dont les ardeurs victorieuses fécondent la nature au cœur de l'été, et celui qui, déjà affaibli, traverse le signe du Scor-

(1) Les inscriptions l'appellent *numen praesens* ou *praesentissimum* C. I. L. XIV, 3567; VII, 481; cf. C. I. G., 2635, 5 : ἐμφανεστάτου θεοῦ Ἡλίου.

(2) Cf. *M. M. M.*, t. I, p. 303 et *Théologie solaire*, p. 21 [467].

(3) Les inscriptions prouvent que le génie qui élève sa torche s'appelait *Cautes*, celui qui l'abaisse, *Cautopates* (C. I. L. III, 10461-2, 14354 [31-32], Drexel, *K. Stockstadt*, p. 83), mais l'étymologie et le sens de ces mots restent inconnus ; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 207 ss.

(4) Dionys. Areop., *Epist.* 7 : τοῦ τριπλασίου Μιθρου..

pion et annonce le retour de l'hiver (1). A un autre point de vue, on regardait l'un des deux porte-flambeau comme l'emblème de la chaleur et de la vie, l'autre, comme celui du froid et de la mort. Pareillement le groupe du dieu tauroctone avait



FIG. 16. — STATUES DE DADOPHORES AU MUSÉE DE PALERME (MON. 120)

été diversement expliqué à l'aide d'un symbolisme astronomique plus ingénieux que raisonnable (2); seulement ces interprétations sidérales n'étaient

(1) Certaines statues nous montrent Cautès portant une tête de taureau, Cautopatès, un scorpion (Mon. 140, 191, etc. Cf. *M. M. M.*, t. I, p. 210).

(2) Porphyre, *De antro Nymph.*, 24; Lactantius Placidus, *In Thebaïd.* I, 717 ss.; cf. *M. M. M.*, t. I p. 200 ss.

que des jeux d'esprit avec lesquels on amusait les néophytes avant de leur révéler les doctrines ésotériques qui se rattachaient à la vieille légende iranienne de Mithra. Le récit en est perdu, mais les bas-reliefs nous en racontent certains épisodes, et son contenu paraît avoir été à peu près le suivant (1).

La lumière jaillissant du ciel, conçu comme une voûte solide, était devenue, dans la mythologie des mages, Mithra naissant d'un rocher et on l'appelait «le dieu sorti de la pierre» (θεὸς ἐκ πέτρας) (2). La tradition rapportait que cette « Pierre génératrice » (3) dont on adorait dans les temples une image, lui avait donné le jour sur les bords d'un fleuve, à l'ombre d'un arbre sacré, et seuls des pasteurs, cachés dans la montagne voisine, avaient

(1) L'essai de reconstitution que nous donnons ici d'après les monuments figurés, n'est pas également certain dans toutes ses parties. Les arguments plus ou moins solides sur lesquels il s'appuie, ont été exposés en détail *M. M. M.*, t. I, p. 159 ss.

(2) Firmic. Mat., *De err. prof. rel.*, c. 20; cf. Justin Martyr, *Dial. cum. Tryph.*, 70; Commodien, I, 13 : *Invictus de petra natus;* Lydus, *De mensib.*, IV, 30 : τὸν πετρογενῆ Μίθραν. Un monument récemment découvert à Pettau (C. I, L. III, 14354[29]) porte, sous l'image de Mithra sortant de la pierre, la dédicace *Naturae dei*, qui doit certainement se traduire : « A la naissance du dieu » (cf. *genitura*, *fetura*, etc.). — L'interprétation proposée du mythe est due à Maionica (*Mithras Felsengeburt* [Arch.-epigr. Mitt. Oesterr., II], 1878; cf. *M. M. M*, t. I, p. 160). Mais il se pourrait que la légende fût née seulement en Asie-Mineure et dérivât de la litholatrie primitive. Le récit de dieux ou héros naissant de rochers s'y retrouve dans le culte d'Agdistis et se perpétue dans les traditions du Caucase; cf. A. von Löwis, *Archiv f. Religionswiss.*, XIII (1910), p. 509 ss.; Eisler, *Ibid.*, XV (1912), p. 305 ss.

(3) Les dédicaces *Petrae genetrici* sont nombreuses; cf. *M. M. M.*, t. II, p. 533, col. *a*; en outre, C. I. L. III, 14354[30].

observé le miracle de sa venue au monde (1). Ils l'avaient vu se dégager de la masse rocheuse, la tête coiffée d'un bonnet phrygien, déjà armé d'un couteau et portant un flambeau qui avait illuminé les ténèbres (2). Alors, adorant l'enfant divin, les bergers étaient venus lui offrir les prémices de leurs troupeaux et de leurs récoltes. Mais le jeune héros était nu et exposé au vent, qui soufflait avec violence, il s'était allé cacher dans les branches d'un figuier, puis détachant à l'aide de son couteau les fruits de l'arbre, il s'en était nourri, et le dépouillant de ses feuilles il s'en était fait des vêtements (3). Ainsi équipé pour la lutte, il pouvait désormais se mesurer avec les autres puissances qui peuplaient le monde merveilleux où il est entré. Car, bien que des bergers fissent déjà paître leurs troupeaux, tout ceci se passait avant qu'il y eut des hommes sur la terre.

Le dieu contre lequel Mithra éprouva d'abord ses forces fut le Soleil (fig. 17). Celui-ci dut rendre hommage à la supériorité de son rival et recevoir de lui l'investiture. Son vainqueur lui plaça sur la

---

(1) Interprétation d'une scène qui figure souvent sur les bas-reliefs danubiens; cf. *M. M. M.*, t. I. p. 162.

(2) Les monuments qui représentent Mithra naissant du rocher sont très nombreux (*M*, *M. M.*, t. I, p. 161, n. 4 ss.). On le voit notamment *supra* p. 113, fig. 13, *infra* p. 140, fig. 19.

(3) Ces épisodes ne sont pas clairement compréhensibles; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 163 ss. Une autre explication de la scène où Mithra est caché dans l'arbre, est donnée par M. Dussaud (*Notes de mythologie syrienne*, 1903, p. 62), qui y reconnaît la naissance du dieu. M. Toutain (*Rev. hist. des religions*, 1902, p. 47) y voit le «gardien des fruits» (φύλαξ καρπῶν) dont parle Porphyre, *De antro Nymph.* 15. Ces interprétations sont très conjecturales.

tête la couronne radiée, qu'il porta depuis ce moment durant sa course quotidienne. Puis il le fit relever, et, lui tendant la main droite, il conclut avec lui un pacte solennel d'amitié. Dès lors, les deux héros alliés s'entr'aidèrent fidèlement dans toutes leurs entreprises(1).

La plus étonnante de ces aventures épiques fut le duel de Mithra et du



FIG. 17. — BAS-RELIEF TROUVÉ A VIRUNUM (MON. 235).

Au bas, scène indistincte — Mithra tirant contre le rocher; — Mithra couronnant le Soleil. — Alliance de Mithra et du Soleil. — Mithra emporté sur le char du Soleil, devant eux Phosphoros-Hermes.— Poseidon et Amphitrite (l'Océan). — L'assemblée des dieux.

(1) Les diverses scènes de la légende de Mithra et d'Hélios apparaissent sur un grand nombre de monuments. Beaucoup de détails en sont encore incertains; cf. *M.M.M.*, t. I,, p. 172 ss. Des observations utiles ont été faites par Toutain, *Rev. hist. des Religions*, 1902, p. 47 ss. et Dieterich, *Kleine Schriften*, 1911, p. 261 s. Dieterich (*Mithrasliturgie*, 2e éd. Wünsch, pp. 76 et 225) a voulu reconnaître dans l'objet énigmatique que porte Mithra dans la scène de l'investiture, une omoplate de taureau (*Schulterblatt des Stieres*), qui était en Égypte le symbole de la constellation de l'Ourse. Je doute beaucoup de cette explication. — Un bas-relief isolé de cette scène mystérieuse a été trouvé à Stockstadt (Drexler, *Kastell Stockstadt*, p. 84, no 8. Pl. XIII, 4).

taureau, le premier être vivant créé par Jupiter-Oromasdès ([1]). Cette fable naïve nous reporte aux origines mêmes de la civilisation. Elle n'a pu naître que chez un peuple de pasteurs et de chasseurs, où le bétail, source de toute richesse, était devenu l'objet d'une vénération religieuse, et pour qui la capture d'un taureau sauvage était un fait si honorable, qu'un dieu même ne paraissait pas déroger en devenant boucanier. Le taureau indompté paissait dans quelque prairie des montagnes; le héros, recourant à un stratagème audacieux, le saisit par les cornes et réussit à l'enfourcher ([2]). Le fougueux quadrupède prenant le galop eut beau emporter son cavalier dans une course furibonde, celui-ci quoique démonté ne lâcha pas prise; il se laissa traîner, suspendu aux cornes de l'animal, qui, bientôt épuisé, dut se laisser prendre. Son vainqueur le saisissant alors par les pattes de derrière, l'entraîna à reculons, dans la caverne qui lui servait de demeure, à travers une route semée d'obstacles (fig. 18). Mithra en prit le surnom étrange de « dieu voleur de bœufs » (βουκλόπος θεός) ([3]). Cette « Traversée » *(Transitus)* ([4]) pénible du dieu taurophore paraît être devenue une allégorie des épreuves humaines. Mais, sans doute, le taureau

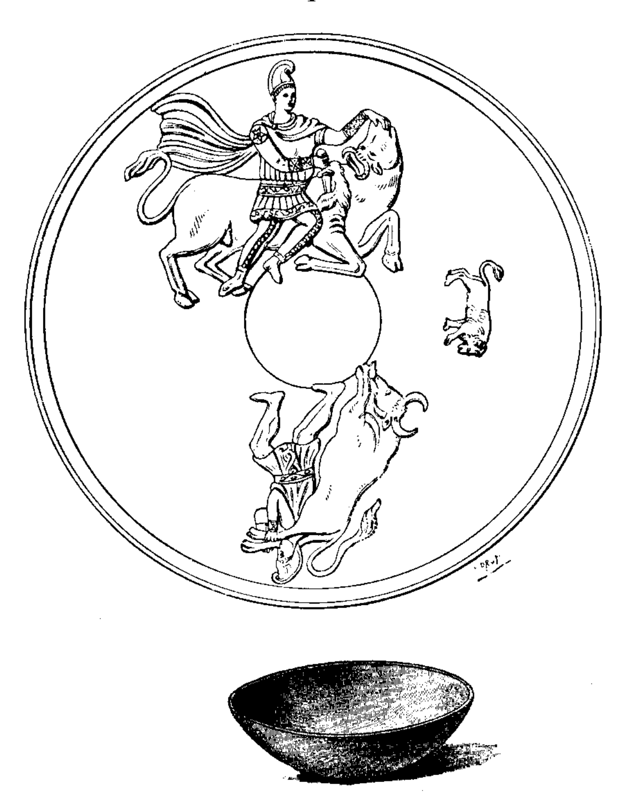
([1]) Cf. *M. M. M.*, I, p. 169 ss. et Dieterich, *Bonner Jahrbücher*, CVIII (1902), p. 34 = *Kleine Schriften*, p. 262.

([2]) Cf. *infra*, p. 140, fig. 19.

([3]) Commodien, *Instr.*, I 13 : *Vertebatque boves alienos semper in antris, sicut Cacus*. Porphyre, *De antro Nymph*, 18 : Βουκλόπος θεός ; cf. Firmicus Maternus, *De err. prof. rel.*, 5 : Μύστα βοοκλοπίης.

([4]) *Transitus dei :* C. I. L. III 14354 [27,28].

réussit à s'échapper de sa prison pour aller courir la campagne [1]. Le Soleil envoya alors le corbeau, son messager, porter à son allié l'ordre de tuer le fugitif [2]. Mithra remplit à contre-cœur cette



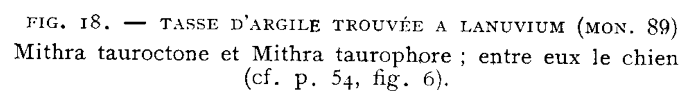


FIG. 18. — TASSE D'ARGILE TROUVÉE A LANUVIUM (MON. 89)
Mithra tauroctone et Mithra taurophore ; entre eux le chien (cf. p. 54, fig. 6).

(1) Le sens des divers tableaux qui représente la légende de Mithra et du Taureau est relativement bien fixé, ce point seul reste obscur. On ne voit pas clairement comment l'immolation du taureau rattache aux épisodes précédent de la légende; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 186.

(2) Corbeau, messager du soleil, *M. M. M.*, t. I, p. 192.

mission cruelle, mais, se soumettant aux injonctions du ciel, il poursuivit avec son chien agile la bête vagabonde, réussit à l'atteindre au moment où elle se réfugiait dans l'antre qu'elle avait quitté, et la saisissant d'une main par les naseaux, il lui enfonça de l'autre son couteau de chasse dans le flanc.

Alors se passa un prodige extraordinaire : du corps de la victime moribonde naquirent toutes les herbes et les plantes salutaires, qui couvrirent la terre de verdure. De sa moelle épinière germa le blé, qui donne le pain, et de son sang, la vigne, qui produit le breuvage sacré des mystères, floraison merveilleuse que les artistes ont rappelée discrètement en terminant la queue du taureau par un bouquet d'épis. L'esprit malin eut beau lancer contre l'animal agonisant ses créatures immondes pour empoisonner en lui la source de la vie ; le scorpion, la fourmi, le serpent tentèrent inutilement de dévorer les parties génitales et de boire le sang du quadrupède prolifique : ils ne purent empêcher le miracle de se poursuivre. La semence du taureau recueillie et purifiée par la Lune produisit toutes les espèces d'animaux utiles, et son âme, protégée par le chien, le fidèle compagnon de Mithra, s'éleva jusqu'aux sphères célestes où, divinisée, elle devint, sous le nom de Silvain, la gardienne des troupeaux. Ainsi par l'immolation à laquelle il s'était résigné, le héros tauroctone était devenu le créateur de tous les êtres bienfaisants, et de la mort qu'il avait causée,

était née une vie nouvelle plus riche et plus féconde (1).

Cependant le premier couple humain avait été appelé à l'existence, et Mithra fut chargé de veiller sur cette race privilégiée. C'est en vain que l'Esprit des ténèbres suscita les fléaux pour la détruire, le dieu sut toujours déjouer ses funestes desseins. Ahriman désola d'abord les campagnes en y provoquant une sécheresse persistante, et leurs habitants, torturés par la soif, implorèrent le secours de son adversaire toujours victorieux. L'archer divin lança ses flèches contre une roche escarpée, et il en jaillit une source d'eau vive, à laquelle les suppliants vinrent rafraîchir leurs gosiers altérés (2). Un cataclysme plus terrible avait ensuite, disait-on, menacé toute la nature. Un déluge universel avait dépeuplé la terre, envahie par les flots des mers et des fleuves débordés. Mais un homme, averti par les dieux, avait construit une barque, et s'était sauvé avec

(1) Nous avons longuement discuté le sens qu'il faut attribuer au Mithra tauroctone et aux animaux qui l'entourent, *M.M.M.*, t. I, pp. 187-198. Ce mythe procède d'ailleurs d'un rite. Le taureau était probablement en Perse, comme en beaucoup d'autres pays, sacrifié chaque année pour assurer la croissance du blé. C'est ce « taureau du blé » (*Kornstier*) qui, par une transposition mythique et une interprétation savante, est devenu l'animal cosmogonique. C'est pourquoi sur les bas-reliefs trois épis terminent encore sa queue (p. 137); cf. Dieterich, *Kleine Schriften*, p. 262. Le taureau paraît avoir été toujours sacrifié à Mithra (*M. M. M.*, t. I, p. 18, n° 64) comme il l'était à sa compagne la déesse Mère dans le taurobole.

(2) Cf. *supra*, p. 134, fig. 17 et *infra*, p. 140, fig. 19. La scène de l'archer est une des plus fréquemment représentées, cf. *M. M. M.*, t. I, p. 165 s.

son bétail dans une arche flottant sur l'étendue des eaux. Puis c'était le feu qui avait ravagé le monde, consumé les étables et réduit en cendre les habitations (1); mais les créatures d'Oromasdès avaient encore échappé à ce nouveau péril, grâce à la protection céleste, et désormais le genre humain avait pu croître et se multiplier en paix.

La période héroïque de l'histoire était close, et la mission terreste de Mithra, accomplie. Dans un repas suprême, que les initiés commémoraient par des agapes mystiques (2), il célébra avec Hélios et les autres compagnons de ses travaux la fin de leurs luttes communes. Puis les dieux remontèrent au ciel. Emporté par le Soleil sur son quadrige radieux, Mithra franchit l'Océan, qui ne réussit point à l'engloutir (fig. 19) (3), et alla habiter avec les autres immortels; mais du haut des cieux il ne devait pas cesser de protéger les fidèles qui le servaient pieusement.

Ce récit mythique des origines du monde, nous fait mieux comprendre l'importance que le dieu tauroctone avait dans le culte, et mieux saisir ce que les théologiens païens entendaient exprimer par le titre de médiateur (4). Mithra est le créateur,

(1) Nous ne proposons que sous réserves cette interprétation de la « scène de la barque et de l'étable »; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 166 ss.

(2) Cf. *infra* p. 165.

(3) Les scènes du banquet et de l'ascension sont régulièrement figurées sur le bord inférieur des monuments danubiens (fig 19, p. 140). On les retrouve placées ailleurs en Allemagne (banquet : Osterburken, Saarburg ; ascension : Neuenheim, Osterburken, Heddernheim, etc. Cf. fig. 5, p. 52) et à Virunum (fig. 17, p. 134).

(4) Cf. *supra*, p. 129.



FIG. 19. — BAS-RELIEF D'APULUM EN DACIE (MON. 192)

Au centre, Mithra tauroctone avec les deux dadophores ; à gauche, Mithra monté sur le taureau et Mithra taurophore ; à droite, lion étendu au-dessus d'un cratère [symboles du feu et de l'eau, p. 118]. — Registre supérieur : Buste de Luna ; Mithra naissant près d'un fleuve couché ; berger debout et brebis ; taureau dans une cabane et dans une nacelle ; au-dessous, sept autels ; Mithra tirant de l'arc ; buste de Sol. — Registre inférieur : Banquet de Mithra et de Sol ; Mithra montant sur le quadrige de Sol ; devant lui, l'Océan entouré d'un serpent.

à qui Jupiter-Oromasdès a confié le soin d'établir et de maintenir l'ordre dans la nature. Il est, pour parler le langage philosophique du temps, le Logos émané de Dieu et participant à sa toute-puissance [1], qui, après avoir formé le monde comme démiurge, continue à veiller sur lui. La défaite primitive d'Ahriman ne l'a pas réduit à l'impuissance. La lutte du bien et du mal se poursuit sur la terre entres les émissaires du souverain de l'olympe et ceux du prince des démons; elle sévit dans les sphères célestes par l'opposition des astres propices et adverses, et se répercute dans le cœur de l'homme, abrégé de l'univers.

La vie est une épreuve et pour en sortir victorieux il faut observer la loi que la divinité elle-même a donné aux anciens mages. Quelles obligations le mithriacisme imposait-il à ses adeptes, quels étaient ces « commandements » [2] auxquels ceux-ci devaient se soumettre pour être récompensés dans l'autre monde? Notre incertitude est à cet égard extrême, car nous n'avons aucunement le droit d'identifier les préceptes communiqués dans les mystères avec ceux que formule l'Avesta. Toutefois il paraît certain que la morale des mages d'Occident n'avait point fait de concessions à la licence des cultes babyloniens et qu'elle avait conservé l'élévation de celui des anciens Perses.

(1) Dédicaces *Omnipotenti Mithrae*: C. I. L., X 1479; III 7779; III 14080 (p. 2328[33]). Toute-puissance des dieux asiatiques, cf. *Religions orientales*, 2e éd., pp. 190, 331, n. 30.

(2) Julien, *Caesares*, p. 336 C: τῶν ἐντολῶν (Μίθρου).

La pureté parfaite était restée pour eux le but vers lequel l'existence du fidèle devait tendre. Leur rituel comprenait des lustrations et des ablutions répétées, qui étaient censées effacer les souillures de l'âme (1). Cette cathartique était conforme aux traditions mazdéennes aussi bien qu'en harmonie avec les tendances générales de l'époque. Cédant à ces tendances, les mithriastes poussèrent même leurs principes à l'excès, et leur idéal de perfection inclina vers l'ascétisme. Ils tenaient pour louables l'abstinence de certains aliments et une continence absolue (2).

La résistance à la sensualité était un des aspects du combat contre le principe du mal. Ce combat contre tous les suppôts d'Ahriman, qui, sous des formes multiples, disputaient aux dieux l'empire du monde, les serviteurs de Mithra devaient le soutenir sans relâche. Leur système dualiste était particulièrement apte à favoriser l'effort individuel et à développer l'énergie humaine. Ils ne se perdaient point, comme d'autres sectes, dans un mysticisme contemplatif ; le bien résidait pour eux dans l'action. Ils prisaient la force plus que la douceur et préféraient le courage à la mansuétude. De leur long commerce avec les cultes barbares,

(1) Cf. *infra*, ch. V, p. 161.

(2) Porphyre, *De Abstin.*, IV, 16 ; Tertull., *De praescript. haeret.* 40. La continence rigoureuse de l'empereur Julien, fidèle sectateur de Mithra, est caractéristique. — J'ai essayé de montrer avec plus de précision (*Religions orientales*, 2e éd., p. 228 ss.) comment le dualisme mithriaque servait de fondement à une morale très pure et très efficace.

il était peut-être même resté dans leur morale un fond de cruauté. Religion de soldats, le mithriacisme exaltait surtout les vertus militaires.

Dans la guerre que le zélateur de la piété mène sans trêve contre la malignité des démons, il est assisté par Mithra. Mithra est la divinité secourable que l'on n'invoque jamais en vain, le port assuré, l'ancre de salut des mortels dans leurs tribulations, le fort compagnon qui, dans les épreuves, soutient leur fragilité (1). Il est toujours, comme chez les Perses, le défenseur de la vérité et de la justice, le protecteur de la sainteté, et l'antagoniste le plus redoutable des puissances infernales (2). Éternellement jeune et vigoureux; il les poursuit sans merci; « toujours éveillé, toujours vigilant », on ne peut le surprendre (3), et de ces joutes continuelles il sort perpétuellement vainqueur. C'est l'idée qui revient sans cesse dans les inscriptions, qu'expriment le surnom perse de *Nabarzes* (fig, 20) (4), les épithètes grecques et latines d'ἀνίκητος, *invictus, insuperabilis* (5). Comme dieu des armées, Mithra faisait triompher ses protégés de leurs adversaires barbares, et de même, dans l'ordre moral, il leur donnait la victoire sur les instincts pervers, inspi-

(1) Julien, *l. c.* : πεῖσμα καὶ ὅρμον ἀσφαλῆ (Μίθραν).— Mithra *socius* C.I.L., VII, 1039; cf. III, 3384. Mithra *comes* : *Carmen adv. paganos*, v. 49. *Sol comes*, cf. *supra*, p. 99.

(2) Inscription de Tyane, *M.M.M.*, t.II, p.91, n° 3 : Θεῷ δικαίῳ Μίθρᾳ. Mithra *sanctus*, C.I.L., VI 82, 737, (=30824), 3726 (=31044), etc.

(3) *Iuvenis incorruptus* : C.I.L., XIV, 66; *Indeprensibilis deus* : XIV, 64; cf. *supra*, p. 4.

(4) *Nabarzes*, victorieux, cf. *infra*, p. 154.

(5) *Insuperabilis*, Rome, *Eph. Ep.*, IV, 866. Ἀνίκητος, *Invictus* est ordinaire.

rés par l'Esprit de mensonge, et il assurait leur salut dans ce monde et dans l'autre ([1]).

Comme toutes les sectes orientales, les mystères perses mêlaient à leurs fables cosmogoniques et à leurs spéculations théologiques des idées de délivrance et de rédemption ([2]). Ils croyaient à la survivance consciente de l'essence divine qui réside en nous ([3]), aux châtiments et aux récompenses d'outre-tombe. Les âmes, dont la multitude infinie peuplait les habitacles du Très-Haut, descen-

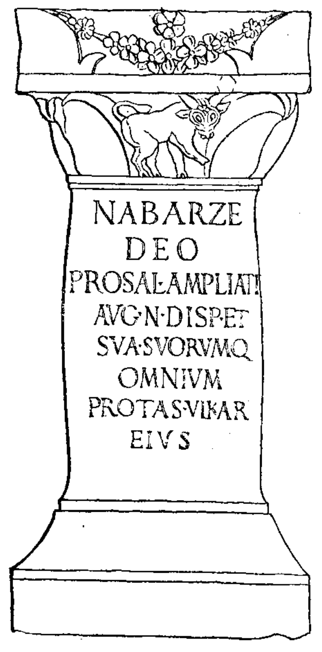


FIG. 20. — DÉDICACE A MITHRA NABARZÈS (VICTORIEUX) TROUVÉE A SARMIZÉGÉTUSA (MON. 138)

([1]) Julien, *l. c.*; cf. Mithra *salutaris* : C.I.L., XIV 3568.

([2]) Nous avons discuté en détail les croyances eschatologiques des mithriastes, *M. M. M.*, t. I, p. 36 ss., cf. p. 309. — Sur l'eschatologie exposée dans un papyrus magique et que M. Dieterich a voulu attribuer aux mystères de Mithra, cf. *infra*, ch. V, p. 153.

([3]) Firmicus Maternus, *De err. prof. rel.*, c. 5, dans un passage mutilé, affirme que les sectateurs de Mithra divisaient l'âme en trois parties, plaçant, à la suite de Platon, la première dans la tête, la seconde dans le cœur, la troisième dans le foie ; cf. l'édition récente de Ziegler (1907) p. XXXV et *supra* p. 114, n. 3. Cette triple division était enseignée aussi suivant Hippolyte, *Philos.* V, 1 § 7, dans les Ἀσσυρίων τελεταί. Il est probable dans ce cas que seule la partie la plus élevée, c'est-à-dire la raison, devait obtenir l'immortalité ; cf. ma *Théologie solaire*, p. 17 [463] s.; p. 27 [473] s.; *Rev. hist. et litt. relig.*, 1912, p. 536, n. 1.

daient ici-bas pour animer le corps de l'homme, soit qu'une amère nécessité les obligeât à choir dans ce monde matériel et corrompu, soit qu'elles s'y fussent plongées de leur propre gré pour y venir lutter contre les démons. Lorsqu'après la mort, le génie de la corruption se saisissait du cadavre, et que l'âme quittait sa prison humaine, les *dévas* ténébreux et les envoyés célestes se disputaient sa possession. Un jugement décidait si elle était digne de remonter au paradis. Lorsqu'elle était souillée par une vie impure, les émissaires d'Ahriman l'entraînaient dans les abîmes infernaux, où ils lui infligeaient mille tortures, ou peut-être, comme marque de sa déchéance, était-elle parfois condamnée à habiter les corps d'animaux immondes (1). Si au contraire ses mérites compensaient ses fautes, elle s'élevait vers les régions supérieures. Les cieux étaient divisés en sept sphères attribuées chacune à une planète. Une sorte d'échelle, composée de huit portes superposées, dont les sept premières étaient formées de sept métaux différents, rappelait symboliquement dans les temples l'itinéraire à suivre pour parvenir jusqu'à la région suprême des étoiles fixes (2). En effet, pour passer d'un étage au suivant, il fallait chaque fois franchir une porte gardée par un ange d'Oromasdès. Seuls les mystes

(1) Métempsycose : Porphyre, *De Abstin.*, IV, 16; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 40.

(2) Origène, *Contra Cels.*, VI, 21 (p. 92 Koetschau). Sept portes sont dessinées dans le pavement d'un mithréum à Ostie (mon. 84, fig. 77). Cf. *M. M. M.*, t. I, p. 118.

auxquels on avait appris les formules appropriées, savaient apaiser ces gardiens inexorables. A mesure que l'âme traversait ces diverses zones, elle se dépouillait, comme de vêtements, des passions et des facultés qu'elle avait reçues en s'abaissant vers la terre : elle abandonnait à la Lune son énergie vitale et nourricière, à Mercure ses penchants cupides, à Vénus ses désirs érotiques, au Soleil ses capacités intellectuelles, à Mars son ardeur guerrière, à Jupiter ses aspirations ambitieuses, à Saturne ses inclinations paresseuses. Elle était nue, débarrassée de tout vice et de toute sensibilité, lorsqu'elle pénétrait dans le huitième ciel pour y jouir, essence sublime, dans l'éternelle lumière où séjournaient les dieux, d'une béatitude sans fin (1).

C'était Mithra, protecteur de la vérité, qui présidait au jugement de l'âme après le décès, c'était lui, le médiateur, qui servait de guide à ses fidèles dans leur ascension redoutable vers l'empyrée, il était le père céleste qui les accueillait dans sa demeure brillante comme des enfants revenus d'un lointain voyage (2).

(1) Cette doctrine mithriaque a été rapprochée d'autres croyances analogues et étudiée en détail par M. Bousset, *Die Himmelsreise der Seele* (Archiv f. Religionswiss., t. IV), 1901, p. 160 ss. — Nous en avons parlé aussi dans nos *Religions orientales*, 2e éd., pp. 187, 369, n. 64, 415 n. 25.

(2) Julien, *Caes.*, p. 339 C. Sur le soleil, dieu psychopompe, cf. *Religions orientales*, 2e éd., p. 368, n. 63; Dussaud, *Notes de mythol. syrienne*, p. 23 ss. — On a trouvé, en 1910, dans le second mithréum de Stockstadt une statue de Mercure portant Bacchus enfant, avec une dédicace *D(eo) i(nvicto) M(ithrae) Mercurio* [ou *Mercurioq(ue)*] et une

La félicité réservée à des monades quintessenciées dans un monde spirituel était malaisée à concevoir, et peut-être n'avait-elle qu'un médiocre attrait pour les intelligences vulgaires. Une autre croyance, qui s'ajoutait à la première par une sorte de superfétation, leur offrait la perspective de jouissances plus matérielles. La doctrine de l'immortalité de l'âme était complétée par celle de la résurrection de la chair [1].

La lutte entre les Principes du bien et du mal ne doit pas continuer à perpétuité; quand les siècles assignés à sa durée seront révolus, des fléaux envoyés par Ahriman présageront la fin du monde [2]. Un taureau merveilleux, analogue au

---

autre dédicace, mise au jour antérieurement à Apt (Vaucluse), est consacrée *Deo Mercurio Mithrae*. Elles confirment ce que nous savons déjà par la grande inscription du Nemroud-Dagh, c'est-à-dire l'identification de Mithra avec Hermès (*M.M.M.*, t. I, p. 145), mais nous voyons maintenant que cette assimilation n'est pas exceptionnelle, ni inspirée seulement par des théories astrologiques (Bouché Leclercq, *Astrol. grecque*, p. 100, n. 5, cf. p. 439). Mithra a été confondu avec Hermès parce qu'il est le conducteur des âmes. — On comprend que sur la statue dont nous parlions, on lui aît adjoint Bacchus tenant une grappe de raisin (cf. aussi Drexel, *Das Kastell Stockstadt*, 1910, p. 86, nº 14). Le jus de la vigne est en effet un breuvage d'immortalité (*infra*, p. 165; *M. M. M.*, t. I, p. 146). Le dieu qui le procure aux hommes, est rapproché de celui qui leur ouvre le chemin du ciel. — Les monuments fournissent ainsi l'explication du texte « *dicens* (*Mithram*) *esse deum comitem, Bacchique magistrum* » (*M. M. M.*, t. II, p. 52), qu'on n'avait pas compris jusqu'ici.

(1) Tertull., *De praescr. haeret.*, 40 : « Mithra... imaginem resurrectionis inducit »; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 187 s.

(2) Plut., *De Iside*, 47 (cf. *M. M. M.*, t. II, p. 35). Les événements qui selon le mazdéisme marqueront la fin du monde, sont racontés dans le Boundahish (ch. XXX), et Windischmann (*Zoroastrische Studien*, p. 231 s.) a montré l'antiquité de ce récit. La tradition reçue dans les

taureau primitif, apparaîtra alors de nouveau sur la terre, et Mithra y redescendra et ressuscitera les hommes. Tous sortiront de leurs tombeaux, reprendront leur ancienne apparence et se reconnaîtront. L'humanité entière se réunira dans une grande assemblée, et le dieu de la vérité séparera les bons d'avec les mauvais. Puis, sacrifice suprême, il immolera le taureau divin, il mêlera sa graisse au vin consacré, et offrira aux justes ce breuvage miraculeux, qui leur donnera l'immortalité. Alors Jupiter-Oromasdès, cédant aux prières des bienheureux, fera tomber du ciel un feu dévorant, qui anéantira tous les méchants. La défaite de l'esprit des ténèbres sera consommée : dans la conflagration générale, Ahriman et ses démons impurs périront, et l'univers rénové jouira éternellement d'une félicité parfaite.

Nous qui n'avons point été touchés de la grâce, nous pourrions être déconcertés par l'incohérence et l'absurdité de ce corps de doctrines, tel qu'il vient d'être reconstitué. Une théologie à la fois naïve et artificielle y combinait des mythes primitifs, dont la valeur naturaliste transparaît encore, avec un système astrologique dont l'enchaînement rationnel ne fait qu'accuser la fausseté radicale. Toutes les impossibilités des vieilles fables polythéistes y subsistaient à côté de spéculations philosophiques sur l'évolution de l'univers et de la destinée de l'homme. La discordance entre la tra-

mystères paraît avoir été analogue, sauf la substitution de Mithra au dieu Shaoshyant et certains rapprochements avec l'ἐκπύρωσις stoïcienne.

dition et la réflexion y est éclatante, et elle se double d'une antinomie entre la doctrine du fatalisme et celle de l'efficacité de la prière et de la nécessité du culte (1). Mais cette religion, pas plus qu'aucune autre, ne peut être jugée d'après sa vérité métaphysique. On aurait mauvaise grâce aujourd'hui à vouloir disséquer ce cadavre refroidi pour constater les vices intérieurs de son organisme. Ce qui importe, c'est de comprendre comment le mithriacisme vécut et grandit, et pourquoi il faillit conquérir l'empire du monde.

Son succès est dû certainement pour une grande part à la valeur de sa morale, qui favorisait éminemment l'action. A une époque de relâchement et de désarroi, les mystes ont trouvé dans ses préceptes un stimulant et un appui. La conviction que le fidèle faisait partie d'une milice sacrée, chargée de soutenir avec le principe du bien la lutte contre la puissance du mal, était singulièrement propre à provoquer ses pieux efforts et à le transformer en un zélateur ardent.

Les mystères avaient encore une puissante action sur le sentiment en offrant un aliment à quelques-unes des aspirations les plus élevées de l'homme : le désir de l'immortalité et l'attente d'une justice finale. Les espérances d'outre-tombe que cette religion faisait concevoir aux initiés, ont été l'un des secrets de sa puissance en ces temps

(1) Cf. *Revue d'histoire et de littér. religieuses*, nouv. série, t. III (1912) p. 526 ss.

troublés où le souci de l'au-delà inquiétait tous les esprits.

Mais plusieurs sectes ouvraient à leurs adeptes des perspectives aussi consolantes sur la vie future. La force d'attraction particulière du mithriacisme résidait dans d'autres qualités encore de son système doctrinal. Celui-ci satisfaisait à la fois l'intelligence des lettrés et le cœur des simples. L'apothéose du Temps comme Cause première, et celle du Soleil, sa manifestation sensible, qui entretient sur la terre la chaleur et la vie, étaient des conceptions hautement philosophiques. Le culte rendu aux Planètes et aux Constellations dont le cours déterminait les événements terrestres, aux quatre Éléments, dont les combinaisons infinies produisaient tous les phénomènes naturels, se réduisait en somme à l'adoration des principes ou agents reconnus par la science antique, et la théologie des mystères n'était à cet égard qu'une expression religieuse de la physique et de l'astronomie romaines (1).

Cette conformité théorique des dogmes révélés avec les idées acceptées des savants pouvait séduire les esprits cultivés, mais elle n'avait guère de prise sur l'ignorance des âmes populaires. Par contre, celles-ci devaient subir fortement l'impression d'une doctrine qui déifiait toute la réalité visible et tangible. Les dieux étaient partout, et ils se mêlaient à tous les actes de la vie quotidienne.

(1) Cf. *Religions orientales*, 2e éd., p. 47, ss., p. 263; *Astrology and religion*, 1912, p. 110 s.

Le feu qui cuisait les aliments des fidèles et les réchauffait, l'eau qui les désaltérait et les purifiait, l'air même qu'ils respiraient et le jour qui les éclairait, étaient l'objet de leurs hommages. Peut-être aucune religion n'a-t-elle, autant que le mithriacisme, donné à ses sectateurs des occasions de prière et des motifs de vénération. Lorsque l'initié se rendait le soir à la grotte sacrée, cachée dans la solitude des forêts, à chaque pas des sensations nouvelles éveillaient dans son cœur une émotion mystique. Les étoiles qui brillaient au ciel, le vent qui agitait le feuillage, la source ou le torrent qui coulaient de la montagne, la terre même qu'il foulait aux pieds, tout était divin à ses yeux, et la nature entière qui l'entourait, provoquait en lui la crainte respectueuse des forces infinies agissant dans l'univers.

CHAPITRE V

LA LITURGIE, LE CLERGÉ ET LES FIDÈLES

Dans toutes les religions de l'antiquité classique, il est un côté, autrefois très apparent, le plus important peut-être pour le commun des fidèles, qui aujourd'hui nous échappe presque complètement, c'est la liturgie. Les mystères de Mithra ne font pas exception à cette règle malheureuse. Les livres sacrés qui comprenaient les prières récitées ou chantées pendant les offices, le rituel des initiations et le cérémonial des fêtes, ont disparu presque sans laisser de traces (1). Un vers corrompu emprunté à un hymne inconnu est à peu près tout ce qui a subsisté de recueils autrefois très étendus (2).

(1) Cette affirmation serait fausse si l'on pouvait admettre avec Dieterich qu'un morceau mystique, inséré dans un papyrus magique de Paris, est en réalité un fragment de liturgie mithriaque. A mon avis ce morceau n'est ni liturgique ni mithriaque. J'ai exposé les raisons de mon scepticisme *Revue de l'instruction publique en Belgique*, t. XLVII (1904), p. 1 ss., cf. *Religions orientales*, 2e éd., p. 379. Je puis d'autant mieux me dispenser de m'étendre sur cette question, que la controverse provoquée par la thèse de Dieterich a été résumée par M. Wünsch, dans la 2e édition de la *Mithrasliturgie* (1909), p. 227 ss. Nous nous rallions volontiers à sa conclusion que « eher wir hier sicher zu urteilen vermögen, muss die Geschichte des Synkretismus in Aegypten viel klarer vor uns liegen ».

(2) Firmic. Mat., *De err. prof. rel.*, 5 : Μύστα βοοκλοπίης συνλέξιε πατρὸς ἀγαυοῦ.

Les vieux *gâthas* composés en l'honneur des dieux mazdéens avaient été traduits en grec à l'époque alexandrine (1), et le grec resta longtemps la langue du culte mithriaque, même en Occident. Des mots barbares incompréhensibles aux profanes se mêlaient au texte sacré et augmentaient la vénération pour cet antique formulaire et la confiance en son efficacité (2). Telles l'épithète de *Nabarze* « victorieux » appliquée à Mithra (3), ou les invocations obscures *Nama, Nama Sebesio,* gravées sur nos bas-reliefs et qu'on n'a point encore élucidées (4). Un respect scrupuleux des pratiques traditionnelles de leur secte caractérisait les mages d'Asie Mineure (5), et il persista, non moins vivace, chez leurs successeurs latins. A la fin du paganisme, ceux-ci se faisaient encore gloire d'honorer les dieux suivant les vieux rites persiques, que Zoroastre passait pour avoir institués. Ces rites différenciaient profondément leur culte de tout ceux qui étaient exercés en même que lui à Rome, et empêchèrent qu'on en oubliât jamais l'origine iranienne (6).

(1) Cf. *supra*, p. 25.

(2) Sur ces noms barbares, cf. *Religions orient.*, p. 345, n. 66.

(3) *Nabarze ou Navarze*, C. I. L. VI, 742, III, 348 1, 7938, etc. ; cf. *M. M. M*,. t. II, p. 533. Le mot vient du persan *nabarza* « courageux, victorieux ».

(4) *Nama*, C. I. L., VI, 731; *Nama sebesio*, VI, 719 = 30189, *Nama cunctis*, XIV, 3567. Sur les significations attribuées à ces mots, cf. *M. M. M* , t. I, p. 314, n. 2.

(5) Cf. *supra*, p. 23 s.

(6) Firmic. Mat., *De err. pr. rel.*, 5 : «ritu persico» ; cf. Claudien, *De consul. Stilich.*, I, 60 ; Porphyre, *De antro Nymph.*, 5. Les mystères mithriaques sont souvent dits περσικὰ μυστήρια (Origène, *Contra*

Si une heureuse fortune nous rendait un jour quelque missel mithriaque, nous pourrions y étudier ces antiques usages et assister en esprit à la célébration des offices. Privés, comme nous le sommes, de ce guide indispensable, nous restons exclus du sanctuaire, et nous ne connaissons la discipline intérieure des mystères que par quelques indiscrétions. Un texte de saint Jérôme, confirmé par une série d'inscriptions [1], nous apprend qu'il y avait sept degrés d'initiation et que le myste (μύστης, *sacratus*) prenait successivement les noms de Corbeau (*corax*), Occulte (*cryphius*), Soldat (*miles*), Lion (*leo*), Perse (*Perses*), Courrier du Soleil (*heliodromus*) et Père (*pater*).

Celsum, VI, 21; Proclus, *Comment. in R. P. Platonis*, II, 345, éd. Kroll, etc.). — Un objet en apparence insignifiant qui a été découvert récemment dans le mithréum de Stockstadt (Drexel, *Das Kaslell Stockstadt*, 1910, p. 93, nº 56), je veux parler des dèbris d'un mortier (cf. aussi *M. M. M.*, t. II, p. 517, mon. 273*ter s*) nous fournit, je pense, une preuve nouvelle de la persistance du vieux rituel perse. Plutarque, *De Isid.*, 33 (*M.M.M.*, t. I, p. 34), décrivant un sacrifice des mages, les montre « pilant la plante ὄμωμι » dans un mortier, et le *havana*, le mortier à piler le *haoma*, joue un grand rôle dans la liturgie mazdéenne (Darmesteter, *Zend Avesta*, t. I, p. LXIII, pp. 98, 190 s., III, p. 145 ss. pass.). Il est probable qu'en Germanie on écrasait le raisin au lieu du haoma; cf. p. 163, n. 2. Dans le texte de Plutarque, Lagarde a corrigé ὄμωμι en μῶλυ (le moly. sorte d'ail sauvage), et il en a conclu que les mages de Cappadoce avaient substitué au haoma cette plante de leur pays. Mais ὄμωμι, donné par tous les bons mss., est probablement une forme altérée de « haoma », et la correction est à rejeter; cf. Loisy, *Revue d'hist. et litt. relig.*, 1912, p. 363.

(1) St Jérôme, *Epist. ad Laetam*, 107. J'ai réuni les témoignages des inscriptions *M. M. M.*, t. II, p. 535. Un στρατιώτης εὐσεβής est nommé dans une inscription d'Amasia; cf. *supra* p. 26, n. 1. Peut-être d'autres titres ont-ils été usités en Orient. Porphyre, *De Abstin.*, IV, 16, parle de ἀετοὶ καὶ ἱέρακες (aigles et faucons); cf. Dieterich, *Bonner Jahrb.*, 1902, pp. 37 et 35. Voyez aussi *infra* p. 183, n. 1.

Ces qualifications étranges n'étaient pas de simples épithètes sans portée pratique. En certaines occasions, les officiants revêtaient des déguisements appropriés au titre qu'on leur décernait. Nous les voyons, sur un bas-relief, porter des têtes postiches d'animaux, de soldat et de Perse (1). « Les uns battent des ailes comme les oiseaux, imitant la voix du corbeau, les autres rugissent à la façon des lions, dit un chrétien du IVe siècle (2); voilà comment ceux qui s'appellent sages, sont honteusement bafoués. »

Ces mascarades sacrées, dont l'écrivain ecclésiastique fait ressortir le côté ridicule, étaient interprétées par les théologiens païens comme une allusion aux signes du zodiaque, ou bien à la métempsycose (3). De telles divergences d'interprétation prouvent simplement que le véritable sens de ces travestissements n'était plus compris. Ils sont en réalité une survivance d'usages primitifs qui ont laissé des traces dans de nombreux cultes. On retrouve les titres d'Ours, de Bœufs, de Poulains, d'autres encore, portés par les initiés de divers mystères en Grèce et en Asie Mineure(4). Ils remontent jusqu'à cette période de l'histoire ou de la préhistoire où l'on se représentait les divinités elles-mêmes sous une forme animale, et où le fidèle, en prenant le nom et l'aspect de son

(1) Voyez p. 164, fig. 21. Cf. Porph., *De Abstin.*, IX, 16.
(2) Ps. Augustin, *Quaest. vet. et novi Test.*, 114, (*M. M. M.*, t. II, p. 8); cf. *infra* appendice (textes nouveaux).
(3) Porphyre, *De Abstin.*, IV, 16.
(4) *M. M. M.*, t. I, p. 315, n. 6.

dieu, croyait s'identifier avec lui. Le Kronos léontocéphale, devenu une incarnation du Temps (p. 107), a été substitué aux lions qu'adoraient les précurseurs des mithriastes, et de même, les masques de toile et de carton dont les mystes romains se couvraient le visage, sont des succédanés des peaux de bêtes que leurs devanciers barbares revêtaient à l'origine, soit parce qu'ils croyaient entrer ainsi en communion avec les idoles monstrueuses qu'ils servaient, soit que, s'enveloppant dans les dépouilles de victimes écorchées, ils attribuassent une vertu purificatrice à cette tunique sanglante (1).

Aux titres primitifs de Corbeaux, de Lions, on en avait par la suite ajouté d'autres pour arriver au chiffre sacré de sept. Les sept degrés d'initiation par lesquels le myste devait passer pour acquérir la sagesse et la pureté parfaites, répondaient aux sept sphères planétaires, que l'âme avait à traverser pour parvenir au séjour des bienheureux (2). Après avoir été Corbeau, on était promu au rang d'Occulte (κρύφιος). Les membres de cette classe, cachés par quelque voile, restaient probablement invisibles du reste de l'assistance : les montrer (*ostendere*) constituait un acte solen-

(1) Robertson Smith, *Religion of the Semites*, 2e éd., pp.86 ss., 436 ss. On s'est beaucoup occupé durant ces dernières années de ces déguisements en animaux à propos du totémisme; cf. p. ex. Salomon Reinach, *Cultes, Mythes et Religions* I, p. 20 ss.; Achelis, *Moderne Völkerkunde*, 1896, p. 436 s.; Frazer, *Totemism and exogamy*, t. I, p. 26, III, pp. 275, 312, etc.

(2) Cf *supra*, p. 145 s.

nel (1). Le Soldat (*miles*) faisait partie de la sainte milice du dieu invincible, et combattait sous ses ordres les puissances du mal (2). La dignité de Perse rappelait l'origine première de la religion mazdéenne; celui qui l'avait obtenue était censé appartenir à la race qui seule autrefois était admise aux cérémonies sacrées (3), et il revêtait pour celles-ci le costume oriental et coiffait le bonnet phrygien que l'on prêtait aussi à Mithra. Celui-ci étant identifié au Soleil, ses serviteurs se pareront de l'épithète de Courriers d'Hélios (Ἡλιοδρόμοι) (4). Enfin les « Pères » ont été empruntés aux thiases grecs, où cette appellation honorifique est fréquente pour désigner les directeurs de la communauté (5).

Dans cette septuple division des fidèles, on établissait encore certaines distinctions. On peut conclure d'un passage de Porphyre (6), que la collation des trois premiers grades n'autorisait pas la participation aux mystères. Ces initiés, comparables aux catéchumènes chrétiens, étaient les Servants (ὑπηρετοῦντες). Il suffisait pour entrer

(1) *Ostenderunt cryfios*, C. I. L., VI, 751*a*.

(2) Cf. Harnack, *Militia Christi*, 1905, et *Relig. orient.*, Introd. p. XIV ss.; Reitzenstein, *Hellenistische Mysterienreligionen*, 1910, p. 66.

(3) Dieterich, *Mithrasliturgie*², p. 151. « Der Name Πέρσαι muss der Rest sein einer Anschauung innerhalb des ursprünglichen Mithrasdienstes persischer Kultgenossen, die den eingeweihten Fremdling zum Perser werden liess, wie die Juden ihre Proselyten Juden werden hiessen ».

(4) Cf. Dieterich, *ibid.* et mon *Catalogue des monum. lapid. du Cinquantenaire*, 2e édit. (1913), n° 136.

(5) Cf. Dieterich, *l. c.*, p. 146 s.

(6) Porphyre, *De Abstinentia*, IV, 16.

dans cet ordre d'avoir été admis parmi les Corbeaux, ainsi nommés sans doute parce que la mythologie fait du corbeau le serviteur du Soleil(1). Seuls les mystes qui avaient reçu les Léontiques devenaient Participants (μετέχοντες), et c'est pour ce motif que le grade de *leo* est mentionné dans les inscriptions plus fréquemment que tout autre. Enfin, au sommet de la hiérarchie étaient placés les Pères, qui paraissent avoir présidé aux cérémonies sacrées (*pater sacrorum*) et commandé aux autres catégories de fidèles. Le chef des Pères eux-mêmes portait le nom de *Pater Patrum* (2), qu'on transforma parfois en celui de *Pater patratus* (3), pour introduire un titre sacerdotal officiel dans une secte naturalisée romaine. Ces grands-maîtres des adeptes conservaient jusqu'à leur mort la direction générale du culte. Peut-être étaient-ils placés à la tête de toutes les communautés d'une cité. Le respect et l'amour qu'on devait éprouver pour ces dignitaires vénérables sont marqués par leur nom de « Père », et les mystes placés sous leur autorité s'appelaient entre eux « Frères », parce que les co-initiés (*consacranei*) devaient se chérir d'une affection mutuelle (4).

---

(1) Cf. *supra*, p. 136.

(2) C. I. L., VI, 749 ss.; XIV, 403; XIII, 2906, etc. Cf. *M.M.M.*, t. II, p. 535.

(3) C. I. L., V 5795, cf. cependant II, 5728.

(4) C. I. L., VI, 727; III, 3384, 3415, 3959, etc. Cf., *infra*, p. 201, n. 3. Ἀδελφός était employé aussi dans les communautés judéo-païennes du Théos Hypsistos (Schürer, *Sitzb. Akad. Berlin*, XIII, (1897), p. 207, [8]; *Bull. corr. hell*, XIII, p. 304, n° 7; cf., Dieterich, *Mithrasliturgie*², 1909, p. 149.

L'admission (*acceptio*) aux grades inférieurs pouvait être accordée même à des enfants (1). Nous ne savons pas si l'on était obligé de demeurer dans chacun de ces grades un temps déterminé. Les Pères décidaient probablement quand le novice était suffisamment préparé à recevoir l'initiation supérieure, qu'ils conféraient en personne (*tradere*) (2).

Cette cérémonie d'initiation paraît avoir porté le nom de « sacrement » (*sacramentum*) (3), à cause du serment imposé au néophyte et qu'on rapprochait de celui que prêtait le conscrit enrôlé dans l'armée. Le candidat s'engageait avant tout à ne pas divulguer les doctrines et les rites qui lui seraient révélés, mais on exigeait encore de lui d'autres vœux plus spéciaux. C'est ainsi que le myste qui aspirait au titre de *miles*, se voyait présenter sur une épée une couronne. Il la repoussait de la main et la faisait passer sur son épaule en disant que Mithra était sa seule couronne (4). Désormais il n'en portait plus jamais,

(1) C. I. L., VI, 751 *b*.

(2) C. I. L., VI, 749 ss.

(3) Tertull., *De corona*, 15 ; cf. *Adv. Marcionem*, I, 13. Apulée, *Metamorph.*, XI, 15, fait dire de même par le prêtre d'Isis au néophyte : « Da nomen sanctae huic militiae cuius non olim sacramento etiam rogaberis ». Cf. sur l'emploi de *sacramentum* dans les mystères, Reitzenstein, *Die hellenistischen Mysterienreligionen*, 1910, p. 66 s.

(4) Tertullien, *l. c.* : « Dicens Mithram esse coronam suam ». C'est certainement là une phrase rituelle. La même métaphore se retrouve p. ex. dans les « Odes de Salomon » récemment retrouvées (Harnack, *Ein jüdisch-christliches Psalmbuch aus dem ersten Jahrhundert*, Leipsig, 1910), I 1 : « Der Herr ist auf meinem Haupte wie ein Kranz und nicht werde ich von ihm weichen » ; 17, 1 : « Ich bin gekront von meinem Gott,

ni dans les festins, ni même, si on lui en décernait une comme récompense militaire, et il répondait à celui qui la lui offrait : « Elle appartient à mon dieu », c'est-à-dire au dieu invincible (1).

Nous connaissons aussi mal la liturgie des sept sacrements mithriaques que les instructions dogmatiques dont chacun d'eux était accompagné. Nous savons cependant que, conformément aux vieux rites iraniens, on prescrivait aux néophytes des ablutions multipliées, sorte de baptême destiné à laver les souillures morales (2). De même que chez certains gnostiques, la lustration avait sans doute des effets différents à chaque degré de l'initiation, et elle pouvait consister, suivant les cas, soit en une simple aspersion d'eau bénite, soit en une véritable bain, comme dans le culte d'Isis.

Tertullien rapproche aussi la confirmation de ses coreligionnaires de la cérémonie où l'on « signait au front le soldat (3) ». Il semble cependant que le signe ou sceau qu'on apposait, n'était pas, comme dans la liturgie chrétienne, une onction, mais une marque gravée au fer ardent (4),

---

mein lebendiger Kranz ist er » ; 5, 1 : « Wie eine Krone ist der Herr auf meinem Haupte. »

(1) Tertull., *De corona*, 15; cf. *De praescr. haeret*, 40.

(2) Tertull., *De praescr. haeret*, 40 : « Expiationem delictorum de lavacro repromittit » ; *De Baptismo*, 5. — Une fontaine coulait dans les temples ; cf. *supra* p. 115. On y a aussi retrouvé des sortes de bénitiers ; cf. *M. M. M.*, t. I, pp. 63 et 67.

(3) Tertull., *De praescr. haeret.*, 40 : « Mithra signat in frontibus milites suos. »

(4) Grég. Naz., *Adv. Iul.*, I, 70 : καύσεις μυστικάς; cf. Anrich., *Das antike Mysterienwesen*, p. 123, n. 4 : Walter Dennison, *Amer. jour. of Archaeol.*, IX, (1905), p. 37, a réuni de nombreux exemples de

semblable à celle qu'on appliquait dans l'armée aux recrues avant de les admettre au serment. L'empreinte indélébile perpétuait le souvenir de l'acte solennel par lequel le profès s'était engagé au service de son dieu dans cette espèce d'ordre de chevalerie qu'était le mithriacisme (1). Lors de la réception parmi les Lions, c'étaient de nouvelles purifications, mais cet animal étant l'emblème du principe igné (p. 116), on renonçait à se servir de l'eau, l'élément hostile au feu, et c'était du miel que, pour le préserver de toute tache et de tout péché, on versait sur les mains et dont on enduisait la langue de l'initié (2), comme on avait coutume de le faire aux nouveau-nés. C'était du miel encore qui était présenté au Perse, à cause de sa vertu préservative, nous dit Porphyre (3); et l'on paraît avoir attaché, en effet, des propriétés merveilleuses à cette substance, qu'on croyait produite sous l'influence de la Lune. Selon les idées antiques, elle était l'aliment des bienheureux et son absorption par le néophyte faisait de lui l'égal de la divinité (4).

ces tatouages religieux; cf. aussi Bousset, *Hauptprobleme der Gnosis*, p. 286 ss.; Perdrizet, *Revue des études anciennes*, t. XII, (1910), p. 236 ss., et Dölger, *Sphragis*, 1911, p. 44 ss.

(1) Cf. *supra*, p. 110, n. 4.

(2) Porphyre, *De antr. Nymph.*, 15. M. Allard (*Julien l'Apostat*, t. II, p. 220), a remarqué qu'après son apostasie Julien purifia ainsi ses mains, qui avaient touché le pain consacré dans la communion (Grég. Nazianze, *Or.*, IV, 52, : τὰς χεῖρας ἀφαγνίζεται); cf. *infra*, p. 213, n. 3.

(3) Porph., *De antro Nymph.*, c. 15 (*M. M. M.*, t. II, p. 40).

(4) L'usage liturgique du miel a été élucidé récemment par Usener, *Milch und Honig* (Hermes, LVII), 1902, p. 177 s. Cf. aussi l'inscription Dessau, *Inscr. sel.*, 4343, et *M. M. M.*, t. I, p. 320 n. 4.

Dans l'office mazdéen, le célébrant consacrait des pains et de l'eau qu'il mêlait au jus capiteux du Haoma préparé par lui, et il consommait ces aliments au cours de son sacrifice (1). Ces antiques usages s'étaient conservés dans les initiations mithriaques ; seulement au Haoma, plante inconnue en Occident, on avait substitué le jus de la vigne (2) On plaçait devant le myste un pain et une coupe remplie d'eau, sur laquelle le prêtre prononçait les formules sacrées. Cette oblation du pain et de l'eau, à laquelle on mêlait sans doute ensuite du vin, est comparée par les apologistes à la communion chrétienne (3). Comme celle-ci, elle n'était accordée qu'après un long noviciat. Il est probable que seuls les initiés qui avaient atteint le grade de « Lions » y étaient admis, et que c'est le motif qui leur faisait donner le nom de « Participants » (4). Un curieux bas-relief, de Dalmatie nous met sous les yeux ce repas sacré (fig. 21) : Devant deux personnages, étendus sur une couche garnie de coussins, est placé un trépied portant quatre petits pains, marqués chacun de deux raies en croix pour pouvoir être rompus (5). Autour d'eux, sont groupés les initiés des diffé-

(1) Darmesteter, *Zend Avesta*, t. I Intr., pp. LXV, LXXVI, LXXVIII et pass.

(2) *M. M. M.*, I, p. 146 ss., cf *supra*, p. 146, n. 2; p. 154, n. 6.

(3) Justin, *Apol.*, 166 ; Tertull., *De Praescr. haeret.*, 40 : « Celebrat (Mithra) panis oblationem ».

(4) Cf. *supra* p. 159.

(5) Cf. Bousset, *Hauptprobleme der Gnosis*, p. 307, n. 1. On rompait déjà les pains (*draona*) en Perse ; cf. Darmesteter, *Zend Avesta*, t. I, p. 77.



FIG. 21. — BAS-RELIEF DE KONJICA (DALMATIE) (cf. appendice).

Communion mithriaque : à gauche, le Corbeau et le Perse ; à droite, le Soldat (?) et le Lion.

rents grades, et l'un d'eux, le Perse, leur présente une corne à boire, tandis qu'un second rhyton est tenu à la main par l'un des convives. Ces agapes sont évidemment la commémoration rituelle du festin que Mithra avait célébré avec Sol avant son ascension(1). On attendait de ce banquet mystique, surtout de l'absorption du vin consacré, des effets surnaturels : la liqueur enivrante ne donnait pas seulement la vigueur du corps et la prospérité matérielle, mais la sagesse de l'esprit ; elle communiquait au néophyte la force de combattre les esprits malfaisants, bien plus, elle lui conférait, comme à son dieu, une immortalité glorieuse (2). Par la vertu mystérieuse des aliments divins, le fidèle était élevé au-dessus de la condition humaine et assuré de prolonger au delà du terme fatal de la mort une vie bienheureuse (3).

La collation des sacrements était accompagnée, ou plutôt précédée d'autres rites d'un caractère différent : c'étaient de véritables épreuves imposées au candidat. Celui-ci, pour recevoir les ablutions liturgiques et les mets sacrés, ne devait pas s'y préparer seulement par une abstinence pro-

(1) Cf. *supra*, p. 139. — Sur les repas liturgiques dans les mystères, cf. *Religions orientales*, 2e éd., pp. 64, 326 n. 33, etc.

(2) Ce sont les vertus que les mazdéens attribuaient au Haoma ; cf. Avesta, *Yasna*, IX, 16 (48) ss. (I, p. 90 ss., Darmesteter) ; Spiegel, *Eranische Altert.*, II, p. 115. Comparer Anrich, *Mysterienwesen*, p. 181 ; Clemen, *Religionsgesch. Erklärung des Neuen Testaments*, 1909, p. 199 ss.

(3) C'est à cause de ces effets attendus du repas sacré que celui-ci est représenté sur une curieuse stèle funéraire de Csákvár, conservée au musée de Budapest (*infra* appendice). Cf., *supra* p. 154, n. 6 ; p. 179, n.3.

longée et des austérités nombreuses; il jouait le rôle de patient dans certaines expiations dramatiques, d'un caractère étrange, dont nous ne connaissons ni le nombre, ni la succession. Si l'on peut en croire un écrivain chrétien du IVe siècle(1), on bandait les yeux du néophyte, on lui attachait les mains avec des boyaux de poulets, puis on le faisait sauter par-dessus une fosse remplie d'eau; ensuite un « libérateur » s'approchait avec un glaive et coupait ces liens dégoûtants. En d'autres circonstances, le myste terrifié prenait part, sinon comme acteur, du moins comme spectacteur, à un meurtre simulé, qui à l'origine avait sans doute été réel (2). On finit par se contenter de produire une épée teinte du sang d'un homme qui avait péri de mort violente (3). La cruauté de ces cérémonies, qui parmi les tribus guerrières du Taurus avaient dû être de sauvages orgies, s'était atténuée au contact de la civilisation occidentale. Elles étaient certainement devenues plus effrayantes que redoutables, et l'on y éprouvait le courage moral de l'initié plutôt que son endurance physique. L'idéal qu'il devait atteindre était l'***apathie*** stoïcienne, l'absence de toute émotion sensitive (4). Les tortures atroces, les macérations

(1) Ps. August., *Quaest. vet. et novi Testam.*, CXIV, 11 (p. 308, Souter).
(2) Lampride, *V. Commodi*, c. 9; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 69.
(3) Zacharie le Scholastique, *Vie de Sévère d'Antioche*, éd. Kugener, Paris, 1903, p. 42; cf., *M. M. M.*, t. I, p. 361.
(4) Nonnus Mythogr., c. 47, (*M. M. M.*, t. II, p. 27, fr. *b*) : δείξειεν αὑτὸν ὅσιον καὶ ἀπαθῆ.

impraticables auxquelles des auteurs trop crédules ou trop inventifs condamnent les adeptes des mystères (1), doivent être reléguées au rang des fables, aussi bien que les prétendus sacrifices humains qui auraient été perpétrés dans l'ombre des cryptes sacrées (2).

Toutefois il ne faudrait pas supposer que le mithriacisme ne mît en œuvre que la fantasmagorie bénigne d'une sorte de franc-maçonnerie antique. Il subsista toujours dans ses drames liturgiques des vestiges de leur barbarie originelle, du temps où dans les bois, au fond d'un antre ténébreux, des corybantes enveloppés de peaux de bêtes aspergeaient les autels de leur sang. Dans les villes romaines les cavernes perdues dans les montagnes furent remplacées par des souterrains voûtés (*spelaea*) d'un aspect beaucoup moins impressionnant (fig. 22) (3). Mais même dans ces grottes artificielles, les scènes d'initiation devaient produire sur le néophyte une sensation profonde Lorsqu'après avoir traversé le parvis du temple, il descendait les degrés de la crypte, il apercevait devant lui, dans le sanctuaire brillamment décoré et illuminé, l'image vénérée du Mithra tauroctone dressée dans l'abside, puis les statues monstrueuses du Kronos léontocéphale, surchargées d'attributs, et des symboles mystiques dont l'intelligence lui

(1) Grégoire de Nazianze, *Or.*, IV, c. 70 (P. G., XXXV, p. 592) Nonnus Mythogr., *c. l.*

(2) *M. M. M.*, t. I, p. 69 ss.

(3) Cf. *infra*, p. 177 s.

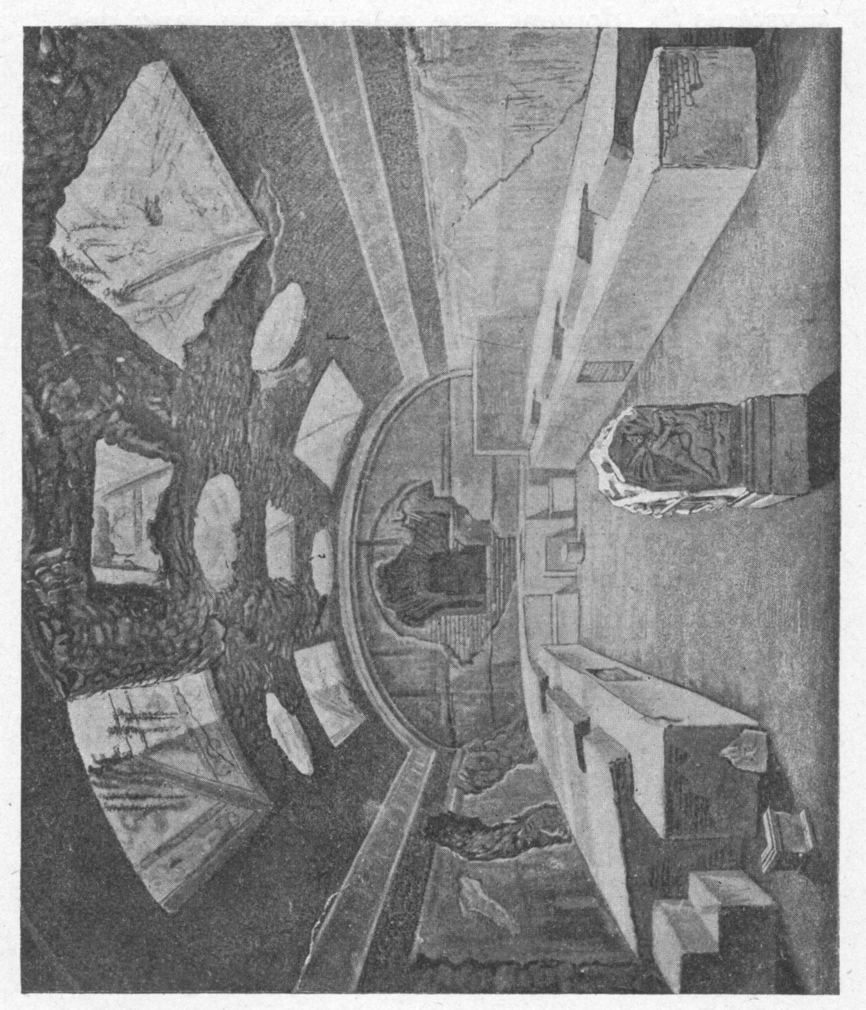


FIG. 22. — MITHRÉUM RETROUVÉ SOUS L'ÉGLISE ST-CLÉMENT, A ROME.

était encore fermée. Des deux côtés, les assistants agenouillés ou prosternés sur des bancs de pierre priaient et se recueillaient dans la pénombre. Des lampes, rangées autour du chœur, jetaient une clarté plus vive sur les images des dieux et sur les officiants, qui, revêtus de costumes étranges, accueillaient le nouveau converti. Des jeux de lumière inattendus, habilement ménagés, frappaient ses yeux et son esprit (1). L'émoi sacré dont il était saisi, prêtait à des simulacres en réalité puérils des apparences formidables ; les vains prestiges qu'on lui opposait, lui semblaient des dangers sérieux dont son courage triomphait. Le breuvage fermenté qu'il absorbait, surexcitait ses sens et troublait sa raison ; il murmurait les formules opérantes, et elles évoquaient devant son imagination égarée des apparitions divines (2). Dans son extase, il se croyait transporté hors des limites du monde, et, sorti de son ravissement, il répétait, comme le myste d'Apulée (3) : « J'ai abordé les limites du trépas, j'ai foulé le seuil de Proserpine, et, porté à travers tous les éléments, je suis revenu sur la terre ; au milieu de la nuit, j'ai vu le soleil étincelant d'une pure lumière ; j'ai approché les dieux inférieurs et les dieux supérieurs, et je les ai adorés face à face. »

La tradition de tout ce cérémonial occulte était

(1) *M. M. M.*, t. I, p. 81. Sur cette thaumaturgie, cf. aussi Ps. August., *Quaest vet. et novi Test.*, CXIII, 26 (p. 315, 10, Souter) : « In speleo ubi aliud est quam cernitur, operante illecebrosa fallacia. »

(2) Gregoire de Nazianze, *Or.* IV, 55.

(3) Apulée, *Metam.*, XI, 23 fin, à propos des mystes d'Isis.

soigneusement conservée par un clergé instruit dans la science divine et distinct de toutes les catégories d'initiés. Ses premiers fondateurs avaient certainement été des mages orientaux ([1]), mais nous ignorons presque entièrement de quelle façon il se recruta et s'organisa plus tard. Etait-il héréditaire, nommé à vie ou choisi pour un terme fixé ? Dans ce dernier cas, qui avait le droit de l'élire, et quelles conditions les candidats devaient-ils remplir ? Aucun de ces points n'est suffisamment élucidé. Nous constatons seulement que le prêtre, qui porte indifféremment, semble-t-il, le titre de *sacerdos* ou celui d'*antistes*, fait souvent, mais non toujours, partie des « Pères » ([2]). On trouvait un desservant et parfois plusieurs dans chaque temple. On a tout lieu de croire que dans cet « ordre sacerdotal ([3]) », une certaine hiérarchie s'était établie. Mais nous ne possédons aucune indication spéciale sur une organisation qui a peut-être été aussi solidement constituée que celle des mages dans le royaume sassanide ou des manichéens dans l'empire romain ([4]).

([1]) Cf. *supra*, p. 154.

([2]) La série des inscriptions où des prêtres sont nommés, est réunie *M. M. M.*, t. II, pp. 535 s.; cf. Cagnat, *Année épigr.*, 1903, n° 6.

([3]) *Ordo sacerdotum :* C. I. L., VI, 2151.

([4]) Un texte de Tertullien (*De praescriptione haeret.*, 40) : *Quid ! quod et summum pontificem in unius nuptiis statuit ? Habet et virgines, habet et continentes*) nous avait conduit à admettre l'existence d'une sorte de monachisme mithriaque, ce qui eût été d'autant plus remarquable que le mérite attaché au célibat est contraire à l'esprit du zoroastrisme. Mais M. Adhémar d'Alès, en rapprochant d'autres passages de l'apologiste, a montré (*Revue pratique d'apologétique*, III, 1907, p. 520), qu'il parle de sacerdoces romains (*flamen dialis*, vestales) et non de Mithra. Le sujet de la phrase est *diabolus*, non *Mithra*.

Le rôle du clergé était certainement plus considérable que dans les anciens cultes grecs et romains. Le prêtre était l'intermédiaire obligé entre les hommes et la divinité. Ses fonctions comportaient évidemment l'administration des sacrements et la célébration des offices. Les inscriptions nous apprennent en outre qu'il présidait aux dédicaces solennelles, ou même y représentait le fidèle concurremment avec les Pères (1); mais ce n'était là que la moindre partie du ministère qu'il avait à exercer. Le service religieux qui lui incombait, paraît avoir été fort absorbant. Il devait sans doute veiller à ce qu'un feu perpétuel brûlât sur les autels (2). Trois fois par jour, à l'aurore, à midi et au crépuscule, il adressait une prière au Soleil, en se tournant le matin vers le Levant, à midi, vers le Sud, le soir vers le Couchant (3). La liturgie quotidienne se compliquait fréquemment de sacrifices spéciaux. Le célébrant, habillé de vêtements sacerdotaux imités de ceux des mages (4), immolait aux dieux supérieurs et infernaux des victimes diverses, dont le sang était recueilli dans une fosse (5), ou bien il leur faisait des libations

(1) Inscriptions réunies *M. M. M.*, t. II, p. 536, col. *a* et col. *b* : *prosedente patre* ou *prosedente sacerdote*.

(2) Sur le « feu inextinguible » des mages, cf. *supra*, pp. 23 et 114. — Feu allumé pour rendre un culte aux astres et spécialement au Soleil : Porphyre, *De Abstin.*, II, 36.

(3) *M. M. M.*, t. I, p. 128, s.; cf. Pseudo Apul., *Asclep.*, c. 41.

(4) Cf. *supra*, p. 24.

(5) Les ossements d'un grand nombre d'animaux immolés ont été retrouvés dans les mithréums; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 68 ss.; p. 63, n. 3; p. 227, n. 9.

en tenant à la main le faisceau sacré, que nous connaissons par l'Avesta (1). Ces offrandes non sanglantes étaient faites sans doute en l'honneur des divinités célestes, tandis que les sacrifices d'êtres animés ou du moins ceux de bêtes sauvages étaient réservés aux démons (2). C'est le caractère distinctif de cette liturgie dualiste que le culte rendait aux esprits infernaux (3).

De longues psalmodies, des chants accompagnés de musique, se mêlaient aux actes rituels (4). Un moment solennel de l'office, moment marqué sans doute par une sonnerie de clochettes (5), était celui où l'on découvrait aux initiés l'image jusque-là voilée du Mithra tauroctone. Dans certains temples, la plaque sculptée tournait sur elle-même, comme nos tabernacles, et permettait de cacher et d'exposer tour à tour les représentations qui ornaient ses deux faces (6).

---

(1) On a retrouvé des vases destinés aux libations; cf. *M. M. M.*, I, p. 63.
— Sur l'emploi probable du faisceau sacré (*baresman*), cf. *supra*, p. 23.

(2) C'est ce qui paraît ressortir d'un passage de Porphyre, *De Abstin.*, II, 36; cf. *Religions orientales*, 2e éd., p. 389. — Les bêtes sauvages (sangliers, renards, loups), dont les ossements ont été recueillis, ne peuvent guère avoir été sacrifiés qu'aux esprits du mal (*M. M. M.*, t. I, p. 69).

(3) On a des dédicaces à Ahriman; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 139 et Loisy, *Revue d'hist. et de litt. religieuses*, 1912, p. 393.

(4) Lucien, *Necyom.*, c. 6. Cf. Catulle 90, 5 : (*Magus*) *Navos ut accepto veneretur carmine divos, omentum in flamma pingue liquefaciens.* — Sur les hymnes, cf. *supra*, p. 153.

(5) *M. M. M.*, t. I, p. 68. — Sur un relief d'argent, trouvé à Stockstadt, une cloche est suspendue à la voûte du mithréum (Drexel, *Kastell Stockstadt*, p. 94).

(6) Bas-relief de Heddernheim (mon. 251); de Castello di Tuenno (mon. 114); de Konjica (cf. appendice), de Stockstadt (Drexel, *op. cit* p. 82).

Chaque jour de la semaine, la Planète à laquelle il était consacré, était invoquée à une place déterminée de la crypte, et le dimanche, auquel présidait le Soleil, était particulièrement sanctifié ([1]). Peut-être invoquait-on de même chacun des signes du Zodiaque pendant le mois qui lui était soumis ([2]). De plus, le calendrier liturgique solennisait certaines dates par des fêtes sur lesquelles nous sommes malheureusement fort mal renseignés. Peut-être le seizième jour, milieu du mois, continuait-il, comme en Perse, à avoir Mithra pour patron ([3]). Par contre, on n'entend jamais parler en Occident de la célébration des *Mithrakana,* qui étaient si populaires en Asie ([4]). Ils avaient sans doute été transportés au 25 décembre, car une coutume très générale voulait que la renaissance du Soleil *(Natalis invicti)*, qui à partir du solstice d'hiver recommençait à croître, fût marquée par des réjouissances sacrées ([5]). Nous avons certaines raisons de croire que les équinoxes étaient aussi des jours fériés, où l'on inaugurait

---

([1]) *M. M. M.*, t. I, p. 63, n. 8,; p. 118 ss.; cf. Dieterich, *Bonner Jahrbücher*, CVIII (1902), p. 36 ss. — Nous avons conservé les prières aux planètes des Sabéens de Harran en arabe (cf. De Goeje, *Nouveaux documents pour l'étude de la religion des Harraniens* (Mém. du Congrès des orientalistes de Leide) et en traduction latine (Fritz Saxl, *Der Islam*, III. 1902, p. 157 ss). On possède aussi des prières grecques aux planètes (Reitzenstein, *Poimandres*, p. 187; *Catalogus codd. astrol.*, VII, p. 4; Heeg, *Die angebl. Orphischen* Ἔργα καὶ ἡμέραι, 1907, p. 32).

([2]) Cf. Commodien, *Instr.*, I, 7, v. 15 ss.

([3]) Cf. *supra*, p. 9, p. 129.

([4]) Cf. *supra*, p. 9 s.

([5]) Cf. *infra*, ch. VI, p. 207.

par quelque salutation le retour des Saisons divinisées. Les initiations avaient lieu de préférence vers le début du printemps, en mars ou en avril [1], à peu près à l'époque pascale où les chrétiens admettaient pareillement les catéchumènes au baptême. Mais sur les rites de toutes ces solennités, comme en général sur tout ce qui se rattache à l'héortologie des mystères, notre ignorance est presque absolue.

Les communautés mithriaques n'étaient pas seulement des confréries unies par un lien spirituel, c'étaient aussi des associations possédant une existence juridique et jouissant du droit de propriété [2]. Pour gérer leurs affaires et prendre soin de leurs intérêts temporels, elles élisaient des fonctionnaires, qu'il ne faut confondre ni avec les initiés, ni avec les prêtres. Les titres portés dans les inscriptions par les membres de ces conseils de fabrique, nous prouvent que l'organisation des collèges d'adorateurs de Mithra ne différait pas de celle des autres *sodalicia* religieux, qui était calquée sur la constitution des municipes ou des bourgs. Ces corporations dressaient une liste officielle de leurs affiliés, un *album sacratorum* [3], où ceux-ci étaient rangés suivant l'importance de leur dignité. Elles avaient à leur tête un conseil de décurions [4], comité directeur désigné sans doute

(1) C. I. L., VI, 749 ss.
(2) Cf. *supra*, p. 86.
(3) C I. L., XIV, 286, cf. XI, 5737 = Dessau, *Inscr. sel.*, 4215.
(4) Décurions : C. I. L., VI, 717; III, 1154 (cf. 1095), 7728.

dans une assemblée générale, sorte de sénat en miniature dont les dix premiers *(decem primi)* (1) possédaient, comme dans les cités, des privilèges spéciaux. Elles avaient leurs maîtres *(magistri)* ou présidents élus annuellement (2), leurs curateurs *(curatores)*, auxquels incombaient des attributions financières (3), leurs défenseurs *(defensores)* (4), chargés de servir leur cause devant la justice ou auprès des administrations publiques, enfin des patrons *(patroni)* (5), personnages considérables, dont elles attendaient non seulement une protection efficace mais aussi des secours pécuniaires qui leur permissent d'équilibrer leur budget.

Comme l'État ne leur accordait point de dotation, leur aisance dépendait exclusivement de la générosité privée. Les contributions volontaires, revenus réguliers du collège, couvraient difficilement les frais du culte, et la moindre dépense extraordinaire était pour la caisse sociale une lourde charge. Ces corporations de petites gens ne pouvaient songer à construire avec leurs ressources modiques des temples somptueux. D'ordinaire elles obtenaient de quelque propriétaire favorablement disposé un terrain où elles pussent élever ou plutôt creuser leur chapelle (6), et un

(1) C. I. L., VI, 86.
(2) C. I, L., VI, 86, 556, 717, 2151.
(3) C. I. L., VI, 10232.
(4) C. I. L., VI, 47.
(5) C. I. L., XI, 5737.
(6) La plupart des mithréums ont été construits *in solo privato* (C.I.L., XI, 5753). Ainsi le mithréum d'Osterburken : *Mercatorius Castrensis in*

autre bienfaiteur faisait les frais de la construction (1). Parfois un riche bourgeois mettait à la disposition des mystes une cave où ils s'installaient tant bien que mal (2). Si les premiers donateurs n'avaient pas les moyens de payer la décoration intérieure de la crypte et l'exécution des images sacrées (3), d'autres Frères réunissaient la somme nécessaire, et une inscription honorifique perpétuait le souvenir de leur munificence. Trois dédicaces de Rome nous font assister à la fondation d'une de ces congrégations de mithriastes (4) : Un affranchi et un ingénu se sont cotisés pour donner un autel de marbre, deux autres initiés en ont consacré un second, et un esclave a également apporté sa modeste offrande. Les protecteurs généreux obtiennent, en récompense de leur libéralité, les plus hautes dignités dans la petite église. Grâce à eux, celle-ci se meuble peu à peu, et finit par pouvoir se permettre un certain luxe. Le marbre succède à la pierre commune, la sculpture remplace le stuc et la mosaïque se substitue à la peinture (5). Enfin, quand le premier temple tombe

suo constituit. Celui de Wiesbaden a été élevé *permittente Varonio Lupulo in suo* (cf. appendice). — Cf. sur les subventions officielles, *supra*, p. 87.

(1) Série de constructions mentionnées dans les inscr. : *M. M. M.*, t. II, p. 536.

(2) *M. M. M.*, t. I, p. 66.

(3) C. I. L., III, 8163 : *templum omni re instructum* ; V, 810 : *speleum cum omni apparatu*; VI, 738 : *sacrarium suis sumptibus cum deo a solo exornatum*, etc., cf. XIV, 61.

(4) C. I. L., VI, 556, 717, 734 = 30822 (*M. M. M.*, t. II, p. 101, nos 47-48bis).

(5) *M. M. M.*, t. I, p. 66.

de vétusté, la communauté enrichie est souvent à même de le reconstruire avec une splendeur nouvelle (1).

On a retrouvé un nombre considérable de ces édifices. Construits à l'imitation des grottes primitives, ils portaient indifféremment les noms de *spelaeum, specus*, parfois *spelunca, antrum* ou les appellations plus générales de *templum, aedes, sacrarium* (2). L'on peut se rendre un compte exact de leur disposition traditionnelle, qui se répète partout presque sans variation (fig. 23). Sur la voie publique se dressait une colonnade, surmontée d'un fronton (*porticus*) (3). En franchissant le seuil on pénétrait d'abord dans une salle ouverte par devant et située au niveau du sol, le *pronaos (A)* (4). Ce pronaos était fermé au fond par une porte, qui donnait accès dans une seconde salle plus petite, sans doute l'*apparatorium* ou sacristie (*B C*). Dans cette sacristie ou parfois directement dans le pronaos, donnait un escalier par lequel on descendait dans le sanctuaire proprement dit,

(1) C I. L., VI 754; XIV, 61; cf. *M. M. M.*, t. II, p. 536 (série de restaurations).

(2) M. Georg Wolff a démontré que toutes ces appellations étaient synonymes et qu'il ne fallait pas distinguer plusieurs espèces de sanctuaires mithriaques (*Ueber die architektonische Beschaffenheit der Mithrasheiligtümer* dans *Das Castell Grosskrotzenburg*, Cassel, 1882, et du même *Ueber Mithrasdienst und Mithreen*, Francfort, 1909). Cf. *M. M. M.*, t. I, p. 56 ss.

(3) Les différentes parties sont énumérées C. I. L. III, 1096 : *cryptam cum porticibus et apparatorio et exedra*. Cf. III, 3960 : *porticus et apparatorium*, et VI, 747.

(4) C. I. L , XIV, 61 : *aedem cum suo pronao*. Cf. *M. M. M.*, t. I, p. 59.

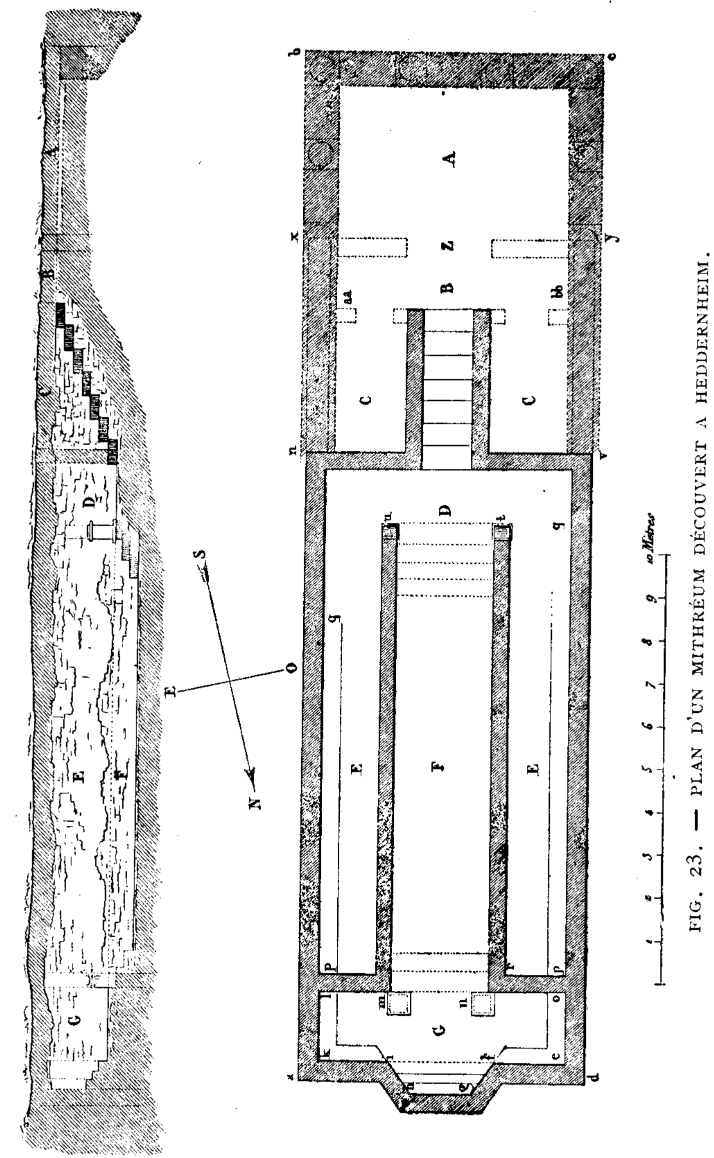


FIG. 23. — PLAN D'UN MITHRÉUM DÉCOUVERT A HEDDERNHEIM.

A Pronaos avec colonnade. — B Entrée de l'escalier. — C C Sacristie (*Apparatorium*). — D Vestibule, E Bancs latéraux. — F Cella réservée aux officiants. — G Abside contenant les images sacrées.

la *crypta*. Cette crypte, où l'on voyait un symbole du monde ([1]), devait être voûtée pour imiter le firmament. Lorsqu'on ne pouvait construire une voûte en maçonnerie, on en donnait l'illusion par un plafond cintré formé de volards entrelacés et enduits de plâtre ([2]). En pénétrant dans cette crypte, on se trouvait d'abord sur une sorte de palier occupant toute la largeur de la salle (*D*) ; au delà, celle-ci se divisait en trois parties, un couloir central (*F*) d'une largeur moyenne de 2m50, qui était le chœur réservé aux officiants, et deux bancs de maçonnerie s'étendant le long des murs latéraux et dont la surface supérieure, large d'environ 1m50, est inclinée : c'est là que s'agenouillaient ou se couchaient les assistants pour suivre les offices et prendre part aux repas sacrés ([3]).

---

(1) Porphyre, *De antro Nymph.*, 5.

(2) Cf. la restauration d'un mithréum de Carnuntum, *supra*, p. 48, fig. 4.

(3) J'ai combattu autrefois l'idée exprimée par J.-B. de Rossi, que les bancs inclinés auraient servi aux fidèles de lits triclinaires pour la célébration de leurs agapes (*Notes sur un temple d'Ostie*, 1889, p. 18 ; *M. M. M.*, t. I, p. 62) La principale objection me semblait être que ces lits étaient trop étroits (leur largeur ne dépasse pas 1m25 à Spolète) pour qu'un homme pût s'y étendre. Mais M. Paul Wolters me fait observer que dans les *triclinia* des habitations, les lits n'étaient guère plus larges (Mazois, *Ruines de Pompéi*, I, pl. 20, II, pl. 9, 3 et pl. 35) : on avait donc coutume de s'y placer de biais ou les jambes repliées. De plus, continue mon correspondant, la hauteur des *podia* ne s'explique que si l'on devait placer devant eux des tables chargées des aliments sacrés, comme nous le voyons sur le bas-relief de Konjica (p. 164). Pour s'agenouiller il aurait suffi de construire des bancs de 10-20 centimètres de haut, qui n'auraient pas gâté autant l'impression architectonique de l'ensemble. Ces raisons sont très sérieuses ; mais comme il est certain qu'on accomplissait dans les *spelaea* beaucoup d'autres rites que celui de la communion (initiations, etc.), je crois que les fidèles devaient

Au fond du temple, on ménageait d'ordinaire une abside surélevée (*absidata, exedra*) [1] où se dressait régulièrement le groupe hiératique de Mithra tauroctone, parfois accompagné d'autres images divines. Devant lui, étaient placés les autels où brûlait le feu sacré.

La quantité de dons que mentionnent les textes épigraphiques, témoigne de l'attachement des fidèles aux confréries où ils avaient été accueillis. C'est grâce au dévouement constant de milliers de zélateurs que ces sociétés, cellules organiques du grand corps religieux, ont pu vivre et se développer. L'ordre se divisait en une multitude de petits cercles étroitement unis, pratiquant les mêmes rites dans les mêmes sanctuaires. L'exiguïté des temples où ils se réunissaient, montre que le nombre de leurs affiliés a toujours été très restreint. En supposant même que les Participants fussent seuls admis dans la crypte souterraine et que les initiés d'un rang inférieur n'eussent accès que dans le parvis (*pronaos*), il n'est guère possible que ces associations aient compté plus d'une centaine de membres [2]. Lorsque le chiffre augmentait outre mesure, on construisait une nouvelle chapelle, et le groupe se scindait. Dans ces églises fermées, où tous se connaissaient et se

---

assister aux offices agenouillés et se coucher ensuite au moment du banquet liturgique. Si l'opinion de M. Wolters est exacte, nous y trouvons une preuve de plus de l'importance attachée dans les mystères à ce banquet, qui aurait déterminé le plan même des temples mithriaques.

(1) C. I. L., III, 7729; III, 1906. Cf. *M. M. M.*, t. I, p. 64.

(2) *M. M. M.*, t. I. p. 65.

secouraient, régnait l'intimité d'une grande famille. Les distinctions tranchées d'une société aristocratique s'y effaçaient ; l'adoption de la même foi y faisait de l'esclave l'égal, parfois le supérieur, du décurion et du clarissime (1). Tous se soumettaient aux mêmes règles, tous étaient conviés aux mêmes fêtes, après leur mort, tous reposaient sans doute dans une sépulture commune. Quoiqu'on n'ait découvert jusqu'à ce jour aucun cimetière mithriaque (2), les croyances spéciales de la secte sur la vie future et ses rites si particuliers rendent très vraisemblable que, comme la plupart des *sodalicia* romains, elle a formé des collèges non seulement religieux mais funéraires (3). Elle pratiquait, ce semble, l'inhumation, et le plus vif désir de ses adeptes devait être celui d'obtenir un enterrement à la fois honorable et religieux, une « maison éternelle » où ils pussent attendre en paix le jour de la résurrection. Si le nom de frères, que se donnaient les initiés, n'étaient pas

(1) Cf. *supra*, p. 83.

(2) Il semble cependant que les tombeaux trouvés à proximité des mithréums de Gross Krotzenburg (*M.M.M.*, t. II, mon. 247 *d*), de Saalburg (cf. appendice) et de Stockstadt (Drexel, *Kastell Stockstadt*, p. 24) soient ceux des fidèles inhumés près de leur sanctuaire. On trouve le même usage dans d'autres cultes (*M. M. M.*, t. I, p. 328, n. 8), par exemple dans celui de Sérapis (Kaibel, *Epigr.*, 414, 875), en Phrygie (Ramsay, *Studies in the Eastern Roman provinces*, p. 273) et aussi à Cumes pour les mystes de Bacchus (Haussoullier, *Rev. de philologie*, 1906, p. 141, avec la note d'Engelmann).

(3) L'épithète de *salutaris* que porte Mithra dans deux inscriptions (XIV, 3568. *Ephem.*, IV, 763), est donnée généralement aux dieux protecteurs de collèges funéraires, peut-être même exclusivement (Cf. C. I. L., VI, 338; XVI, 2653).

un vain mot, ils étaient tenus de se rendre mutuellement au moins ce dernier devoir.

L'image très imparfaite que nous pouvons évoquer de la vie intérieure des conventicules mithriaques, nous aide cependant à mieux pénétrer les raisons de leur rapide multiplication. Les humbles plébéiens, qui d'abord y entrèrent en foule, trouvaient un secours et un réconfort dans la fraternité de ces congrégations. En y adhérant, ils sortaient de leur isolement et de leur abaudon pour faire partie d'une puissante société, fortement hiérarchisée, dont les ramifications formaient comme un réseau serré sur toute la surface de l'empire. En outre, les titres qui leur y étaient conférés, satisfaisaient le désir naturel à tout homme de remplir un certain rôle dans le monde et de jouir de quelque considération aux yeux de ses semblables.

A ces raisons purement profanes, se joignaient les mobiles plus puissants de la foi. Les membres de ces petites coteries se figuraient être les possesseurs privilégiés d'une antique sagesse, venue du lointain Orient. Le secret dont ces arcanes insondables étaient entourés, augmentait la vénération qu'ils inspiraient : *Omne ignotum pro magnifico est*. Les initiations graduelles faisaient toujours espérer au néophyte des vérités plus sublimes, et les rites étranges qui les accompagnaient, laissaient dans son âme naïve une impression ineffaçable. On croyait trouver et, la suggestion se transformant en réalité, on trouvait

en effet, dans les cérémonies mystiques, un stimulant et une consolation; ou se sentait purifié de ses fautes par les ablutions rituelles, et ce baptême allégeait la conscience du poids de lourdes responsabilités; on sortait fortifié de ces banquets sacrés qui contenaient la promesse d'une vie meilleure, où les souffrances de ce monde auraient leur compensation. L'expansion étonnante du mithriacisme est due en grande partie à ces immenses illusions, qui seraient risibles si elles n'étaient aussi profondément humaines.

Toutefois, dans la compétition des églises rivales qui, sous les Césars, se disputaient l'empire des âmes, une cause d'infériorité rendait la lutte inégale pour la secte persique. Tandis que la plupart des cultes orientaux accordaient aux femmes un rôle considérable, parfois prépondérant, et trouvaient en elles des zélatrices ardentes, Mithra leur interdisait la participation à ses mystères et se privait ainsi du concours de ces propagandistes. La rude discipline de l'ordre ne les autorisait pas à conquérir des grades dans les cohortes sacrées, et, comme chez les mazdéens d'Orient, elles n'obtenaient qu'une place secondaire dans la société des fidèles (1). Parmi les centaines d'in-

(1) L'exclusion des femmes fut de règle dans tout l'Occident; nous en avons fourni les preuves *M. M. M.*, t. I, p. 330. Toutefois un texte de Porphyre (*De abstin.*, IV, 16) affirme que les femmes pouvaient recevoir certains degrés d'initiation. Il doit s'appliquer aux communautés ou du moins à une partie des communautés d'Orient, où, dans les cités, les femmes participaient aussi en quelque mesure aux affaires publiques. On a découvert récemment à Tripoli d'Afrique (*Oea*) le tombeau d'une *lea*

scriptions qui nous sont parvenues, aucune ne mentionne ni une prêtresse, ni une initiée, ni même une donatrice. Mais une religion qui aspirait à devenir universelle, ne pouvait refuser la connaissance des choses divines à la moitié du genre humain, et pour donner un aliment à la dévotion féminine, elle contracta à Rome une alliance qui contribua certainement à son succès. L'histoire du mithriacisme en Occident ne pourrait se comprendre, si l'on faisait abstraction de sa politique à l'égard du reste du paganisme.

(*quae lea iacet*), qui semble bien être une « lionne » mithriaque ; cf. Clermont-Ganneau, *Comptes rendus acad. inscr.* 20 mars 1903.

CHAPITRE VI

MITHRA ET LES RELIGIONS DE L'EMPIRE

Les actes des martyrs orientaux témoignent éloquemment de l'intolérance du clergé national dans la Perse des Sassanides, et les mages de l'ancien empire, s'ils n'étaient pas persécuteurs, formaient du moins une caste exclusive, peut-être même une race privilégiée. Les prêtres de Mithra ne firent jamais preuve d'une semblable intransigeance. Comme le judaïsme alexandrin, le mazdéisme en Asie-Mineure s'était humanisé sous l'influence de la civilisation hellénique [1]. Transporté dans un monde étranger, il dut se plier aux usages et aux idées qui y régnaient, et la faveur avec laquelle il fut accueilli, l'encouragea à persévérer dans sa politique conciliante. Les dieux iraniens, qui escortèrent Mithra dans ses pérégrinations, furent adorés en Occident, sous des noms grecs et latins [2]; les *yazatas* avestiques y revêtirent l'apparence des immortels siégeant dans l'Olympe, et

---

(1) Cf. *supra*, p. 20 ss

(2) Cf. *supra*, pp. 20 s. et 110 ss.

ces faits suffisent à montrer que, loin de témoigner de l'hostilité aux vieilles croyances gréco-romaines, la religion asiatique chercha à s'y accommoder, du moins en apparence. Un myste pieux pouvait, sans renier sa foi, consacrer une dédicace à la triade capitoline, Jupiter, Junon et Minerve (1); il prenait seulement ces appellations divines dans un sens différent de leur acception ordinaire. S'il est vrai que défense fût faite aux initiés de participer à d'autres mystères (2), cette ancienne interdiction n'a pu résister longtemps aux tendances syncrétiques du paganisme impérial : on trouve au IVe siècle des « Pères des Pères » exerçant le sacerdoce suprême dans les temples les plus divers (3).

La secte sut partout avec souplesse s'adapter au milieu où elle devait vivre. Dans la vallée du Danube, elle exerça sur le culte indigène une action qui présuppose un contact prolongé entre eux (4). Dans la région du Rhin, des divinités celtiques étaient honorées dans les cryptes sacrées ou tout au moins à côté d'elles (5). Le dieu perse se

(1) *M. M. M.*, mon. 71 ; C. I. L., VI, 81, 82.

(2) Cette prohibition semble être mentionnée dans un texte, d'ailleurs corrompu, d'Eunape (*Vit. soph.* ; *Maxim.*, p. 475, 47, Boissonade), mais elle est en contradiction avec ce que nous apprennent les inscriptions.

(3) C. I. L., VI, 500 ss , 1779 ss., cf. 846. Cf. *Religions orientales*, 2e éd., p. 304 ss.

(4) *M. M. M.*, mon. 328bis, t. II, p. 526.

(5) *Epona* et les *Matronae* à Heddernheim et à Friedberg (*M. M. M.*, t. I, p. 152). — Temple de *Succellus* et de *Nantosvelta*, à côté du mithréum de Sarrebourg (*M. M. M.*, mon. 273ter, t. II, p. 519). — Toute une série d'images de divinités, parmi lesquelles Épona et peut-être Succellus, ont

montra hospitalier pour tous les étrangers parmi lesquels il s'installait, et ses temples devinrent le lieu de rencontre de tout le panthéon païen. Suivant les contrées, la théologie mazdéenne se colora ainsi de teintes variables, dont notre vue ne distingue plus qu'imparfaitement la dégradation, mais ces nuances dogmatiques ne diversifiaient que les détails accessoires de la religion, et ne mettait point en péril son unité fondamentale. On ne voit point que ces écarts d'une doctrine flexible aient provoqué des hérésies. Les concessions qu'elle accorda étaient de pure forme. En réalité, le mithriacisme, arrivé en Occident dans sa pleine maturité et bientôt atteint de décrépitude, ne s'assimila plus les éléments qu'il emprunta à la vie ambiante. Les seules influences qui modifièrent profondément son caractère, furent celles qu'il subit dans sa jeunesse au milieu des populations de l'Asie.

Les relations étroites qui unirent Mithra à certains dieux de ce pays, n'ont pas seulement pour cause l'affinité naturelle qui rapprochait tous ces émigrés orientaux par opposition au paganisme gréco-romain. La vieille hostilité religieuse des Égyptiens et des Perses subsista même dans la Rome des empereurs, et les mystères iraniens semblent avoir été longtemps séparés de ceux d'Isis

---

été découvertes dans le mithréum de Stockstadt (Drexel, *Das Castell St.*, p. 81). Voyez aussi Jullian, *Rev. des études anciennes*, 1908, p. 174. — Mais on a prétendu à tort identifier le dieu celtique Medros à Mithra ; cf. *Revue celtique*, 1904, p. 47.

par une rivalité sourde, sinon par une opposition ouverte [1], jusqu'à ce que le syncrétisme triomphant eut considéré Mithra et Sérapis, comme deux noms synonymes du Soleil, maître unique du monde. Ils s'associèrent au contraire sans peine aux cultes syriens qui avaient passé avec eux d'Asie en Europe [2]. Leur enseignement, tout imbu de théories chaldéennes, devait offrir une grande similitude avec celui des religions sémitiques. Le Jupiter Dolichénus, déjà honoré en même temps que Mithra dans la Commagène sa patrie, et qui resta toujours, comme lui, une divinité surtout militaire, se retrouve auprès de lui dans tous les pays d'Occident. A Carnuntum en Pannonie, à Stockstadt en Germanie, un mithréum et un *dolichenum* étaient même contigus ou voisins [3]. Le Baal, seigneur des cieux, s'était identifié facilement avec Oromasdès, devenu Jupiter-Caelus, et Mithra avait pu sans trop de peine être

---

(1) C'est seulement à la fin du IVe siècle qu'on voit des Pères de Mithra être en même temps prophètes d'Isis (C. I. L. VI 504, 846). Les indices qu'on pourrait invoquer pour prouver, à une époque antérieure, des rapports entre les dieux égygtiens et Mithra, sont moins certains (*M. M. M.*, t. I, p. 332, n. 4). Toutefois, dans le mithréum des thermes de Caracalla (cf. appendice), on a trouvé un cippe avec une dédicace à Zeus-Hélios-Sarapis-Mithra, qualifié de κοσμοκράτωρ ἀνείκητος. Elle date de l'époque où Caracalla faisait construite le grand *Iseum et Serapeum* du Célius ; mais en réalité, les mystères d'Isis ont été éclipsés à partir du IIIe siècle par la religion solaire. Cf. *Religions orientales*, 2e éd., p. 127.

(2) Cf. *supra*, pp. 35 et 63.

(3) *M. M. M.*, mon. 228bis, II, p. 501 ; Drexel, *Das Kastell Stockstadt*, p. 26 ss.

assimilé au dieu solaire des Syriens (1). Les rites même des deux liturgies paraissent n'avoir pas été sans offrir des ressemblances (2).

De même qu'en Commagène, le mazdéisme avait aussi en Phrygie cherché un terrain d'entente avec la religion du pays. On avait reconnu dans l'union de Mithra et d'Anâhita l'équivalent de la liaison qui existait entre les grandes divinités indigènes, Attis et Cybèle (3), et l'accord entre les deux couples sacrés persista en Italie (4). Le plus ancien mithréum connu était attenant au *metroon* d'Ostie; de même à Saalburg, les deux temples étaient situés à quelques pas l'un de l'autre (5), et l'on a tout lieu de croire que le culte du dieu iranien et celui de la déesse phrygienne vécurent en communion intime sur toute l'étendue de l'empire. Malgré la différence profonde de leur caractère, des motifs politiques les rapprochaient. En se conciliant les prêtres de la *Magna Mater*, les secteurs de Mithra obtinrent l'appui d'un clergé puissant, officiellement reconnu, et participèrent

(1) Sur ces identifications et le rapprochement des cultes sémitiques du mazdéisme, cf. *Religions orient.*, 2e éd., pp. 218 et 384 ss.

(2) Repas sacrés dans les deux cultes (*Relig. orient.*, 2e édit., p. 358, n. 37). — On a trouvé dans un temple de J. Dolichénus un *nymphaeum* pour les ablutions (C. I. L., VI, 414). etc.

(3) Cf. *supra*, pp. 8 et 19. — Un buste de Sabazius porte une représentation de Mithra tauroctone ; cf. *M. M. M.*, mon. 104, et pour l'interprétation Blinkenberg, *Archäologische Studien*, 1904, p. 98.

(4) C. I. L., V, 5465 (dédicace d'un dendrophore); VI, 500, 504, 509 à 511, 1675.

(5) Ostie : *M. M. M.*, t. II, pp. 418 et 523. mon. 295, note. Ce mithréum est antérieur à 142 ap. J.-C. — Saalburg ; cf. appendice. Le *metroon* fut consacré sous Antonin le Pieux.

en quelque mesure à la protection que lui accordait l'État (1). De plus, les hommes pouvant seuls prendre part aux cérémonies secrètes de la liturgie persique (2), d'autres mystères, auxquels les femmes étaient admises, devaient en quelque sorte être adjoints aux premiers pour les compléter. La Grande-Mère succéda ainsi à Anâhita; elle eut ses *Matres,* comme Mithra avait ses « Pères », et ses initiées se donnèrent entre elles le nom de « Sœurs », comme les fidèles de son parèdre prenaient celui de Frères (3).

Cette alliance, féconde en résultats, fut surtout profitable au vieux culte de Pessinonte, naturalisé romain. La pompe bruyante de ses fêtes cachait mal le vide de sa doctrine, qui ne suffisait plus à satisfaire les aspirations des dévots. Sa théologie grossière prit une élévation nouvelle, lorsqu'elle eut adopté certaines croyances mazdéennes. On ne peut guère douter que la pratique du taurobole, qui passa sous les Antonins des temples d'Orient dans ceux de la *Magna Mater*, ait emprunté à la théologie persique les idées de purification et d'immortalité qui s'y rattachaient. La coutume barbare de faire couler sur un myste couché dans une fosse, le sang d'une victime égorgée sur un plancher à claire-voie, était probablement usitée en Asie depuis une haute antiquité.

(1) Cf. *supra*, p. 86.

(2) Cf. *supra*, p. 183.

(3) *Mater* : C. I. L., XIV, 37, 69; *Mater sacrorum*, cf. *M. M. M.*, t. II, p. 178, nº 580; p. 476, nº 574 *b.*: *Ob honorem sacri matratus.* — *Sorores* : C. I. L., VI, 377; cf. *M. M. M.*, t. II, p. 173, n. 553.

Selon une conception très répandue chez les peuples primitifs, le sang est le siège de l'énergie vitale, et le patient qui en inondait son corps et en humectait sa langue, croyait faire passer en sa personne les qualités de courage et de force de l'animal immolé. Cette douche sacrée paraît avoir été administrée en Cappadoce et en Arménie dans un grand nombre de sanctuaires et en particulier dans ceux de Mâ, la grande divinité indigène, et dans ceux de l'Anâhita iranienne. Le taureau était consacré à toutes deux, et, suivant un rite très ancien, la bête sauvage était chassée et prise à l'aide d'un lasso — tel paraît le sens de ταυροβόλιον — avant d'être immolée à l'aide d'un épieu, arme de vénerie. Mais sous l'influence des croyances mazdéennes sur la vie future, on attribua au baptême sanglant une signification plus profonde. On ne pensa plus en s'y soumettant acquérir la force du taureau ; ce ne fut plus le renouvellement des forces physiques que la liqueur qui entretient la vie fut censé communiquer, mais une rénovation soit temporaire soit même perpétuelle de l'âme (1).

Lorsque, sous l'Empire, le taurobole fut introduit en Italie, on ne sut trop d'abord quel nom latin donner à la déesse en l'honneur de laquelle il était célébré. Les uns virent en elle une Vénus céleste (2); d'autres l'assimilèrent à Minerve à

(1) Ces pages résument les conclusions d'articles sur le taurobole publiés dans *Revue d'histoire et de littérature religieuse*, t. VI, 1901, p. 97 ss. et *Revue archéologique*, 1905, I, p. 29 s. Cf. *Religions orientales*, 2e éd., p. 100 s.

(2) C. I. L. X. 1596 : *Taurobolium Veneris Caelestae*.

cause de son caractère guerrier (1). Mais bientôt les prêtres de Cybèle introduisirent cette cérémonie étrangère dans leur liturgie, évidemment avec la complicité des autorités officielles, puisque rien dans le rituel de ce culte reconnu ne pouvait être modifié sans l'autorisation des quindécimvirs. On voit même les empereurs accorder des privilèges à ceux qui accomplissaient pour leur salut ce hideux sacrifice, sans qu'on découvre clairement les motifs de leur faveur spéciale (2). L'efficacité qu'on attribuait à cette purification sanglante, la renaissance éternelle qu'on en attendait, étaient semblables aux espérances que les mystes de Mithra attachaient à l'immolation du taureau mythique (3). La similitude de ces doctrines s'explique tout naturellement par l'identité de leur origine. Le taurobole, comme beaucoup de rites des cultes orientaux, est une survivance d'un passé sauvage, qu'une théologie spiritualiste avait adaptée à ses fins morales. Fait caractéristique, les premières immolations de ce genre que nous voyions accomplir par le clergé de la déesse phrygienne, l'ont été à Ostie, où le *metroon*, nous

(1) C. I. L, IX 1536-1542. Dédicaces tauroboliques à la *Minerva Berecynthia*. Ce nom insolite donné à la Grande Mère anatolique est dû à une assimilation avec Anâhita, déesse guerrière, protectrice des rois (*M. M. M.*, t. I, p. 149) cf. Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie,* s. v. « Anaïtis ». Pour le même motif la Mâ cappadocienne prit l'épithète d'ἀνίκητος, qui la rapproche de Mithra (*Athen. Mitt.* XVIII (1893) p. 145; XXIX (1904) p. 169; Keil et von Premerstein, *Reise in Lydien,* 1908, p. 28 [plaine Hyrcanis]).

(2) *Fragm. iuris Vatic.* § 148. Cf. *Revue philol.*, XVII (1893), p. 196.

(3) Cf. *supra*, pp. 137, 147.

l'avons dit [1], était attenant à une crypte mithriaque.

Le symbolisme des mystères voyait certainement dans la *Mater Magna* la Terre nourricière, que le Ciel féconde chaque année. De même les autres divinités gréco-romaines qu'ils avaient accueillies, avaient dû changer de caractère pour entrer dans leur système dogmatique. Tantôt on les avait identifiées avec les héros mazdéens, et des légendes barbares célébraient alors les exploits nouveaux qu'ils avaient accomplis [2]. Tantôt on les considérait comme les agents qui produisaient toutes les transformations de la nature. Alors, au centre de ce panthéon redevenu naturaliste, comme il l'avait été à ses origines, on plaçait le Soleil, comme maître suprême de l'univers.

La vénération pour le Soleil, née d'un sentiment de reconnaissance pour ses bienfaits quotidiens, accrue par l'observation de son rôle immense dans le système cosmique, était l'aboutissement logique du paganisme. Lorsque la réflexion savante s'attacha à expliquer les traditions sacrées, et reconnut dans les dieux populaires des forces ou des éléments de la nature, elle dut nécessairement accorder une place prédominante à l'astre, dont dépend l'existence même de notre globe. « Avant que la religion fût arrivée à proclamer que Dieu doit être mis dans l'absolu et l'idéal, c'est-à-dire hors du monde, un

(1) Cf. *supra*, p. 189.

(2) Cf. *supra*, p. 128 ss.

seul culte fut raisonnable et scientifique, ce fut le culte du Soleil [1]. » Depuis Platon et Aristote la philosophie grecque regardait les corps célestes comme des êtres animés et divins; le stoïcisme apporta de nouveaux arguments en faveur de cette opinion; le néo-pythagorisme et le néo-platonisme insistèrent encore davantage sur le caractère sacré du luminaire qui était l'image toujours présente du dieu intelligible. Ces croyances, approuvées par les penseurs, furent largement répandues par la littérature, et particulièrement par ces œuvres où des fictions romanesques servaient à envelopper un véritable enseignement théologique [2].

Mais l'adoration de l'astre du jour comme dieu principal du paganisme ne s'inspire pas seulement des spéculations philosophiques des Grecs; elle se fonde sur une dogmatique spéciale, qui a pour premiers auteurs ces prêtres astronomes de l'Orient auxquels on conservait le vieux nom de « Chaldéens »[3]. Suivant leurs doctrines, le Soleil, qui occupe le quatrième rang dans la série des planètes [4], placé au milieu d'elles comme un roi entouré de ses satellites (βασιλεὺς Ἥλιος), réglait le cours de ces astres errants et le mouvement même

(1) Renan, *Lettre à Berthelot* (Dialogues et fragments philosophiques), p. 168.

(2) Par exemple le roman de Philostrate sur Apollonius de Tyane (Réville, *Religions sous les Sévères*, p. 212), et les Éthiopiques d'Héliodore, qui ont pour auteur un prêtre du Baal d'Émèse.

(3) Nous avons exposé ces doctrines dans notre *Théologie solaire du paganisme romain*, Paris, 1909 (Extr. *Mém. sav. étr. Acad. Inscr.*, t. XII).

(4) Cf. *supra*, p. 129.

des cieux. Son globe incandescent, doué d'un pouvoir alternatif d'attraction et de répulsion, déterminait la marche des autres corps sidéraux. Il était le « cœur du monde » (καρδία τοῦ κόσμου), qui, par sa chaleur, animait tout ce grand organisme.

Cette théorie mécanique, où il y a comme un pressentiment de la gravitation universelle et du système héliocentrique, devait nécessairement conduire à regarder le Soleil comme le dieu suprême de l'univers. En effet, pour les astrologues, les révolutions combinées des étoiles déterminant tous les phénomènes physiques et moraux, celui qui règle le jeu compliqué de leurs influences deviendra l'arbitre des destins, le maître de la nature entière. Déjà Pline le proclamait *principale naturae regimen ac numen* (1).

Mais ce Tout, si bien ordonné, ne pouvait, disait-on, être conduit par une force aveugle. Le Soleil, lumière intelligente (φῶς νοερόν), sera conçu comme la raison directrice du monde (*mens mundi et temperatio*) (2), et par une conséquence ultérieure, cette raison universelle deviendra la créatrice de la raison humaine, étincelle détachée des feux cosmiques. De même que l'astre brûlant écartait et ramenait à lui tour à tour les planètes, de même il envoyait, croyait-on, à la naissance les âmes dans les corps qu'elles animaient, et, après la mort, il les faisait remonter dans son sein (3).

(1) Pline, *H.N.*, II 5, § 13; cf. Cicér., *Somn. Scip.*, c. 4. Macrobe, I, 17, 3.
(2) Cic., *l. c.*
(3) Censorin, *De die nat.*, c. 8; Dracontius (*infra* appendice, p. 247). Cf. *Théologie solaire*, p. 463 sqq.

De théories astronomiques combinées avec de vieilles croyances sémitiques, les « Chaldéens » avaient ainsi déduit toute une doctrine religieuse. Ce panthéisme astrologique fut certainement enseigné dans les mystères de Mithra (1), mais en même temps il se répandit dans le monde latin par l'intermédiaire de théologiens, défenseurs de l'astrologie, dont le plus célèbre est Posidonius d'Apamée. Une propagande littéraire, accueillie par les Romains avec une faveur croissante, prépara les esprits à accepter la foi que prêchaient les prêtres asiatiques, et l'action combinée des systèmes philosophiques et des cultes orientaux tendit à assurer la domination incontestée du *Sol invictus*.

Si l'héliolatrie était d'accord avec les doctrines scientifiques de l'époque, elle n'était pas moins conforme à ses tendances politiques. Nous avons essayé de montrer quelle connexité existait entre l'adoration des empereurs et celle du « Soleil invincible » (2). Lorsque les Césars du IIIe siècle se prétendirent des dieux descendus du ciel sur la terre, la revendication de leurs droits imaginaires eut pour corollaire l'établissement d'un culte public de la divinité dont ils se croyaient l'émanation. Héliogabale avait réclamé pour son Baal d'Hémèse

(1) Mithra, c'est-à-dire le Soleil, fait mouvoir les planètes : Claudien, *De consul. Stil.*, I (XII), 61 : *vaga volventem sidera Mithram.* — Mithra crée et attire les âmes : Porph., *De antro nymph.*, 24; Julien, *Or.*, IV, 172 D; Dracontius, *Romulea*, X, 538. Cf. *supra*, p. 144 ss. — La théorie « chaldéenne » s'est, comme ailleurs, combinée avec les traditions mazdéennes.

(2) Cf. *supra*, p. 98 ss.

la suprématie sur tout le panthéon païen (1). Les excentricités et les violences de ce déséquilibré firent lamentablement échouer sa tentative, mais elle répondait aux exigences du temps, et elle fut bientôt reprise avec un meilleur succès. Aurélien consacra, près de la voie Flaminienne, à l'est du Champ de Mars, un édifice colossal au dieu tutélaire qui lui avait donné la victoire en Syrie (2). La religion d'État qu'il institua ne doit pas être confondu avec le mithriacisme : son temple grandiose, ses cérémonies fastueuses, ses jeux quadriennaux, son clergé de pontifes rappellent les grands sanctuaires de l'Orient et non les antres obscurs où se célébraient les mystères (3). Néanmoins le *Sol invictus* que l'empereur avait voulu honorer avec une pompe jusqu'alors inouïe, pouvait être revendiqué comme leur par les fidèles de Mithra.

La politique impériale donnait dans la religion officielle la première place au Soleil, dont le souverain était l'émanation, de même que la planète royale dominait les autres étoiles dans les spéculations chaldéennes propagées par les mithriastes. Des deux côtés, on tendait même à voir dans l'astre radieux qui illumine l'univers, le dieu

---

(1) L'importance de cette religion solaire d'Hémèse a été récemment mise en lumière, mais avec quelque exagération, par M. von Domaszewski, *Abhandl. zur röm. Religion*, 1909, p. 197 ss.

(2) Hülsen-Jordan, *Topogr. der Stadt Rom*, I, 3er teil, p. 454 sqq.; Homo, *L'Empereur Aurelien*, 1904, p. 185 ss.

(3) *M. M. M.*, II, p. 66, 71 s., 109 s.: cf. mon article *Sol* dans Saglio-Pottier, *Diction. des antiquités*.

unique, ou du moins l'image sensible du dieu unique, et à établir dans les cieux le monothéisme à l'imitation de la monarchie qui règnait sur la terre. Macrobe dans ses Saturnales expose doctement que toutes les divinités se ramènent à un seul Être considéré sous des aspects divers, et que les noms multiples, sous lesquels on les adore, sont des équivalents de celui d'Hélios. Le théologien qui défend cette syncrasie radicale, Vettius Agorius Prétextat, fut non seulement un des plus hauts dignitaires de l'empire, mais un des derniers chefs des mystères persiques (1).

Le mithriacisme, au moins au IVe siècle, eut donc pour objectif, en réunissant tous les dieux et tous les mythes dans une vaste synthèse, de fonder une religion nouvelle, qui devait être en harmonie avec la philosophie règnante et avec la constitution de l'empire. Cette religion aurait été aussi éloignée du vieux mazdéisme iranien que du paganisme gréco-romain, qui ne laissait aux puissances sidérales qu'une place minime. Elle eût en quelque sorte ramené l'idolâtrie à ses origines, et retrouvé, sous les mythes qui en avaient obscurci la compréhension, la nature divinisée (2). Rompant avec le principe romain de la nationalité des cultes, elle eût établi la domination universelle de Mithra, assimilé au Soleil invincible. Ses

---

(1) Macrobe, *Sat.*, I, 17 ss., cf. *infra* p. 216 n. 1. — Macrobe s'inspire en réalité de Porphyre ou de Jamblique, qu'il paraît avoir connu par l'intermédiaire de Cornélius Labéon ; cf. mon article *Sol*, *l. c.*

(2) Cf. *Religions orient.*, 2e éd., p. 305 ss.

adhérents espéraient, en concentrant toutes les dévotions sur un seul objet, donner à des croyances désagrégées une cohésion nouvelle. Le panthéisme solaire fut le dernier refuge des conservateurs menacés par une propagande révolutionnaire qui poursuivait l'anéantissement de tout l'ancien ordre de choses.

A l'époque où ce monothéisme païen prétendit règner à Rome, la lutte entre les mystères mithriaques et le christianisme avait depuis longtemps commencé. La propagation des deux religions avait été à peu près contemporaine, et leur expansion s'était opérée dans des conditions analogues. Venues toutes deux de l'Orient, elles se répandirent à la faveur des mêmes causes générales, l'unité politique et l'anarchie morale de l'empire. La diffusion de l'une et de l'autre se produisit avec une rapidité semblable, et, au déclin du II[e] siècle, elles comptaient pareillement des adhérents dans les régions les plus lointaines du monde romain. Les sectateurs de Mithra auraient pu s'approprier à bon droit les hyperboles de Tertullien : *Hesterni sumus et vestra omnia implevimus* ..[1] Si l'on considère la quantité de monuments que le culte persique nous a laissés, on peut même se demander si, à l'époque des Sévères, ses adeptes n'étaient pas plus nombreux que les fidèles du Christ. Une autre similitude entre les deux églises opposées, c'est qu'au début elles firent des prosélytes surtout dans les

(1) Tertull., *Apolog.*, 37; cf. *Contra Iudaeos*, 6.

classes inférieures de la société. Leur propagande fut à l'origine essentiellement populaire; contrairement à l'enseignement des écoles philosophiques, elle s'adressa moins aux esprits cultivés qu'à la foule, et fit par conséquent appel au sentiment plutôt qu'à la raison.

Mais à côté de ces similitudes, on remarque dans les moyens d'action des deux adversaires des différences considérables. Les premières conquêtes du christianisme furent favorisées par la *Diaspora* juive, et il se répandit d'abord dans les contrées peuplées de colonies israélites. C'est donc surtout dans les pays baignés par la Méditerranée que ses communautés se développent ; elles n'étendent guère leur champ d'action en dehors des villes, et leur multiplication est due pour une grande part à des missions entreprises dans le but exprès « d'instruire les nations ». Au contraire, l'extension du mithriacisme est due avant tout à l'action de facteurs sociaux et politiques : importation d'esclaves, transferts de troupes, déplacements de fonctionnaires publics. C'est dans l'administration et dans l'armée qu'il compte le plus de zélateurs, c'est-à-dire là où les chrétiens restent très clairsemés à cause de leur aversion pour le paganisme officiel. En dehors de l'Italie, il se propage principalement le long des frontières, et prend pied simultanément dans les cités et dans les campagnes; il trouve ses points d'appui les plus fermes dans les provinces danubiennes et en Germanie, tandis que l'Église fait

les progrès les plus rapides en Asie Mineure et en Syrie [1]. Les domaines des deux puissances religieuses ne coïncidaient donc pas, et elles purent s'étendre assez longtemps l'une et l'autre sans entrer directement en conflit. C'est dans la vallée du Rhône, en Afrique et surtout dans la ville de Rome, où toutes deux étaient solidement établies, que la concurrence était particulièrement vive au IIIe siècle entre les collèges d'adorateurs de Mithra et la société des fidèles du Christ.

La lutte entre les deux religions rivales fut d'autant plus opiniâtre que leurs caractères étaient plus semblables. Leurs adeptes formaient pareillement des conventicules secrets, étroitement unis, dont les membres se donnaient le nom de « Frères »[3]. Les rites qu'ils pratiquaient, offraient

---

(1) Nous l'avons remarqué plus haut (p. 31), Mithra ne pénétra jamais dans le monde hellénique, où le christianisme grandit. M. Harnack (*Ausbreitung des Christentums*)2, t. II, p. 270 ss.; cf. Dieterich, *Bonner, Jahrb.*, 1902, p. 41) voit dans cette exclusion du premier une cause capitale de son infériorité : « Verschlossen sich die Kulturländer κατ'ἐξοχήν dem Mithraskulte und konnte er daher keinen oder nur einen späten Kontakt mit dem Hellenismus gewinnen, so war er dazu verurteilt eine kulturlose Sekte zu bleiben, d. h. ein Konventikel ». Mais en réalité les mystères persiques tentèrent d'opposer à la culture grecque une autre culture qui, à certains égards, lui était supérieure, celle de l'Iran. Seulement si celle-ci pouvait par ses qualités morales séduire l'esprit romain, elle était dans son ensemble trop asiatique pour que les Occidentaux l'accueillissent sans répugnance. Il en fut de même du manichéisme (cf. *Religions orientales*, p. 201 sq., 228).

(2) On s'en convaincra immédiatement en comparant notre carte à celles de Harnack *(op. cit.)* : « Dort ist weiss was hier schwarz ist und umgekehrt. »

(3) Cf. *supra*, p. 159. Je noterai que l'expression même de « très chers frères » était déjà usitée parmi les sectateurs de Jupiter Dolichénus (CIL, VI, 406 = 30748 : *fratres carissimos et conlegas hon*[*estissimos*]) et probablement aussi dans les associations mithriaques.

de nombreuses analogies : les sectateurs du dieu perse, comme les chrétiens, se purifiaient par un baptême, recevaient d'une sorte de confirmation la force de combattre les esprits du mal, et attendaient d'une communion le salut de l'âme et du corps (1). Comme eux aussi, ils sanctifiaient le dimanche, et fêtaient la naissance du Soleil le 25 décembre, le jour où la Noël était célébrée, au moins depuis le IVe siècle (2). Ils prêchaient de même une morale impérative, tenaient l'abstinence et la continence pour méritoires, et mettaient au nombre des vertus principales le renoncement et l'empire sur soi-même (3). Leurs conceptions du monde et de la destinée de l'homme étaient similaires: ils admettaient les uns et les autres l'existence d'un ciel des bienheureux situé dans les régions supérieures et d'un enfer peuplé de démons, contenu dans les profondeurs de la terre (4); ils plaçaient aux origines de l'histoire un déluge (5) ; ils donnaient comme source à leurs traditions une révélation primitive; ils croyaient enfin à l'immortalité de l'âme et à une rétribution future, au jugement dernier et à la résurrection des morts dans la conflagration finale de l'univers (6).

Nous avons vu que la théologie des mystères

---

(1) Cf. *supra*, p. 161 ss.
(2) Cf. *supra*, p. 173 ss. *infra* p. 207.
(3) Cf. *supra*, p. 142 s.
(4) Cf. *supra*, p. 112.
(5) Cf. *supra*, p. 138.
(6) Cf. *supra*, p. 144 ss.

faisait du Mithra « médiateur » l'équivalent du Logos alexandrin (1). Comme lui, le Christ était le μεσίτης, l'intermédiaire entre son Père céleste et les hommes, et, comme lui encore, il faisait partie d'une trinité (2). Ces rapprochements n'étaient certainement pas les seuls que l'exégèse païenne établît entre eux, et la figure du dieu tauroctone, se résignant à contre-cœur à immoler sa victime pour créer et sauver le genre humain (3), avait certainement été comparée à celle du Rédempteur se sacrifiant pour le salut du monde.

D'autre part, les écrivains ecclésiastiques, reprenant une métaphore du prophète Malachie, opposent le « Soleil de justice » au « Soleil invincible », et consentent à voir dans le globe éblouissant, qui éclaire les hommes, un symbole du Christ, « lumière du monde ». Faut-il s'étonner que la foule des dévots n'ait pas toujours respecté les distinctions subtiles des docteurs, et qu'obéissant à une coutume païenne, elle ait offert à l'astre radieux des hommages que l'orthodoxie réservait à Dieu? Au Ve siècle, non seulement des hérétiques mais de vrais fidèles s'inclinaient encore vers le disque flamboyant, au moment où il se levait sur l'horizon, et murmuraient la prière : « Ayez pitié de nous. » (4)

(1) Cf. *supra*, p. 129, 141.

(2) Cf. *supra*, p. 130.

(3) Cf. *supra*, p. 137.

(4) Saint Léon, *Serm.*, XXVII, in *Nativ. Dom.*, VII, 3 (*P. L.*, LIV, col. 218); Eusèbe d'Alexandrie, *Or.* VI, Περὶ ἀστρονόμων (*P. G.*, LXXXVI, col. 53). Cf. notre note sur le Soleil, symbole du Christ, *M. M. M.*, I, p. 355, s , et Usener, *Sol invictus*, Rhein. Mus. LX, p. 480 ss. (reproduit dans *Weihnachtsfest*, 2e éd., 1911, p 362 s.)

Les similitudes entre les deux églises ennemies étaient telles qu'elles frappèrent tous les esprits dans l'antiquité même. Dès le IIe siècle, les philosophes grecs établissaient entre les mystères persiques et le christianisme un parallèle qui devait évidemment être tout à l'avantage des premiers (1). De leur côté, les Apologistes insistent sur les analogies des deux religions, et les expliquent par une contrefaçon satanique des rites les plus sacrés de leur culte (2). Si les œuvres polémiques des mithriastes étaient conservées, nous y verrions sans doute la même accusation rétorquée contre leurs adversaires (3).

Nous ne pouvons nous flatter aujourd'hui de trancher une question qui divisait les contemporains, et qui restera sans doute toujours insoluble. Nous connaissons trop mal les dogmes et la liturgie du mazdéisme romain, aussi bien que le développement du christianisme primitif pour déterminer quelles influences réciproques ont agi sur leur évolution simultanée. Toutefois des ressemblances ne supposent point nécessairement une imitation. Beaucoup de correspondances entre la doctrine mithriaque et la foi catholique s'expli-

(1) Orig., *Contra Celsum*, VI, 21 (p. 92, Koetschau); 24 (p. 94). Cf. *M. M. M.*, t. I, p. 25 ss.

(2) Justin le Martyr, *Apol.*, I, 66; *Dial cum Tryph.*, 70, 78; Tertull., *De corona*, 15; *De baptismo*, 5; *De praescr. haeret*, 4; Pseudo August., *Quaest vet. et nov. Test.*, CXIV.

(3) Nous savons que le clergé de la *Magna Mater* reprochait aux chrétiens d'avoir emprunté à leur culte l'idée de la rédemption par le sang de l'Agneau pascal ; cf. *Rev. hist. litt. relig.*, VIII, 1903, p. 423, et *Religions orient.*, 2e édit., p. 106 s.

quent par la communauté de leur origine orientale (1). Certaines idées, certaines cérémonies ont dû cependant passer de l'un des cultes dans l'autre, mais nous soupçonnons le plus souvent ces emprunts plutôt que nous les apercevons clairement.

Il semble probable qu'on chercha à faire de la légende du héros iranien le pendant de la vie de Jésus, et que les disciples des mages voulurent opposer une adoration des bergers, une cène et une ascension mithriaques à celles des évangiles (2). On compara même la roche génératrice, qui avait enfanté le génie de la lumière, avec la pierre inébranlable, emblème du Christ, sur laquelle était bâtie l'Eglise, et jusqu'à la grotte, où le taureau avait succombé, avec celle où Jésus serait né à Bethléem (3). Mais ce parallélisme forcé ne pouvait guère aboutir qu'à une caricature (4). Ce fut

(1) C'est le cas pour la croyance à l'Esprit du mal, pour le Baptême et les agapes, etc. Nous avons montré que les *milites* de Mithra et la *militia christi* perpétuaient tous deux des conceptions qui s'étaient développées dans l'Orient hellénistique ; cf. *Religions orient.*, Préface p. XIV ss.

(2) *M. M. M.*, I, pp. 162, 176, 179.

(3) Saint Justin, *Dial. cum Tryph.*, 60 ; cf. Prudence, *Cathemerinon*, V, 1 (p. 26, Dressel).

(4) Jean Réville *(Études publiées en hommage à la faculté de théologie de Montauban*, 1901, p. 339 s.) suppose que toute la tradition de Matthieu sur l'adoration des mages a été suggérée à l'imagination chrétienne par le mithriacisme, mais il reconnaît que nous n'avons aucune preuve de cet emprunt. De même A. Dieterich (*Zeitschr. f. Neutest. Wiss.*, 1902, p. 1 ss. = *Kleine Schriften*, p. 272 ss.) a cherché, non sans ingéniosité, à expliquer la formation du récit des rois mages, qui serait un écho du voyage entrepris par Tiridate et ses prêtres à la cour de Néron, et il croit que l'adoration des bergers s'est introduite

une cause grave d'infériorité pour le mazdéisme de ne croire qu'en un rédempteur mythique. La source intarissable d'émotions religieuses que la prédication et la passion du Dieu immolé sur la croix ont fait jaillir, n'a point coulé pour les fidèles de Mithra.

Par contre les liturgies orthodoxes ou hérétiques, qui se sont fixées peu à peu durant les premiers siècles de notre ère, purent chercher plus d'une inspiration dans ces mystères qui, de tous ceux des païens, offraient avec les institutions chrétiennes le plus d'affinités. Nous ignorons si le rituel des sacrements et les espérances qu'on y attachait, ont pu subir en quelque mesure l'influence des pratiques et des dogmes mazdéens (1). Peut-être la coutume d'invoquer le Soleil trois fois chaque jour, à l'aurore, à midi et au crépuscule, a-t-elle été reproduite dans les prières quotidiennes de l'Église (2), et il paraît certain que

du mithriacisme dans la tradition chrétienne. Je ferai cependant observer que les croyances mazdéennes sur la venue au monde de Mithra ont singulièrement varié (cf. *M.M.M.*, t. I, p. 160 s.). — L'hypothèse de Dieterich trouverait une confirmation indirecte dans l'archéologie, si, comme veut le démontrer M. Bienkowski (*De prototypo quodam Romano adorationis magorum* [Eos, XVII, 1911, p. 45 ss.]), une base sculptée de la collection Borghèse représentait ces mages arméniens apportant des offrandes et avait servi de prototype aux monuments chrétiens figurant l'adoration des mages. Mais cf. von Sybel, *Römische Mitt.*, XVII, 1912, p. 311 ss. (le modèle imité dans l'art chrétien primitif serait une œuvre perdue du Ier siècle), et aussi Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéol. orientale*, VII, p. 85.

(1) Sur les ressemblances du rituel mithriaque et du rituel chrétien ; voyez Roeses, *Ueber Mithrasdienst* (Progr. Stralsund), 1905, p. 26 s. ; cf. Harnack, *op. cit.*, p. 272, n. 1.

(2) Usener, *Götternamen*, p. 186, n. 27 ; cf. cependant Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 2e édit., p. 431 s.

la commémoration de la Nativité a été placée au 25 décembre parce qu'on fêtait au solstice d'hiver le *Natalis Invicti*, la renaissance du dieu invincible (1). En adoptant cette date, qui était universellement marquée par des réjouissances sacrées, l'autorité ecclésiastique purifia en quelque sorte des usages profanes qu'elle ne pouvait supprimer.

Le seul domaine où nous puissions constater en détail l'étendue des emprunts, est celui de l'art. La sculpture mithriaque, plus anciennement développée, fournit aux vieux marbriers chrétiens une foule de modèles qu'ils adoptèrent ou adaptèrent. Ainsi, ils s'inspirèrent du type de Mithra faisant à coups de flèches jaillir la source d'eau vive (2) pour créer celui de Moïse frappant de sa verge le rocher d'Horeb. Fidèles à une tradition invétérée, ils reproduisent même ces figures des divinités cosmiques, comme le Ciel ou les Vents, dont la foi nouvelle avait proscrit l'adoration, et l'on retrouve sur les sarcophages, dans les miniatures, et jusque sur les portails des églises romanes des preuves de l'influence exercée par les grandes compositions qui ornaient les grottes sacrées (3).

Il ne faudrait point cependant s'exagérer la valeur de ces rapprochements. Si le christianisme et le mithriacisme offraient des ressemblances

(1) Cf. *supra*. p. 173; *M. M. M.* t. I, p. 342, n. 4.; Usener, *Sol invictus* (Rhein Mus. LX,) pp. 466, 489. = *Weihnachtsfest*, 2e éd., 1911, p. 348 ss.; Cumont, *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1911, p. 292; Vacandard, *Études de critique et d'histoire religieuse*, t. III, 1912, p. 16 ss.

(2) Cf. *supra*, p. 138.

(3) Cf. l'appendice de ce volume, p. 237 s.

profondes, dont les principales étaient la croyance à la purification des âmes et l'espoir d'une résurrection bienheureuse, des différences non moins essentielles les séparaient. La plus importante était l'antithèse de leurs relations avec le paganisme romain. Les mystères mazdéens cherchèrent à le gagner par une série d'accommodements et de compromissions; ils essayèrent de fonder le monothéisme tout en respectant le polythéisme, tandis que l'Église était en principe, sinon toujours en pratique, l'antagoniste intransigeante de toute idolâtrie. La première attitude était en apparence la plus avantageuse : elle donnait à la religion persique une élasticité plus souple et une plus grande faculté d'adaptation, et elle attira vers le dieu tauroctone tous ceux qui craignaient une rupture douloureuse avec d'antiques traditions et avec la société contemporaine. Beaucoup durent adopter de préférence des dogmes qui satisfaisaient leurs aspirations vers une pureté plus parfaite et un monde meilleur, sans les obliger à détester la foi de leurs pères et l'État dont ils étaient citoyens. Alors que l'Église grandit au milieu des persécutions, cette politique de transactions assura au mithriacisme d'abord une large tolérance, plus tard la faveur de l'autorité publique. Mais elle l'empêcha aussi de se libérer des superstitions grossières ou ridicules qui compliquaient son rituel et sa théologie; elle l'engagea, malgré son austérité, dans un alliance équivoque avec le culte orgiaque de l'amante d'Attis, et elle

l'obligea à traîner tout le poids d'un passé chimérique ou odieux. Si ce mazdéisme romanisé avait triomphé, il n'eut pas seulement assuré la perpétuité de toutes les aberrations du mysticisme païen, mais aussi celle d'une physique erronée, sur laquelle sa dogmatique reposait. La doctrine chrétienne, qui rompait avec le culte de la nature, sut rester exempte de ces mélanges impurs, et son affranchissement de toute attache compromettante lui assurait une immense supériorité. Sa valeur négative, sa lutte contre des préjugés séculaires, lui ont conquis les âmes, autant que les espérances positives qu'elle pouvait leur apporter. Tandis qu'elle accomplissait ce prodige de triompher du monde ancien malgré les lois et la police impériale, les mystères mithriaques furent promptement abolis dès que la protection de l'État se changea en hostilité.

Ils furent à l'apogée de leur puissance vers le milieu du IIIe siècle, et il sembla un instant que le monde dût devenir mithriaste (1). Mais les premières invasions des barbares et notamment la perte définitive de la Dacie (275 ap. J.-C.), suivie bientôt de celle des Champs Décumates, portèrent un coup terrible à la secte mazdéenne, qui dominait surtout à la périphérie de l'*orbis Romanus*. Dans toute la Pannonie et jusqu'à Virunum, aux frontières de l'Italie, ses temples furent saccagés (2).

(1) On a souvent répété le mot de Renan (*Marc Aurèle*, p. 579) : « Si le christianisme eût été arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle, le monde eût été mithriaste. »

(2) CIL, III, 4796 ; cf. *M. M. M.*, mon. 223, note (p. 328, s.) et mon. 248 *l* (p. 359).

Chacun des désastres de l'empire était aussi pour le « dieu invincible » une défaite qui enlevait la confiance en son secours. En revanche les pouvoirs officiels, menacés par les progrès rapides du christianisme, soutenaient avec une énergie croissante l'adversaire le plus redoutable qu'ils pussent lui opposer. Dans la débâcle universelle, l'armée était la seule institution qui fût restée debout, et les Césars créés par les légions devaient nécessairement s'appuyer sur une religion pratiquée surtout par les soldats. En 274, Aurélien fondait, à côté des mystères du dieu tauroctone, un culte public, largement doté, en l'honneur de *Sol invictus* (1). Dioclétien, dont la cour avec sa hiérarchie compliquée, ses prosternations devant le maître et sa foule d'eunuques, était de l'aveu des contemporains une imitation de celle des Sassanides, fut naturellement enclin à adopter des doctrines d'origine perse, qui flattaient ses instincts despotiques. L'empereur et les princes qu'il s'était associés, réunis en 307 à Carnuntum, y restaurèrent un temple du protecteur céleste de leur empire reconstitué (2). Les chrétiens allèrent jusqu'à considérer, non sans quelque apparence de raison, le clergé mithriaque comme l'instigateur de la grande persécution de Galère (3). Une héliolâtrie vaguement monothéiste parut sur le point de devenir, dans l'empire

(1) Cf. *supra*, p. 197.
(2) Cf. *supra*, p. 88.
(3) Théoph., *Chronogr.*, A. M., 5794. Cf. *M. M. M.*, II, p. 462.

romain comme dans l'Iran, la religion d'État, unique et intolérante. C'est sous la protection de *Sol* que les armées de Licinius marchèrent contre Constantin (1). La victoire de celui-ci vint ruiner les espérances que la politique de ses prédécesseurs avait fait concevoir aux adorateurs du Soleil. Quoiqu'il n'ait jamais poursuivi des croyances héréditaires dans sa famille et qu'il avait lui-même partagées (2), elle cessèrent de constituer un culte reconnu pour devenir un culte toléré. Ses successeurs leur furent résolument hostiles. A une défiance latente succéda une persécution ouverte. La polémique chrétienne ne se borne plus à ridiculiser les légendes et les pratiques des mystères mazdéens, ni même à leur reprocher d'avoir pour fondateurs les ennemis irréconciliables de Rome; elle réclame à grands cris la destruction totale de l'idolâtrie (3), et ses exhortations sont promptement suivies d'effet (4). Lorsqu'un rhéteur nous dit que sous Constance personne n'osait plus contempler le lever et le coucher du soleil,

(1) Usener, *Sol invictus* (Rhein. Mus., LX), p. 479 = *Weihnachtsfest*, 2e édit., p. 360 s. — Une inscription très remarquable nous apprend que Licinius établit dans le camp de Salvosia, en Mésie, un sacrifice annuel en l'honneur de Sol, le 18 novembre, qui était le premier jour de l'année suivant le calendrier d'Antioche; cf. A. von Domaszewski, *Abhandl. zur röm. Relig.*, 1909, p. 206 sq.

(2) *M. M. M.* I, p. 344, n. 9. Cf. Preger, *Konstantinos-Helios* (Hermes, XXXVI), 1901, p. 457; Maurice, *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1910, p. 96 ss.

(3) Firmicus Maternus, *De err. prof. relig.*, c. 4, 20, 28. — Firmicus, qui était un païen et un astrologue converti, met dans ses attaques toute l'outrance d'un homme qui doit donner des gages à son nouveau parti.

(4) Schulze, *Untergang des Heidentums*, t. I, 1887, p. 75.

que les paysans et les marins eux-mêmes s'abstenaient d'observer les astres, et tenaient tremblants les yeux fixés à terre (1), ces déclamations emphatiques sont un écho grossi des craintes qui remplissaient alors tous les païens.

La proclamation de Julien amena tout à coup un revirement inattendu. Le philosophe porté au trône par l'armée des Gaules, avait depuis son enfance une dévotion secrète pour Hélios (2). Selon sa conviction, ce dieu l'avait fait échapper aux périls qui avaient menacé sa jeunesse (3); il croyait tenir de lui une mission sacrée, et se regardait comme son serviteur ou plutôt comme son fils spirituel (4). Il a consacré à ce « roi » céleste un discours où l'ardeur de sa foi transforme par endroits une froide dissertation théologique en un dithyrambe enflammé (5), et la ferveur de sa dévotion pour l'astre qu'il adorait, ne se démentit pas jusqu'à l'heure de sa mort (6).

Le jeune prince devait être attiré particulièrement vers les mystères par son penchant superstitieux pour le surnaturel. Avant son avènement, peut-être même dès son adolescence, il fut introduit secrètement dans un conventicule mithriaque

(1) Mamert., *Grat. actio in Iulian.*, c. 23.
(2) Jul. *Or.* IV, début.
(3) Jul. *Or.* VII, p. 227, C.
(4) Jul. *Or.* IV, p. 130; VII, 229, C; *Caes.*, 336, C.; Eunape, *Hist. fr.*, 24; Sozom., VI, 2, 11; cf. Maurice, *C. R. Acad. Inscr.*, 1910, p. 96.
(5) *Or.*, IV, Εἰς βασιλέα Ἥλιον. Cf. Mau., *Die Religionsphilosophie Kaiser Julian's*, 1908, et ma *Théologie solaire*, p. 21 (407) sqq.
(6) Sozom., VI, 11; Philost., VII, 5, Malalas, p. 133 (Bonn).

par le philosophe Maxime d'Éphèse (1). Les cérémonies d'initiation eurent fortement prise sur ses sentiments. Il se crut désormais placé sous le patronage de Mithra dans cette vie et dans l'autre (2). Aussitôt qu'il eut jeté le masque et se fut proclamé ouvertement païen, il appela Maxime auprès de lui, et, alors sans doute, il eut recours à des ablutions et des purifications extraordinaires pour effacer la souillure qu'il avait contractée en recevant le baptême et la communion des chrétiens (3). A peine fut-il monté sur le trône, qu'il s'empressa d'introduire le culte persique à Constantinople, et il établit dans le palais même un temple, où « tour à tour initié et initiateur », il participait aux cérémonies occultes avec ses intimes (4). Presque simultanément les premiers tauroboles étaient accomplis à Athènes (5).

De toutes parts les sectateurs des mages relevèrent la tête. A Alexandrie, le patriarche Georges ayant voulu construire une église sur les ruines d'un mithréum, provoqua une émeute sanglante. Arrêté par les magistrats, il fut arraché de sa prison par la populace, et cruellement mis à mort le 24 décembre 361, la veille du *Natalis Invicti* (6).

(1) Grég. Nazianze, *Or.* IV, 55; cf. *M. M. M.*, t. I, p. 357.

(2) Jul., *Caes.*, p. 366, C; cf. *Or.* IV, p. 158, C; *Epist.*, 63 (p. 586, 5, Hertlein).

(3) Grég. Naz., *Or.* IV, 52; Sozom., V, 2, 1; cf. Allard, *Julien l'Apostat*, II (1903), p. 219 s.

(4) Libanius, *Or.* XVIII, 127 (*infra*, appendice); Himérius, *Or.* VII, p. 60 (Didot). Cf. Allard, *l. c.*, p. 220.

(5) C I A, III, 172, 173.

(6) Socrate, *Hist. eccl.*, III, 2; Sozom., *Hist. eccl.*, V, 7. La date

L'empereur se contenta d'adresser à la ville de Sérapis des remontrances paternelles (1).

Mais bientôt l'Apostat périssait dans cette expédition contre les Perses, où l'avaient entraîné peut-être le secret désir de conquérir le pays qui lui avait donné sa foi, et l'assurance qu'entre ses hommages et ceux de ses ennemis, son dieu tutélaire choisirait les siens. Ainsi échoua cette courte tentative de réaction, et le christianisme définitivement vainqueur s'attacha à extirper une erreur qui lui avait causé de si chaudes alarmes. Avant même que les souverains eussent interdit l'exercice de l'idolâtrie, leurs édits contre l'astrologie et la magie fournirent un moyen détourné d'atteindre le clergé et les fidèles de Mithra (2). En 371, beaucoup de ceux qui s'adonnaient aux pratiques occultes, furent impliqués dans un prétendu complot et mis à mort (3). Le mystagogue Maxime périt lui-même victime d'une accusation de ce genre (4).

Bientôt une série de constitutions impériales frappèrent directement la secte réprouvée. Dans les provinces, les soulèvements populaires devancèrent souvent l'action des magistrats (5). La foule

---

exacte est donnée par l'*Historia acephala*, p. 68, édit. Maffei. Peut-être un autre mithréum fut-il découvert en 391, sous le patriarchat de Théophile; cf. Socrate, V, 16. Rufin, XI, 22, et *infra* appendice p. 248.

(1) Jul., *Epist.* 10.

(2) *Cod. Theod.*, IX, 16; *Cod. Iust.*, IX, 18.

(3) Zosime, IV, 13 ; Ammien, XXIX, 1, 2.

(4) Eunape, *Vit. soph.*, p. 63, Boiss.; Socrate, III, 1, 2.

(5) La date de la destruction des temples est le plus souvent incertaine, mais les trouvailles de monnaies paraissent indiquer que la plu-

saccageait les temples et les livrait aux flammes avec la complicité des autorités (1). Les ruines des mithréums attestent la violence de cette fureur dévastatrice. A Rome même, en 377, le préfet Gracchus, désirant obtenir le baptême, donna des gages de la sincérité de sa conversion en « renversant, brisant, bouleversant (2) » une crypte avec toutes les statues qu'elle contenait. Souvent, pour soustraire au pillage leurs grottes restées inaccessibles, les prêtres en murèrent l'entrée (3), ou bien ils mirent à l'abri dans des cachettes sûres leurs images sacrées (4), convaincus que l'orage qui avait fondu sur eux était passager, et qu'après les jours d'épreuves leur dieu ferait luire pour eux celui du triomphe final. Par contre les chrétiens, pour rendre désormais impropre au culte un lieu souillé par la présence d'un cadavre, exécutaient parfois le sacrificateur rebelle aux lois, et l'enterraient dans les ruines du sanctuaire à jamais profané (fig. 24)(5).

L'espoir d'une restauration se maintenait surtout vivace à Rome, restée la capitale du paganisme. L'aristocratie, demeurée fidèle aux traditions ancêtres, le soutenait de ses richesses et de

part d'entre eux — en dehors de la Germanie et de la Dacie — ont été ruinés sous le règne de Gratien (367-383 ap. J.-C.); cf. *M. M. M.*, mon., 97, 5° (p. 257); 213 (p. 322); 223 *g* (p. 328); 237 (p. 338).

(1) Mon., 83 *d* ; suppl. 228*bis* (p. 500); 273*ter* (p. 518).

(2) St Jérome, *Epist. 107 ad Laetam (M. M. M.*, t. II, p. 18*)* : *Nonne specum Mithrae et omnia portentosa simulacra... subvertit, fregit, excussit ?*

(3) Mon., 4 (Sidon), mon., 15, 19 (Rome).

(4) Mon., 16 (Rome); cf. mon., 246 *a* (Osterburken).

(5) Mon., 273*ter*, *M. M. M.* t. II, p. 519 (Sarrebourg).

son prestige. Ses membres aimaient à se parer des titres de « Père des Pères » ou de « Héraut sacré de Mithra invincible », et multipliaient les offrandes et les fondations [1]. Ils redoublèrent envers lui de générosité, lorsque Gratien eut



FIG. 24. — SQUELETTE ENCHAÎNÉ DÉCOUVERT DANS LES RUINES DU TEMPLE DE SARREBOURG.

spolié les temples de leurs biens (382 ap. J.-C.). Un grand seigneur nous raconte en mauvais vers comment il releva une crypte splendide, construite par son aïeul près de la voie Flaminienne, et sut

[1] CIL, VI, 500, 504, 510, 511, 749 ss., 1778 s., 2151. — La dernière inscription, datée (387), est celle de Vettius Agorius Praetextatus, qui mourut en 385 (CIL, VI, 1728) et dont Macrobe a fait l'un des interlocuteurs de ses Saturnales (*supra*, p. 198).

se passer de toute subvention publique[1]. L'usurpation d'Eugène parut un moment devoir amener la résurrection attendue. Le préfet du prétoire, Nicomachus Flavianus, accomplit de tauroboles solennels, et renouvela dans un antre sacré les mystères du « dieu allié » du prétendant *(deum comitem)*[2]. Mais la victoire de Théodose (394) vint ruiner définitivement les espérances des partisans attardés des anciennes croyances.

Quelques conventicules clandestins purent s'obstiner encore à s'assembler dans les souterrains des palais[3]; le culte du dieu perse put se survivre au ve siècle dans certains cantons perdus des Alpes ou des Vosges[4]. Ainsi, l'attachement aux rites mithriaques persista longtemps dans la tribu des Anauni, maîtresse d'une florissante vallée dont un étroit défilé ferme l'orifice[5]. Mais peu à peu ses derniers fidèles abandonnèrent dans les pays latins une religion frappée d'une déchéance morale autant que politique. Elle se maintint avec plus de ténacité dans l'Orient, sa véritable patrie. Chassée du reste de l'empire,

---

(1) CIL, VI, 774.

(2) *Carmen adv. paganos*, 47 ss. (Riese, *Anthol. lat.*, I, p. 21). Cf. *infra*, p. 249.

(3) Paulin de Nole, *Poema ultim.*, 212 (écrit dans les dernières années du IVe siècle). Vers 400, Prudence, *Contra Symm.*, I, 309, attaque encore le culte du Soleil.

(4) Le mithréum de Sarrebourg ne paraît avoir été détruit qu'en 395; (cf. mon., 273*ter y*, *M. M. M.*, t. II, p. 518).

(5) L'*Anaunia*, où l'on a trouvé plusieurs monuments mithriaques (*supra*, 72), était encore païenne en 397 (*Vit. S. Sisinnii* dans *AA. SS.*, 29 mai, p. 44).

elle trouva un refuge dans les contrées où elle était née, et acheva lentement de s'y éteindre [1].

Seulement les conceptions que le mithriacisme avait répandues dans l'empire pendant plus de trois siècles, ne devaient pas périr avec lui. Quelques-unes d'entre elles, même les plus particulières, comme celles relatives au monde infernal, à l'efficacité des sacrements, à la résurrection de la chair, étaient acceptées aussi par ses adversaires, et, en les propageant, il n'avait fait que hâter leur domination universelle. Certaines de ses pratiques sacrées subsistèrent aussi dans le rituel des fêtes chrétiennes ou dans l'usage populaire. Toutefois ses dogmes fondamentaux étaient inconciliables avec l'orthodoxie, et ils ne purent se maintenir qu'en dehors de celle-ci. Sa théorie sur les actions sidérales, tour à tour condamnée et tolérée, fut portée par l'astrologie jusqu'au seuil des temps modernes. Mais c'est à une religion plus puissante que cette fausse science, que les mystères persiques devaient léguer, avec leur haine de l'Église, leurs idées cardinales et leur influence sur les masses.

Le manichéisme, bien qu'il fût l'œuvre d'un homme, et non le produit d'une longue évolution, était uni à ces mystères par des affinités multiples. La tradition suivant laquelle ses premiers fondateurs auraient conversé en Perse avec des

---

(1) Les maguséens de Cappadoce pratiquaient encore leur culte mazdéen en 464 (Priscus, fr. 31, t. I, p. 342, *Hist. min.*, Dind.); cf. *M. M. M.*, I, p. 10.

prêtres de Mithra [1], peut être inexacte dans sa forme, elle n'en exprime pas moins une vérité profonde. L'un et l'autre culte avaient été formés en Orient du mélange de la vieille mythologie babylonienne avec le dualisme perse, et s'étaient compliqués dans la suite d'éléments helléniques. La secte de Manès se répandit dans l'empire surtout durant le IVe siècle, au moment où le mithriacisme se mourait, et il fut appelé à recueillir sa succession [2]. Tous les mystes que la polémique de l'Église contre le paganisme avait ébranlés sans les convertir, furent séduits par une foi conciliante, qui permettait de réunir dans une même adoration Zoroastre et le Christ. La large diffusion qu'avaient obtenue les croyances mazdéennes teintées de chaldéisme, avait préparé les esprits à accueillir l'hérésie; celle-ci trouva les voies aplanies, et c'est là que réside le secret de son expansion soudaine. Les doctrines mithriaques, ainsi rénovées, devaient résister pendant des siècles à toutes les persécutions, et, ressuscitant encore sous une forme nouvelle au milieu du moyen âge, agiter de nouveau l'ancien monde romain.

---

(1) Hegemonius, *Acta Archelai*, 63 (p. 91, 20, Beeson); Epiphanius, *Adv. haeres.*, LXVI, 3; Cyrille, *Catech.*, VI, 13.

(2) Kessler, article *Mani* dans Herzog-Hauck, *Realenc.*[3], p. 197. De Stoop, *Diffusion du manichéisme*, 1909, p. 4 ss.

APPENDICE I [1]

L'ART MITHRIAQUE

Les monuments mithriaques, qui ont été trouvés en nombre considérable dans les provinces d'Occident et même en Orient, constituent un groupe homogène, dont il importe de caractériser l'importance pour l'histoire de l'art romain. A la vérité, leur mérite artistique est beaucoup moindre que leur intérêt documentaire, et leur valeur principale n'est point esthétique mais religieuse. L'époque tardive où ces œuvres ont vu le jour, nous interdit l'espoir d'y trouver l'expression d'une véritable puissance créatrice et d'y suivre les progrès d'un développement original. Il serait cependant peu équitable de les confondre toutes dans un commun mépris en s'inspirant d'un atticisme étroit. A défaut de génie inventif, l'adresse dans l'adaptation des motif anciens, l'habileté de main dans l'exécution, toutes les qualités de métier dont elles témoignent parfois, peuvent suffire à les recommander à notre attention. Quelques-uns de nos groupes de ronde bosse et de nos bas-reliefs — car les peintures et les mosaïques conservées sont si peu nombreuses et si médiocres qu'on peut s'abstenir d'en parler (2) — tiennent un rang fort honorable dans la foule des sculptures que la période impériale nous a laissées et méritent qu'on s'y arrête un instant.

(1) Cet appendice est un remaniement des pages 213-220 du tome Ier de nos *M. M. M.*

(2) Fresques à Rome (*M. M. M.*, mon. 11; cf. *infra*, p. 241), à Spolète (mon. 97); à Tripoli (*infra*, p. 246) — Mosaïques à Ostie (mon. 83*a*, 84*d* et 295) et à Sentinum (mon. 298).

On peut démontrer (1) que toutes nos représentations du Mithra tauroctone, dont la figure hiératique était fixée dès avant la propagation des mystères en Occident, sont des répliques plus ou moins fidèles d'un type créé par un sculpteur de l'école de Pergame à l'imitation de la Victoire sacrifiant qui ornait la balustrade du temple d'Athéna Nikè sur l'Acropole. Certains marbres découverts à Rome et à Ostie (2) et qui remontent sans doute au début du IIe siècle, reflètent encore l'éclat de cette puissante composition de l'époque hellénistique. Après une ardente poursuite, le dieu vient d'atteindre le taureau qui s'abat. Un genou sur la croupe, un pied sur un de ses sabots, il pèse sur lui pour le maintenir à terre et lui empoignant d'une main les naseaux, il lui plonge de l'autre un couteau dans le flanc. La fougue de cette scène mouvementée fait valoir l'agilité et la vigueur du héros invincible. D'autre part, la douleur de la victime qui râle moribonde et dont un spasme suprême contracte les membres, le singulier mélange d'exaltation et de regret qui altère les traits de son meurtrier, font ressortir le côté pathétique de ce drame sacré, et communiquent encore au spectateur une émotion que les fidèles ont dû vivement ressentir.

Le visage du dieu (3), tel que le figurent les meilleurs morceaux de sculpture, est celui d'un jeune homme d'une beauté presque féminine : une abondante chevelure bouclée, qui s'élève au-dessus du front, l'entoure comme d'une auréole, la tête est légèrement penchée en arrière de façon que le regard se dirige vers le ciel, et la contraction des sourcils et des lèvres donne à la physionomie une étrange expression de douleur. Tous ces caractères se retrouvent dans la célèbre statue du Capitole où l'on reconnu un portrait idéalisé d'Alexandre, divinisé comme dieu solaire (4). Si on lui com-

(1) Cf. *M.M.M.*, t. II, pp. 180 s.

(2) Cf. *supra*, p. 37, p. 81. Nous avons donné *M.M.M.*, t. II, p. 546, une liste des monuments datés.

(3) Cf. *M.M.M.*, t. I, p. 182.

(4) Helbig, *Führer durch die Sammlungen in Rom*, I3 (1912), p. 497, no 882.

pare une tête d'Ostie, qui est la meilleure et l'une des plus anciennes images de Mithra que nous possédions(1), on sera frappé de l'indiscutable affinité qui unit les deux œuvres. Parfois nos figures se rapprochent davantage d'une autre production de la même lignée, le prétendu Alexandre mourant des Offices (2). L'un et l'autre de ces marbres célèbres remontent à des originaux de l'époque des diadoques et le second peut être attribué à un sculpteur de Pergame. C'est dans cette école, nous le disions, que selon toute probabilité on a imaginé l'adaptation de ce type au Mithra tauroctone. Comme le mouvement et le pathétique de l'ensemble de la composition, la grâce douloureuse et presque morbide des traits du héros sont dans la manière et dans l'esprit de ce temps et de ce pays.

Le type traditionnel des porte-flambeau ou dadophores (p. 131) ne se prêtait pas à l'expression des passions aussi vives. Du moins peut-on remarquer dans les meilleurs exemplaires le parti avantageux que l'artiste a su tirer de l'ampleur du vêtement phrygien, et saisir les sentiments divers, espérance et tristesse, qui se peignent sur les visages des deux jeunes gens opposés. Nous possédons une reproduction remarquable de ce couple divin dans les deux statues trouvées près du Tibre, que Zoëga attribuait à l'époque d'Hadrien, et qui ont peut-être été importées d'Orient en Italie (3). On observera comment leur auteur a su éviter le défaut de symétrie résultant de ce que ces deux personnages, destinés à se faire pendant, avaient l'un et l'autre le manteau attaché sur l'épaule gauche et retombant du côté droit.

Le souci du détail, qui caractérise les œuvres de l'époque des Antonins, se manifeste avec plus ou moins de bonheur dans des monuments un peu plus récents. Considérez le groupe d'Ostie, qui date du règne de Commode, ou le bas-

(1) *M.M.M.*, mon. 295 *d*, fig. 348; cf. t. II, p. 523, fig. 490.

(2) Amelung, *Führer durch die Antiken in Florenz*, 1897, n° 151.

(3) *M.M.M.*, mon. 27, pl. II.

relief de la villa Albani, qui paraît contemporain du premier (1) : L'artiste s'est complu à multiplier les plis des vêtements, à entortiller les boucles des chevelures pour montrer son adresse à vaincre les difficultés qu'il s'était lui-même créées, mais ce curieux maniérisme ne rachète pas la froideur de l'impression d'ensemble. Le succès de ce procédé minutieux est plus heureux dans les morceaux de dimensions réduites. Un petit marbre, trouvé récemment à Aquilée et que reproduit notre planche du frontispice, se distinge à cet égard par une « déconcertante habileté technique ». Les figures délicatement fouillées se détachent presque entièrement du bloc massif auquel elles ne sont rattachées que par de minces supports. C'est un morceau de bravoure, où le sculpteur fait montre de sa virtuosité à obtenir d'une manière cassante les mêmes effets que le ciseleur fait produire au métal ductile (2).

Mais les œuvres de cette perfection relative sont rares en Italie et surtout en province, et il faut reconnaître que la grande masse des monuments mithriaques est d'une désolante médiocrité. Les praticiens ou tailleurs de pierre — ils ne méritent pas d'autre nom — auxquels ces ouvrages sont dus, se contentaient souvent d'esquisser en quelques coups de ciseau la scène qu'ils prétendaient reproduire. Une enluminure brutale accusait ensuite certains détails. Le modelé est parfois si sommaire que seuls les contours sont bien marqués, comme dans les hiéroglyphes, et que le travail tient

(1) *M.M.M.*, mon. 79, fig. 67, et mon. 38, fig. 45.

(2) R. von Schneider (*l. c.*, t. II, p. 488), qui reconnaît dans cette œuvre « *ein verblüffendes technisches Geschick* », en rapproche les reliefs de la base de la colonne Antonine (Brunn, *Denkmäler gr. u. röm. Skulptur*, pl. 210 *b*), un bas-relief du Campo-Santo de Pise (Dütschke, *Bildwerke in Ober-Italien*, I, nº 60), et le buste de Commode au Palais des Conservateurs (Helbig, *Führer*, 3e éd., nº 930). La même application de la technique du métal au marbre se remarque dans deux bustes, admirablement conservés, qui ont été découverts à Smyrne et se trouvent aujourd'hui au Musée du Cinquantenaire (*Catal. des sculptures et inscr. antiques*, 2e éd., 1913, nos 39-40).

autant du dessin que de la plastique ([1]). Il suffisait, à la vérité, d'ébaucher des représentations dont tous les fidèles connaissaient le sens et qu'ils complétaient par l'imagination, et notre ignorance nous fait plus vivement sentir les imperfections d'une facture maladroite et indécise. Néanmoins certains petits bas-reliefs n'ont jamais été que de vraies caricatures, dont les personnages approchent du grotesque, et rappellent par leur difformité ces bonshommes de pain d'épice qu'on vend dans nos foires.

La négligence avec laquelle ces tablettes sont exécutées a pour excuse leur destination. Les mystes de Mithra avaient l'habitude non seulement de les consacrer dans les temples, mais encore d'en orner les oratoires de leurs modestes demeures. Cet usage domestique permet d'expliquer l'énorme quantité de ces monuments qui ont été trouvés partout où le culte a pénétré. Pour répondre à la demande incessante qu'en faisaient les fidèles, les ateliers de sculpture durent les exécuter rapidement et en grande masse. Les auteurs de ces produits de pacotille ne songeaient qu'à satisfaire à bon marché une clientèle de dévots, dont le sentiment artistique était peu exigeant. Les fabricants anciens confectionnaient des centaines de Mithra tauroctones semblables ([2]), comme nos industriels multiplient à foison le même crucifix ou la même Vierge. C'était l'imagerie religieuse de l'époque et elle était aussi peu esthétique que celle d'aujourd'hui.

Ces manufactures ne se bornaient pas à façonner perpétuellement des répliques d'un même type traditionnel, elles savaient diversifier leur assortiment pour s'accommoder à tous les goûts et à toutes les bourses. Passons en revue la série des ex-voto recueillis dans le mithréum de Sarmizégé-

(1) *M.M.M.*, mon. 16, 244 etc.

(2) L'absence de machines excluait naturellement une similitude absolue, mais certains de nos bas-reliefs sont certainement d'une seule et même main ou du moins sortent du même atelier; cf. *M.M.M.*, t. II, mon. 45 et 46; 93, fig. 85 et 95, fig. 87: 192 et 192*bis* [modernes ?]: 194 et 195.

tusa en Dacie [1]. Nous y trouverons des échantillons de tous les modèles que reproduisaient les ateliers de l'endroit. On évite la ronde bosse qui est trop ardue et trop dispendieuse. Tout au plus ajoure-t-on certaines parties du marbre de façon à dégager le groupe du dieu tauroctone. Mais quelle variété dans ces petits bas-reliefs qu'on fixait aux parois du



FIG. 25. — BAS-RELIEF TRAVAILLÉ A JOUR, MUSÉE DE PALERME (mon. 120).

sanctuaire ! Pour un prix minime on obtiendra une tablette carrée portant seulement l'immolation du taureau. Parfois sa valeur est rehaussée par l'adjonction d'une sorte de prédelle divisée en trois ou quatre tableautins. Ailleurs la composition se complique d'un registre supérieur décoré de scènes accessoires. Celles-ci envahissent enfin les bords

(1) *M. M. M.*, t. II, nos 138-183.

latéraux du monument et entourent des quatre côtés la représentation principale. Puis, la fantaisie de l'ouvrier se donnant carrière, il imaginera d'enfermer le dieu tauroctone dans un cercle, orné des signes du zodiaque, ou dans une couronne de feuillage ; il ajoutera ou il omettra des encadrements; il s'ingéniera à donner à sa plaque sculptée des formes nouvelles; elle sera à volonté carrée, oblongue, cintrée, trapézoïdale, ou même ronde. Il n'est pas deux de ces pièces dont l'aspect soit parfaitement semblable.

Si ces produits commerciaux d'un travail mercenaire n'ont avec l'art que des rapports très éloignés, ils n'en fournissent pas moins des indications utiles sur l'industrie de la pierre dans l'antiquité. Nous avons des preuves nombreuses qu'une bonne partie des sculptures destinées aux cités provinciales était, sous l'Empire, exécutée à Rome (1). C'est probablement le cas pour quelques-uns de nos monuments trouvés en Gaule, et même pour deux de ceux qui ornaient un mithréum de Londres (2). Par contre, certaines statues découvertes dans la capitale ont pu y être importées de l'Asie Mineure (3). Les beaux bas-reliefs de Virunum (4) y ont pareillement été amenés du dehors, sans doute par la voie d'Aquilée. On connaît par la passion des Quatre Couronnés l'importance au IIIe siècle, des carrières de Pannonie (5), où des centaines d'ouvriers non seulement extrayaient mais travaillaient le marbre. Ces chantiers paraissent avoir été un centre important de fabrication d'ex-voto mithriaques. Du moins plusieurs de ceux-ci, bien qu'exhumés dans les temples de Germanie, sont certainement originaires des bords

(1) Friedländer, *Sittengeschichte*, t. III6, p 280.

(2) *M. M. M.*, t. II, mon. 267 et la note p. 390; cf. *infra*, p. 245.

(3) *M. M. M.*, t. II, mon. 235 et la note p. 338. Cf. *infra*, p. 230, n. 1.

(4) Cf. *supra*, pp. 113 et 134.

(5) Wattenbach, *Passio sanct. quatuor coronat.*, avec des notes de Benndorf et de Max Büdinger, 1870 ; cf. Friedländer, *op. cit.*, p. 282. Un nouveau texte a été publié par Wattenbach, *Sitzb. Akad., Berlin*, XLVII, 1896, p. 1281 ss. Il en existe une traduction grecque encore inédite; cf. *Analecta Bollandiana*, XVI, 1897, p. 337.

du Danube (1). Ces constatations jettent un jour curieux sur le négoce des ornements d'église au temps du paganisme.

Néanmoins la majorité de nos monuments a sans aucun doute été exécutée sur place. La chose est évidente pour ceux qui étaient sculptés dans la paroi des rochers aplanis — malheureusement ils sont tous fort endommagés, — mais la certitude d'une fabrication indigène ressort pour beaucoup d'autres encore de la nature de la pierre employée (2). D'ailleurs la facture de ces morceaux révèle assez clairement qu'ils ne sont pas dus aux maîtres étrangers d'un grand centre artistique, ni même à ces sculpteurs nomades, qui parcouraient le pays en quête d'entreprises lucratives ou glorieuses (3), mais aux modestes lapicides établis dans quelque ville voisine.

Les monuments les plus considérables sont aussi ceux dont l'origine locale est là mieux établie, car leur transport eût entraîné à la fois des risques multiples et des frais exagérés. La collection des grands bas-reliefs mithriaques constitue ainsi une série des plus intéressantes pour l'étude de l'art provincial sous l'Empire. Sans doute, pas plus que la masse des tablettes votives, ces sculptures destinées à être exposées dans l'abside des temples à l'adoration des fidèles, ne sont des chefs-d'œuvre, mais on ne les a cependant pas traitées avec le même sans gêne, et l'on sent que leurs auteurs s'y sont appliqués à faire de leur mieux. S'ils ne peuvent guère prouver leur originalité dans l'invention des sujets, ils témoignent de leur ingéniosité dans l'agencement des figures, et de leur savoir faire dans l'exécution matérielle.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs, en jugeant ces morceaux, que le peintre venait au secours du sculpteur, et que la brosse pouvait achever ce que le ciseau n'avait fait qu'ébaucher. Sur le marbre nu ou sur la pierre enduite de stuc, on

(1) Mon. 248 *c*, 251 *g* (le marbre « italien » est probablement « pannonien »), 253 *l*, 260 et les notes p. 380.

(2) *M. M. M.*, I, p. 217, n. 1.

(3) Friedländer, *Sittengesch.*, III[6], p. 284 ss.

appliquait des tons violents : le vert, le bleu, le jaune, le noir et toutes les nuances du rouge, étaient associés sans discrétion. L'opposition des couleurs accusait les grands contours et faisait saillir les parties secondaires. Souvent même, des détails n'étaient indiqués qu'au pinceau. La dorure rehaussait enfin certains accessoires. Dans la pénombre des cryptes souterraines le relief de la sculpture eût été presque indistinct sans une brillante polychromie. Celle-ci était d'ailleurs dans les traditions de l'art oriental, et Lucien oppose déjà les formes simples et gracieuses des divinités helléniques à la richesse éclatante de celles importées d'Asie (1).

Les plus remarquables de ces œuvres ont été mises au jour dans le nord de la Gaule ou pour mieux dire sur la frontière rhénane : ce sont les grands bas-reliefs de Neuenheim, d'Osterburken, de Heddernheim, de Sarrebourg (2). Il semble qu'il faille attribuer tout ce groupe de monuments à cette intéressante école de sculpture qui florissait en Belgique au IIe et IIIe siècles, et dont les productions se distinguent avantageusement de celles des ateliers du midi (3). On ne peut jeter les yeux sur le bas-relief d'Osterburken (4), le plus complet de la série, sans être frappé de la richesse et de l'harmonie générale de cette vaste composition. L'impression confuse résultant de l'accumulation des personnages et des groupes — défaut que les monuments mithriaques partagent avec beaucoup d'autres de leur époque et notamment avec les sarcophages d'une composition généralement si surchargée — est ici tempérée par l'emploi judicieux des filets et des encadrements. Si l'on voulait critiquer les détails de tous ces ouvrages, il serait aisé d'y reprendre la disproportion de quelques figures, la gaucherie de certains

(1) Lucien, *Iup. trag.*, § 8.

(2) *M. M. M.*, mon. 245, 246, 251 *d*, suppl. 273*ter*.

(3) Friedländer, *Sitteng*, III6, p. 276 ss. — Il y a notamment une affinité manifeste entre nos bas-reliefs et le monument d'Igel.

(4) *M. M. M.*, t. II, mon. 246 et pl. VI.

mouvements, et parfois la raideur des attitudes et des vêtements, mais ces faiblesses ne doivent faire oublier ni la délicatesse du travail dans une matière friable, ni surtout le succès louable avec lequel a été réalisée une conception d'une véritable grandeur. Prétendre représenter sur la pierre non seulement les divinités, mais la cosmogonie des mystères et les épisodes de la légende de Mithra jusqu'à l'immolation suprême du taureau, était une entreprise périlleuse dont la réussite même imparfaite est déjà méritoire. On trouve déjà antérieurement, en particulier sur les sarcophages, des applications du procédé qui consiste à figurer les moments successifs d'une action dans des tableaux superposés (1), ou sur des plans parallèles, mais nous ne pourrions citer cependant aucun monument du paganisme romain qui puisse à cet égard être comparé à nos grands bas-reliefs, et il faudra attendre, pour retrouver une tentative analogue, les longues compositions dont les mosaïstes chrétiens décoreront les parois des églises.

M. F. Drexel (2) a récemment essayé de reconstituer avec plus de précision que je ne l'avais fait, le développement et la diffusion des types sculpturaux dont on peut suivre la transmission dans les monuments mithriaques. Nous pouvons distinguer à sa suite différents stades dans ce développement.

I. Le groupe le plus simple est celui du Mithra tauroctone, imité de la Victoire sacrifiant, sans aucune figure accessoire. Sous cette forme originelle, comme sculpture de

(1) Comparer le bas-relief du musée de Naples (inv. 6683) où les douze travaux d'Hercule sont disposés autour d'une représentation d'Hercule et d'Omphale (Millin, *Gal. Myth.*. pl. CXVII, n° 453), absolument comme les scènes accessoires sur les bas-reliefs du groupe rhénan (p. 232). Ces tableaux superposés sont empruntés à l'art d'Asie mineure (Wood, *Ephesus*, p. 222; Humann-Cichorius, *Altertümer von Hierapolis*, 1898, p. 63, n°s 10-11, etc.). D'autres emprunts à l'art asiatique (figures sur les faces antérieure et latérales des autels, etc.) sont signalés par Drexel, *op. cit.*, p. 80 s.

(2) Drexel, *Das Kastell Stockstadt*, 1910, p. 77.

ronde bosse, ce type est conservé dans une série d'exemplaires découverts à Rome et aux environs immédiats. Il n'est guère représenté dans les provinces (1).

II. Des stades intermédiaires, où à la simple image du dieu tauroctone on ajoute soit les dadophores (2), jusque-là séparés du groupe principal, soit les bustes de Sol et de Luna (3), et où l'ensemble est placé au milieu de rochers (4), conduisirent à la composition du type de bas-reliefs le plus répandu. Celui-ci montre Mithra immolant le taureau entre les deux dadophores, dans une grotte au-dessus de laquelle sont fixés les images de Sol et de Luna (p. 81). On le rencontre partout où le culte du dieu perse a pénétré, en Égypte et en Afrique, comme dans les pays du Nord. Dans la foule des bas-reliefs de ce type le plus général, on peut distinguer une série qui se place entre le groupe rhénan et le groupe danubien dont nous allons parler (5), et qui embrasse l'Italie, le Norique et une partie de la Pannonie. Le culte a été introduit ici d'Italie par la voie d'Aquilée (p. 65), et l'archéologie indique cette origine (6).

Nous ajouterons qu'une variante de ce type encore relativement simple est celle où Mithra, dieu solaire, est entouré seulement des signes du Zodiaque, des bustes des Vents et des Saisons, c'est-à-dire de symboles cosmiques. Les deux monuments les plus remarquables de ce genre ont été découverts, chose curieuse, aux deux extrémités du monde romain, l'un à Sidon, en Phénicie (p. 124), et l'autre à Londres (p. 56). Mais il a sans doute été répandu au moins dans certaines régions intermédiaires (7).

III. La composition se complique par l'adjonction de

---

(1) Mon. 173, 225 j., 226, 280, 284. Cf. *supra*, p. 37, fig. 3, p. 28, fig. 2.

(2) Mon. 65, 217.

(3) Mon. 30.

(4) Mon. 38, 119, 158.

(5) Observation communiquée par M. Drexel.

(6) Voy. p. ex. la note au monument 235.

(7) Sidon : cf. *infra* p. 240; Londres : mon. 267; cf. *infra* p. 245. — Cf. *M. M. M.* mon. 220.

scènes accessoires, empruntées aux légendes divines, qui s'ajoutent parfois aux représentations cosmiques. Ces tableaux secondaires n'apparaissent que très rarement à Rome et en Italie (mon. 31, 114). Il faut distinguer dans cette catégorie de monuments deux groupes, le groupe danubien et le groupe rhénan.

Le *groupe danubien* est caractérisé par l'existence sous la figure traditionnelle de Mithra tauroctone d'une sorte de prédelle qui contient dans des encadrements cintrés trois scènes : Mithra devant le Soleil agenouillé, puis le repas et l'ascension des deux alliés (p. 140). La composition la plus primitive est conservée, ce semble, dans un monument (nº 163), où ces groupes secondaires occupent le socle qui supporte le dieu tauroctone, sculpté en ronde bosse. C'est une vieille coutume de l'art grec de figurer sur le piédestal ou le trône des statues de divinités, des reliefs qui glorifient les hauts faits de celles-ci. Cette coutume fut probablement déjà appliquée aux représentations de Mithra par l'école de Pergame qui les créa (p. 222), et qui, on le sait, imite souvent certains procédés de l'art classique, et c'est d'Asie Mineure qu'elle dut passer dans les pays danubiens. Ce type originel s'y compliqua bientôt par l'adjonction d'autres figures, d'abord sur le bord supérieur de la plaque sculptée, puis dans le champ du relief à côté du Mithra tauroctone et des dadophores (1).

Dans le *groupe rhénan*, les monuments sont construits de toute autre façon. La prédelle manque entièrement. Par contre, le groupe principal est placé sous une sorte de porte monumentale, dont les montants et le linteau sont décorés de petits tableaux rectangulaires (p. 52). Le choix et la succession de ceux-ci s'écartent fortement des scènes accessoires des bas-reliefs danubiens. M. Drexel a rattaché avec raison cette disposition particulière à certaines traditions orientales : les monuments en forme de porte sont fréquents dans l'art hellénique d'Asie Mineure. On place sous des constructions

(1) Cf. *supra*, p. 182.

formées de deux piliers et colonnes et d'une architrave les statues des dieux, qui sont ainsi comme encadrées (1). Mais peut-être aussi la porte est-elle l'entrée du temple où l'on aperçoit la divinité. Il s'est produit dans l'art mithriaque une assimilation de l'antre, où suivant la légende le taureau avait été immolé, et de la grotte consacrée, où ses fidèles l'adoraient. Puis on décore montants et linteau des représentations de toute la légende sacrée, dont les épisodes étaient souvent rappelés dans les *spelaea* par des sculptures indépendantes. Les grands bas-reliefs rhénans offrent ainsi comme un résumé de tout le contenu d'un mithréum.

Le groupe danubien et le groupe rhénan ne dérivent pas l'un de l'autre : ils paraissent remonter tous deux à des modèles asiatiques, qui ont probablement été imités en Pannonie et en Germanie dès l'époque de l'introduction du culte mithriaque par les soldats, vers 70 ap. J.C. (2). Rome et l'Italie, comme le midi de la Gaule, où la religion exotique fut propagée par les esclaves et les marchands étrangers, eurent un développement artistique indépendant de celui de la frontière.

Nous ne rechercherons point ici quelle est l'origine de chacune des diverses représentations qui apparaissent sur nos monuments. Nous ferons cependant observer que, malgré leur variété, on peut y distinguer deux ou même trois classes bien tranchées. Un certain nombre de figures ont été empruntées telles quelles aux types traditionnels de l'art gréco-romain. Ahura-Mazda, détruisant les monstres soulevés contre lui, est un Zeus hellénique foudroyant les géants (p. 113); Véréthraghna est transformé en un Hercule; le Soleil est Hélios, l'éphèbe à longue chevelure monté sur son quadrige. Neptune, Vénus, Diane, Mercure, Mars, Pluton, Saturne se présentent à nous sous leur aspect ordinaire avec les vêtements et les attributs que nous leur connaissons de longue date. De même les Vents, les Saisons, les

(1) Voyez les exemples réunis par Drexel, p. 77.— Cf. *supra*, p. 230 n. 1.
(2) Cf. *supra*, p. 51 et la note.

Planètes avaient été personnifiés bien avant la propagation du mithriacisme, et celui-ci n'a fait que reproduire dans ses temples des modèles depuis longtemps vulgarisés.

Un personnage au moins est au contraire une transformation d'un archétype asiatique : c'est le Kronos léontocéphale (1). Comme la plupart de ses pareils, ce monstre à tête d'animal est une création de l'imagination orientale. Sa généalogie nous ferait sans doute remonter jusqu'à la sculpture assyrienne (2). Seulement, les artistes d'Occident ayant à représenter un dieu étranger au panthéon grec et n'étant entravés par aucune tradition d'école, ont laissé libre cours à leur fantaisie. Les transformations diverses qu'ils ont fait subir à cette figure sont motivées d'une part par des considérations religieuses — la tendance à compliquer de plus en plus le symbolisme de cette abstraction divinisée en multipliant ses attributs, — de l'autre par un souci esthétique — le désir de tempérer autant que possible la monstruosité de ce personnage barbare et l'humaniser peu à peu. Ils finirent même par supprimer sa tête de lion, en se bornant à représenter cet animal à ses pieds où à placer sur sa poitrine le masque du félin (3).

Le dieu léontocéphale de l'Éternité est la création la plus originale de l'art mithriaque, et si elle est totalement dépourvue de charme et de grâce, l'étrangeté de son aspect, l'accumulation suggestive de ses attributs attirent la curiosité et provoquent la réflexion. En dehors de cette divinité du Temps, on ne peut établir avec certitude l'origine orientale que de certains emblèmes, comme le bonnet phrygien planté sur un bâton ou comme la sphère surmontée d'un aigle pour figurer le Ciel (4). De même que le Mithra immo-

(1) Cf. *supra*, p. 108 ss.

(2) *M. M. M.* I, p. 75. M. Gehrich (2me éd. allemande, p. XV) en rapproche la déesse égyptienne Sekhet.

(3) *M.M.M.*, mon. 240, fig. 214, et le bas-relief de Modène, p. 109, fig. 12, et *infra* p. 246 (Espagne).

(4) *M.M.M.* I, p. 197, n. 6 : p. 89, n. 1.

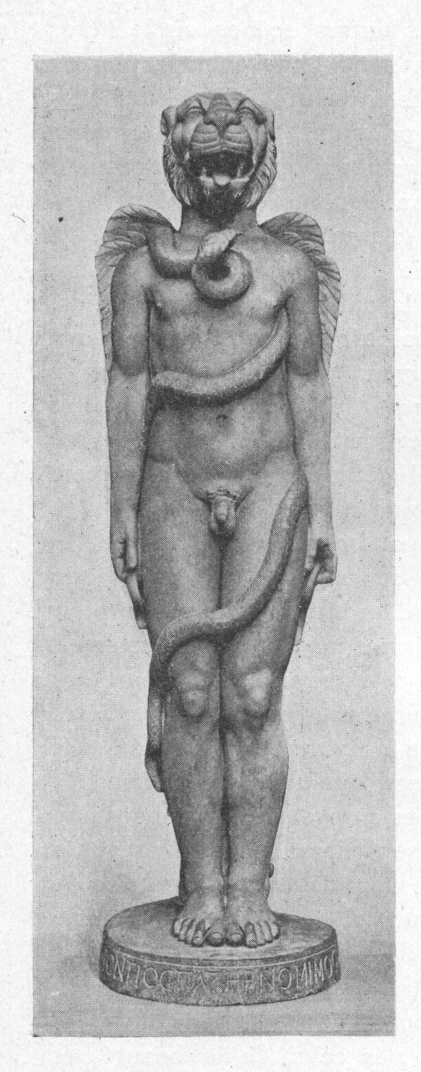




FIG. 26-27. — KRONOS LÉONTOCÉPHALE DU MITHREUM DE SIDON ([1])

([1]) Cf. *infra*, p. 240 — Quand j'ai examiné cette statue chez M. de Clercq, il m'a montré un bouchon de marbre, qui s'appliquait exactement sur le trou de la tête, de façon à en dissimuler l'orifice et qui parait s'être perdu depuis.

lant le taureau, de même les autres scènes où le héros apparaît comme acteur, ne sont sans doute pour la plupart que des transpositions de motifs populaires à l'époque hellénistique, bien que nous ne puissions toujours retrouver l'original qu'a suivi le marbrier romain ou les éléments qu'il a combinés dans sa composition. Du reste, la valeur artistique de ces adaptions est en général des plus minces. Si l'on compare le groupe sans vie du Mithra sortant de son rocher (1) au tableau animé de la naissance d'Erichthonios, telle que la représentent les peintures de vases, on verra combien les vieux céramistes grecs ont su tirer davantage d'un thème similaire. La pauvreté des innovations qu'offre l'iconographie mithriaque, contraste péniblement avec l'importance du mouvement religieux qui les a provoquées. Nous constatons une fois de plus combien, à l'époque où les mystères persiques se répandirent dans l'empire, la sculpture était impuissante à se renouveler. Tandis que pendant la période hellénistique on réussit à imaginer pour les divinités égyptiennes des formes inédites, heureusement appropriées à leur caractère, sous l'Empire, la plupart des dieux mazdéens, malgré leur nature toute particulière, durent bon gré mal gré prendre la figure et le costume des habitants de l'Olympe, et si pour quelques sujets inusités on parvint à inventer des types nouveaux, ils sont d'une déplorable banalité. La copieuse richesse héritée des générations anciennes avait énervé la puissance génératrice de l'art, et habitué à vivre d'emprunts il était devenu incapable de toute productivité individuelle.

Mais nous ferions tort aux adeptes du mithriacisme en exigeant d'eux ce qu'ils n'ont point prétendu nous offrir. Le culte qu'ils prêchaient n'était pas celui de la beauté, et l'amour de la forme plastique leur eût sans doute paru futile, sinon condamnable. Seule à leurs yeux, l'émotion religieuse importait, et pour l'éveiller ils s'adressaient surtout à l'intel-

(1) Cf. *supra*, p. 113, fig. 23 et p. 133, n. 2.

ligence. Malgré les emprunts nombreux qu'il fait au trésor de types créés par la sculpture grecque, l'art mithriaque reste asiatique dans son essence, comme les mystères dont il est l'expression. Sa préoccupation dominante n'est point de produire une impression esthétique, il ne veut pas charmer mais raconter et instruire, fidèle en ceci aux traditions de l'ancien Orient. Le fouillis de personnages et de groupes qui se pressent sur certains bas-reliefs (1), la foule des attributs dont on surcharge le Kronos éternel (2), nous montrent qu'un nouvel idéal est né avec une nouvelle forme de religion. Ces symboles disgracieux ou indifférents, dont nos monuments attestent l'emploi multiplié, ne séduisaient point par leur élégance ou leur noblesse, ils fascinaient l'esprit par l'attrait troublant de l'inconnu, et provoquaient dans les âmes la crainte respectueuse d'un mystère auguste.

Ainsi surtout s'explique que cet art, très raffiné, malgré ses imperfections, ait exercé une influence durable. Il était uni à l'art chétien par une affinité de nature, et le symbolisme qu'il avait popularisé en Occident ne périt pas avec lui. Même les figures allégoriques du cycle cosmique, que les fidèles du dieu perse avaient reproduites à profusion, parce que la nature tout entière était divine pour eux, furent adoptées par le christianisme, quoiqu'elles fussent en réalité contraires à son esprit. Telles ces images du Ciel et de la Terre et de l'Océan, du Soleil, de la Lune, des Planètes et des signes du Zodiaque, des Vents, des Saisons et des Eléments si fréquentes sur les sarcophages, dans les mosaïques et les miniatures (3).

Les médiocres compositions, que les artistes avaient conçues pour les épisodes de la légende de Mithra, parurent aussi dignes d'imitation aux siècles chrétiens, plus impuissants encore que les précédents à s'affranchir des traditions

(1) Cf. *supra*, p. 140, fig. 19.

(2) Cf. *supra*, p. 109, fig. 12.

(3) *M. M. M.*, I, p. 88, n. 3 ; 93, n. 3 ; 95, n. 6 ; 96, n. 9 ; 99, n. 3 ; 103 n. 3 ; 109, n. 4 ; 112, n. 1 : 113, n. 1 ; 122, n. 7-8 ; 126, n. 13.

d'atelier. Lorsque, après le triomphe de l'Église, les sculpteurs se virent imposer des sujets jusqu'alors inabordés, et se trouvèrent dans l'obligation embarrassante de figurer sur la pierre des personnages ou des récits bibliques, ils furent heureux de pouvoir s'inspirer de représentations que les mystères persiques avaient vulgarisées. Quelques changements de costume et d'attitude transformèrent la scène païenne en un tableau chrétien : Mithra tirant de l'arc contre le rocher devint un Moïse faisant jaillir l'eau de la montagne d'Horeb (1) ; Sol enlevant son allié par-dessus l'Océan servit à exprimer l'ascension d'Élie sur un char de feu (2), et jusqu'en plein moyen âge le type du dieu tauroctone se perpétua dans les images de Samson déchirant le lion (3).

---

(1) *M. M. M.*, t. I, p. 166.

(2) *M. M. M.*, t. I, p. 178.

(3) *M. M. M.*, t. II, p. 441, mon. 332 et suppl. p. 528. — Pour l'adoration des mages, cf. *supra*, p. 205, n. 4.

APPENDICE II

Nous indiquons ici les principales publications concernant les mystères de Mithra qui ont paru depuis 1900.

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Grill, *Die persische Mysterienreligion und das Christentum*, 1903.

Roeses, *Uber Mithrasdienst*, Stralsund, 1905.

Dill, *Roman Society from Nero to Marcus Aurelius*, London, 1905, p. 584-626.

S. Reinach, *La morale du mithraïsme* dans *Cultes, mythes et religions*, II (1906), p. 220 ss.

G. Wolff, *Ueber Mithrasdienst und Mithräen*, Frankfurt, 1909.

Glaser, *Ueber die Religion des Mithras* (Neue kirchl. Zeitschr.), XIX (1908), pp. 1062-1070.

Martindale, *The religion of Mithra* dans *Lectures on the History of Religion*, II, Londres, 1910.

Kluge, *Der Mithrakult*, 1911 (cf. Loisy, *Rev. hist. lit. relig.*, 1912, p. 392).

On trouvera un appendice important sur la diffusion du mithriacisme, comparée à celle du christianisme, dans Harnack, *Ausbreitung des Christentums*, II², p. 270 (cf. *supra* p. 201, n. 1). Autres parallèles : A. d'Alès, *Mithriacisme et christianisme* (Revue pratique d'Apologétique), Paris, 1907, p. 314 ss. (cf. *supra*, p. 170, n. 4). Blotzer, *Das heidnische Mysterienwesen und die Hellenisierung des Christentums* (dans *Stimmen aus Maria Laach*, 1906-1907). Wieland, *Anklänge der christlichen Tauflehre an die mithraische Mystagogie* (dans *Festgabe Aloïs Knöpfler zur Vollendung des 60 Lebensjahres gewidmet*, pp. 329-348), Munich, 1907. Clemen, *Religionsgesch. Erklärung des Neuen Testaments*, p. 190 et passim. Henri Westphal, *Mithra et le Christ en présence du monde romain* (Thèse fac. théologie protestante), Paris, 1911.

Nous avons parlé dans ce volume (p. 153, n. 1) de l'ouvrage de Dieterich, *Eine Mithrasliturgie*, 2e édition, Wünsch, 1910. Son article

Die Religion des Mithras a été republié *Kleine Schriften*, p. 252 ss.

L'ouvrage étendu d'Eisler, *Weltenmantel und Himmelszelt*, Munich, 1910, contient des essais nouveaux d'interprétation de certaines représentations mithriaques et des rapprochements curieux des doctrines des mystères avec la cosmogonie orphique (p. ex. 406 ss.). Cf. *supra*, p. 106, n. 2; 107, n. 3.

J. Toutain, *Les Cultes païens dans l'empire romain*, 1re partie, t. II, pp. 121-177, a consacré un chapitre au culte de Mithra et spécialement à sa diffusion ; cf. *supra*, p. 31, n. 1.

W. S. Phytian Adams, *The problem of the mithraic grades* (Journal of Roman Studies, II, 1912, p. 52 ss.). L'auteur n'admet l'existence que de six grades au lieu de sept et supprime celui du soldat. Mais le *miles* est mentionné non seulement par saint Jérome, par Tertullien et par Commodien (*infra*), mais encore C. I. L. XIII, 7570-1, cf. *supra*, p. 26, n. 1.

NOUVEAUX MONUMENTS

Nous ne donnons pas ici la liste des inscriptions découvertes depuis l'année 1900. Les latines sont reproduites dans le *Corpus* ou provisoirement enregistrées dans l'*Année épigraphique* de Cagnat. — Quelques textes grecs intéressants (Farasha, Amasia, etc.) ont été signalés dans les notes du volume, pp. 14, n. 2 ; 26, n. 1 ; 28. n. 1.

Mais il a paru utile de donner ici un inventaire des principaux monuments mithriaques qui ont été décrits depuis une dizaine d'années. Cette liste complète celle des *Textes et Monuments*, I, p. 363 ss.

ASIE

RHODANDOS *(Farasha)* en Cappadoce. Mithréum (?) avec inscr. bilingue gréco-araméenne : Grégoire, *C.-R. Acad. Inscr.*, 1908, p. 434 ss.

TRAPÉZUS *(Trébizonde)*. Mithréum transformé en église : Cumont, *Studia Pontica*, p. 368.

BARIS *(Isbarta)*. Je dois à Miss Gertrude Bell la photographie d'un bas-relief découvert à Isbarta, en Pisidie.

Emir-Ghazi (Lycaonie). Statuette d'un « Lion » de Mithra (?) : Ramsay, *Diary in Turkey*, 1909, p. 308 ss. — J'ai vu l'original à Oxford ; c'est un faux moderne.

SIDON. Les monuments du mithréum de Saïda (*M. M. M.*, n° 4) ont été publiés par M. de Ridder, *Marbres de la collection de Clercq*, Paris, 1906, p. 52 ss.; cf. *supra*, p. 124, fig. 15; p. 235, fig. 26.

GRÈCE

PATRAS ; cf. *supra*, p. 32, n. 1.

ANDROS. T. Sauciuc, *Neue Inschrift des Mithraskultes auf Andros* (Römische Mitt., XXV), 1910, p. 263 ss. Monument découvert à Palaeopolis en 1910 : *Pro salute imp. Caesari(s) | L(uci) Septimi Severi et M. Aur. Antonini | Augg. et P. Septimi Gaeta* (sic) *Caesari(s) | M. Aur(elius) Rufinus, evocatus Augg. n(ostrorum) | sancto deo Invicto speleum constituit cum | militibus praetorianis Fl. Carino | Ael(io) Messio, Aurelio Juliano*. Entre 202 et 209 ap. J.-C.

ROME

Bas-relief de Mithra tauroctone découvert au Camp Prétorien et conservé à Mannheim : Cumont, *Revue archéologique*, 1902, I, p. 12.

Peinture représentant le Mithra tauroctone : *Bulletino communale*, 1895, p. 178 ss.; cf. *Römische Mitt.*, XI, p. 218. Cette peinture a déjà été publiée, avec quelque inexactitude, par T(urnbull), *A curious collection of ancient paintings*, Londres, 1741, pl. 9 (note de M. Drexel).

Groupe de bronze, Mithra tauroctone, au British Museum : Walters, *Catal. of the bronzes in the Br. M.*, 1899, p. 184, n° 1017.

Un mithréum important, le plus grand qu'on connaisse, a été découvert en 1912 dans des fouilles pratiquées par M. Alessio Valle dans les souterrains des Thermes de Caracalla. On y a trouvé une dédicace curieuse à Mithra-Sarapis (cf. *supra*, p. 188, n. 1). Un compte rendu provisoire de Felton a paru *Giornale d'Italia*, 29 août 1912, p. 3.

Une inscription trouvée dans une maison particulière de la *via sacra*, en face de l'arc de Constantin, prouve l'existence en ce lieu d'un mithréum : Hülsen, *Klio, Beiträge zur alten Geschichte*, II (1902), p. 237 = Cagnat, *Année épigraphique*, 1903, n. 6.

ITALIE

OSTIE. Nouveau mithréum, *Notizie degli Scavi*, 1909, p. 17 ; cf. *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1909, p. 185.

REGIUM (*Reggio*)(?) Bas-relief du Kronos mithriaque dans le zodiaque au musée de Modène : Cumont, *Revue archéol.* 1902, I, p. 1 ss ; cf. Eisler, *op. cit.*, p. 408, et *supra*, p. 109, fig. 12.

ANAUNI. (Mon., n° 114*bis*). Cf. Luigi Campi, dans *Archivio Trentino*, XXIV, 1909, *Il culto di Mitra nella Naunia*.

PAYS DANUBIENS

L'exploration archéologique des pays danubiens amène continuellement la découverte de nouveaux monuments mithriaques. Il s'en trouve d'inédits, notamment à Bucharest. Les notes suivantes n'ont pas la prétention d'être complètes pour la Roumanie et la Serbie.

THRACE

G. Kazarow, *Nouveaux monuments de Mithra en Bulgarie* (Bulletin de la Société archéologique bulgare, II, 1911, pp. 46-69), publie les bas-reliefs suivants :

Bas-relief en marbre (h. $0^{m}97$, l. $0^{m}95$) trouvé à *Torvalichavo* (arrond. de Kustendil = Pantalia).

Bas-relief en marbre (h. $0^{m}13$, l. $0^{m}10$, ép. $0^{m}01$) trouvé près de *Kadin-Most* (arrond. de Kustendil).

Bas-relief en marbre (h. $0^{m}24$, l. $0^{m}20$) provenant de *Jarlovtsi* (arrond. de Trn).

MÉSIE

Un petit bas-relief trouvé en 1909 à *Akpunar*, près de Tulcea (Aegissus) est au Musée de Bucharest : Mithra tauroctone dans la grotte; en haut, à droite et à gauche, Luna et Sol [note de M. Drexel].

Dobrusky, *Matériaux d'archéologie en Bulgarie* (Sbornik za Narodni, etc., XVI), Sofia, 1899, pp. 36-45, mentionne trois bas-reliefs trouvés à Oescus (*Ghighen*); cf. CIL, III, 14411-14412, et quatre à Koulé-Mahala (arrond. de Lom), près d'Almum.

G. Kazarow (article cité) publie :

Un bas-relief en tuf (h. $0^{m}61$, l. $0^{m}72$, provenant d'Oescus (*Ghighen*). La moitié de droite a été reproduite par Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, Vienne, 1906, p. 136. C'est le cinquième trouvé à Ghighen.

Bas-relief en marbre, provenant du *Roustchouk* (Prista); cf. *Revue archéologique*, 1911, II, p. 73 ss.

Bas-relief en marbre (h. $0^{m}115$, l. $0^{m}11$) trouvé près de *Soukhine-Dol* (arrond. de Sevlievo).

Bas-relief en marbre (h. $0^{m}67$, l. $0^{m}68$) trouvé à *Pleven*.

Fragment de bas-relief en marbre (h. $0^{m}20$, l. $0^{m}23$) trouvé à *Steklen* (Novae).

Bas-relief en marbre (h. $0^{m}24$, l. $0^{m}26$) de provenance inconnue, au musée de Sofia.

Fragment de bas-relief (h. $0^{m}31$, l. $0^{m}36$) provenant d'*Artchar* (Ratiaria).

Fragment d'une statuette en marbre (h. $0^{m}12$, l. $0^{m}11$) provenant d'*Artchar* (Ratiaria).

Fragment d'un bas-relief en calcaire (h. $0^{m}36$, l. $0^{m}27$) provenant d'Utum, près de *Nikopol*.

Viminacium (cf. *M. M. M.*, n° 132). Bas-relief publié *Jahresh. Inst. Wien*, Beibl., 1903, p. 22, et VIII, 1905, p. 6; cf. CIL, III, 14217^{4} (restauration d'un temple).

Aquae (*Negotin*) Bas-relief. *Jahresh. Inst. Wien*, Beibl., IV, 1901, p. 75.

DALMATIE

Particulièrement important est le mithréum de *Konjica*, Patsch., *Wissensch. Mitt. aus Bosnien und der Hercegovina*, VI, 1898, p. 34 ss; cf. CIL, III, 14222[1], 14617 et *supra*, p. 164, fig. 21.

SALONE. Deux nouveaux bas-reliefs sont entrés au musée de Spalato; cf. *Jahresh. Oesterr. Instit.*, XIV, 1911, *Beiblatt*, p. 82.

Bas-reliefs d'AEQUM (*Citlak*) et de IADER (*Zara*). Patsch, *Glasnik Zemaljskog Muzeja*, Serajevo, 1899, p. 48 ss. Le second est reproduit aussi *Führer durch das K. K. Staatsmuseum in San Donato in Zara*, Vienne, 1912, n° 154 et p. 43.

Sinach. Bas-relief de Mithra tauroctone reproduit, Patsch., *Die Lika in römischer Zeit*, p. 88, et dans le *Vjesnik* d'Agram, VIII (1905); p. 65 (cf. *M. M. M.*, I, p. 365).

Cf. en général sur la province Patsch, *Archäol. epigraph. Untersuch. zur Gesch. der Provinz Dalmazien*, VI, 1904 (*supra*, p. 75, n. 2).

DACIE

APULUM. Le prof. Albert Cserni, directeur du musée de Carlsbourg (Gyula Fehérvar) a eu l'obligeance de m'envoyer des photographies des sculptures mithriaques qui y sont conservées. Outre les monuments *M. M. M.*, n°s 192*bis*, 193, 199 et 200, qui y ont été transportés, ce musée possède actuellement un quatrième bas-relief de Mithra tauroctone, malheureusement très mutilé, découvert à *Maros-Porto*, où il servait de banc à une maison, et un groupe de ronde bosse d'un rocher entouré d'un serpent analogue au n° 200, mais sans Mithra.

A *Hermannstadt*, Musée Bruckenthal, *a*) trois fragments (n°s 1557, 1558) trouvés au même endroit, en 1907, et appartenant sans doute à un seul petit bas-relief de Mithra tauroctone; *b*) Relief très mutilé, probablement aussi un Mithra tauroctone (n° 1559) [note de M. Drexel].

PANNONIE

Prétendu Éon mithriaque, à *Agram*; cf. Reinach, *Rép. de la statuaire*, t. II, p. 477, n° 5. C'est en réalité un Icare, ce héros étant souvent dans cette région placé sur les tombeaux; cf. *Vjesnik*, VII (1903), p. 229, n° 33 [note de M. Drexel].

Les monuments mithriaques d'Agram ont été reproduits *Vjesnik*, VIII (1905), p. 60 ss. [note de M. Drexel].

POETOVIO (*Pettau*). M. Gurlitt y a découvert successivement deux mithréums; cf. *M. M. M.*, II, p 365, n° 22*bis*; CIL, III, 14345[25-34]

et 15184[3-24]. M. Abramich publiera bientôt les monuments de cette importante trouvaille; cf. aussi Abramich, *Ein Mithrasrelief in Faal bei Marburg*, dans *Jahresh. für Altertumskunde*, I, 1907.

AQUINCUM (*Budapest*). Mithréum, antérieur à 198 après J.-C , contenant cinq autels et un second renfermant diverses sculptures : *Jahresh. Inst. Wien*, 1899, *Beiblatt*, p. 55 s., p. 58 s.; cf. aussi *Ibid.*, p. 54, n° 5 (bas-relief trouvé dans une grotte au milieu d'un bois) et CIL, III, 14343[1-7].

Csákvár, près d'AQUINCUM. Stèle funéraire portant l'épitaphe d'une famille (thrace?) (C. I. L. III, 15154) et conservée au musée de Budapest. Entre les bustes des défunts et l'inscription on voit une scène de banquet. De chaque côté un « Attis funéraire », tenant une torche abaissée; entre eux, deux personnages debout près d'une table à trois pieds chargée de mets (pains, poisson, etc.). Si ce monument n'est pas mithriaque, les croyances qu'il exprime sont tout au moins très proches de celles des mystères, cf *supra*, p. 165, n. 3. — Publié : Kuzsinszky, *Archeol. Ertesitö*, 1903, p. 234, cf. *Ibid.*, p. 229 Cf. Hampel, *Annuaire Musée National hongrois*, 1905, pl. V, n. 9 [indic. communiquée par M. Hampel]. Un moulage à Rome : *Catalogo della mostra archeologica nelle Terme di Diocleziano*, 1911, p. 68.

GERMANIE

Des fouilles récentes et surtout l'exploration méthodique des stations du *Limes* ont enrichi encore notre collection déjà si considérable de monuments allemands de Mithra. Je ne cite que les publications principales. Les inscriptions sont dans le *Corpus* XIII.

Les monuments du Wurtemberg ont été repris par Sixt, *Die römischen Inschriften und Bildwerke Württembergs*, Stuttgart, 1900; ceux du grand duché de Bade (Mannheim, Neuenheim, Osterburken, etc.) décrits de nouveau dans *Fundstätten und Funde im Grossherzogtum Baden*, Tübingen, 1911 (t. II, pp. 239, 278, 440, etc.). D'autres ont été étudiés dans les livraisons, parues depuis 1900, de l'*Obergermanisch-raetische Limes*. Ainsi pour les inscriptions de Murrhardt (*M. M. M.*, n° 428 = CIL XIII, 6530. Cf. *Limes*, I, n° 44, p. 11), et de Böckingen (ou Heilbronn *M. M. M.*, n° 423; cf. *Limes*, X, n° 56, p. 13), les bas-reliefs de Besigheim (mon. 242 et suppl. n° 242*bis*, cf. *Limes, Kastell Wahlheim*, VIII, n° 57, p. 8 ss.), les mithréums d'Osterburken (mon. 246 ; cf. *Limes*, II, p. 21 ss.), d'Oberflorstadt (mon. 250; cf. *Limes* XVII, pp. 7 ss., 21 ss.) et de Gross Krotzenburg (mon. 247, 247*bis*; cf. *Limes*, XX, n° 23, pp. 13 ss., 29 ss.).

Zazenhausen (cf. mon. 309). Bas-reliefs. Sixt, *Fundberichte aus Schwaben*, VII (1900), p. 40.

Stockstadt. Mithréum très important, construit sans doute en

l'année 210. Drexel, *Das Kastell Stockstadt* (Obergerman.-Raetische Limes, XXXIII), 1910.

Hassloch bei Gross Gerau. Fragment d'un Éon mithriaque. Anthes, *Quartalblätter des histor. Vereins f. Hessen*, 1899, II, p. 8.

Saalburg. Mithréum actuellement restauré. La description du *Kastell Saalburg* n'a pas encore paru dans la publication du *Limes*. Voir provisoirement : Jacobi, *Korrespdbl. West. d. Zeitschr.*, XXII, 1903, p. 140; cf. *Berl. Philol. Wochenschrift*, 1904, p. 593, etc.; *Saalburgwerk*, pl. XXII ss.

Butzbach. Kofler, *Kastell Butzbach*, 1894 (Obergerm. Raet. Limes, I, nº 14 p. 20, n. 5.

Alteburg-Heftrich. Restes d'un mithréum. Jacobi, *Kastell Alt.-H.*, (Obergerm. Raet. Limes, XXIII, nº 9), 1904, p. 4.

Aquae Mattiacae (*Wiesbaden*). Restes d'un mithréum. Ritterling, *Mitteilungen des Vereins f. Nassau. Altertümer*, 1902-1903, p. 14 s.; cf. Ritterling, *Kastell Wiesbaden* (Obergerm. Raet. Limes, XXXI, nº 31), 1909, p. 76; CIL, XIII, 6755 ss.

A *Königshofen*, à 3 kilomètres à l'est de Strasbourg, l'ancien Vicus Canabarum, on a découvert, en 1911, un mithréum contenant des sculptures et des inscriptions importantes, qui ont été transportées au *Musée d'antiquités alsaciennes* de Strasbourg. Cf. le compte rendu provisoire de R. Forrer, *Strasburger Post*, 14 décembre 1911; Keune, *Römisch-germanisch Korrespondenzblatt*, 1912, p. 26, nº 16.

J'ai suspecté à tort l'authenticité du vase de *Rheinzabern* avec l'inscription *Deo invicto Mythrae vassa decem*, etc. (mon. 259; cf. *Westd. Zeitschr. Korrespdblatt*, 1905, p. 213). Dans le mithréum de Stockstadt, on a précisément trouvé les fragments d'une dizaine de vases d'une forme analogue (Drexel., *Kastell Stockstadt*, pl. X, B, 1, 8). Ils ont probablement servi aux repas sacrés (note de Drexel.).

Vetera (*Xanten*). Sur le mithréum découvert en 1877, à Xanten (mon. 266), voy. maintenant Paul Steiner, *Xanten* (*Kataloge Westdeutscher Altertumssammlungen*, I), Francfort, 1911, p. 74 ss.

BRETAGNE

Londinium (mon. nº 267). Haverfied, *On a mithraic relief found in London* (Archaeologia, LX, p. 43 ss.), 1906. Cf. *Journal of Roman studies*, I (1911), p. 163, pl. XXII-XXIV. Un « Attis » découvert à Londres (*ibid.* p. 167, fig. 28) est peut-être un dadophore mithriaque.

Borcovicum (mon. 273). Bosanquet, *The roman camp at Housesteads* (Archaeologia Aeliana, XXV), Newcastle, 1904, p. 225 ss.

Les monuments trouvés en Bretagne ont été réunis par Hicks dans Bruton, *The roman fort at Manchester*, 1909, p. 34 ss.

GAULE

L'inscription 511 (CIL, XIII, 379) a été falsifiée, et il en résulte que « jusqu'à nouvel ordre, Mithra n'est point venu dans les Pyrénées » (Jullian, *Revue des études anciennes*, 1911, p. 30).

INTARANUM, *Entrains* (Nièvre). Mithréum et sculptures : *Bull. soc. antiquaires France*, 1904, p. 290. Espérandieu, *Bas-reliefs de la Gaule*, t. III, nos 2273-9, 2282, 2287.

ALESIA. Coupe avec représentation d'un Mithra tauroctone. Espérandieu, *C. R. Acad. Insc.*, 1907, p. 288. *Pro Alesia*, II, p. 203, pl. XXVIII.

Le Receuil des bas-reliefs de la Gaule romaine du Commdt Espérandieu, outre des monuments auparavant connus (no 325, Die = *M. M. M.*, no 280 — no 422, Bourg-Saint-Andéol = *M. M. M.*, no 279 — n 142, Arles = *M. M. M.*, no 281 — no 340, Vienne = *M. M. M.*, no 277) et ceux d'Entrains cités plus haut, contient un certain nombre de sculptures qui pourraient être mithriaques (Dadophore : Narbonne, 624; cf. 627 ss. Tête de Mithra (?) : Toulouse; 1028, etc.; cf. 938. Tête de Mithra(?) : Arles, 2534).— Plus importante est une stèle mutilée (no 2737), où est figurée la naissance de Mithra, et qui a été trouvée, dit-on, à Saint-Aubin (Indre) dans une région où l'on ne connaissait aucun monument de ce culte.

ESPAGNE

EMERITA (*Mérida*). Mithréum découvert à Mérida, Cagnat, *C. R. Acad. Inscr.*, nov., 1904; Paris, *Bulletin hispanique*, 1904, p. 347; cf. Deubner, *Archiv. f. Religionsw.*, 1906, p. 147. — Le moulage de deux statues du Kronos mithriaque, dont l'une porte une tête de lion sur la poitrine (provenant de Mérida?) est exposé à Rome (*Catalogo della mostra archeologica nelle Terme di Diocleziano*, 1911, p. 106).

AFRIQUE

THAMUGADI (*Timgad*). Dadophore découvert à Timgad : Cumont, *Bull. soc. ant. de France*, 1905, p. 255.

OEA (*Tripoli*). Tombes d'un « lion » et d'une « lionne » trouvées à Tripoli : Clermont-Ganneau, *C. R. Acad. Inscr.*, 1903, p. 357. Cf. *supra*, p. 183, n. 1.

TEXTES NOUVEAUX

Pour compléter la série des textes grecs et latins relatifs au culte de Mithra, que nous avons cités *M. M. M.*, t. I, p. 361 ss., nous ajouterons quelques passages nouveaux qui ont été publiés depuis 1900, ou qui nous avaient précédemment échappé.

AMBROSIASTER, *Comm. in epist. ad Ephes.*, V, 8 (Migne, *P. L.*, XVII, col. 396 A) : « *Tenebrae ignorantia sunt... Denique pagani in tenebris mystica sua celebrantes in spelaeo velatis oculis illuduntur. Ex his christiani facti cognita veritate « filii lucis » dicuntur, quia Deus lux est, cuius fidem in veritate suscipiunt.* »

Passage parallèle à celui des *Quaestiones veteris et novi Testamenti* reproduit *M. M. M.*, t. II, p. 7. Ces *Quaestiones* republiées par Souter, en 1908, sont du même auteur que le commentaire aux épîtres de Paul. Elles contiennent, outre le texte que nous avons cité (éd. Souter, pp. 308, 18 ss.), une autre allusion aux mystères de Mithra (CXIIII, 26, p. 315, 8) :

« *Inspiciatur tradita lex si quid in ea iniustum, si quid inhonestum, si quid ridiculosum ; sic oportuit Deum innotescere, non ut in angulo per imposturam appareret qui claudi non potest, neque in speleo, ubi aliud est quam cernitur operante inlecebrosa fallacia, neque ea servanda traderet, quae, propter quod inhonesta essent, in tenebris gererentur.*

COMMODIEN (cf. t. II, p. 9). On trouve aussi une allusion au grade mithriaque de *Miles*, II, 11, 9 :

Errare noli diu miles per spelaea ferarum,

comme l'a vu Harnack, *Militia Christi*, p. 42.

DRACONTIUS, *Romulea*, X, v. 537 ss. (p. 194, Vollmer).

Tunc genetrix furibunda manum suspendit et ensem
Ac fatur : Sol testis avus, Sol persice Mithra,
Luna, decus noctis, Furiae, Proserpina, Pluton,
Accipe, Sol radians, animas, tu corpora, Luna,
Nutrimenta animae.

Cf. *Ibid.*, v. 503 : *Ipse pias animas mittis et claudis in aevum*
Orbe tuo.

Voyez sur ces textes *supra*, p. 195, n. 3.

FIRMICUS MATERNUS; cf. *supra*, p. 114, n. 3; 144, n. 3.

JULIEN (cf. t. II, p. 19). Asmus a réuni, *Wochenschrift für klassische Philologie*, 1904, p. 233 ss., une série de passages de l'empereur Julien où se manifesterait l'influence des mystères de Mithra.

Libanius, *Orat.* XVIII, *Epitaphios Iuliani*, § 127 (II, p. 290 Förster) : Ἐπεὶ δὲ οὐ ῥάδιον μὲν βασιλεῖ καθ᾽ἑκάστην ἡμέραν ἔξω βασιλείων ἐφ᾽ἱερὰ βαδίζειν, λυσιτελέστατον δὲ συνεχὴς ὁμιλία θεῶν, ἐν μέσοις τοῖς βασιλείοις (palais de Constantinople) ἱερὸν μὲν οἰκοδομεῖται τῷ τὴν ἡμέραν ἄγοντι θεῷ καὶ μυστηρίων μετέσχε τε καὶ μετέδωκε μυηθείς τε ἐν μέρει καὶ μυήσας, χωρὶς δὲ πᾶσι θεοῖς βωμοὺς ἱδρύσατο.

Voyez sur ce texte *supra*, p. 213.

Ménandre de Laodicée (ce rhéteur vécut à la fin du IIIe siècle), Περὶ ἐπιδεικτικῶν, c. 17 (Walz, *Rhetores graeci*, IX, p. 330) :

L'auteur énumère une série de surnoms d'Apollon, puis ajoute : Πᾶσαν πόλιν καὶ χώραν καὶ πᾶν ἔθνος διέπεις καὶ καθάπερ τὸν οὐρανὸν περιχορεύεις ἔχων περὶ σεαυτὸν τοὺς χόρους τῶν ἄστρων, οὕτω καὶ τὴν οἰκουμένην πᾶσαν διέπεις. Μίθραν σε Πέρσαι λέγουσιν· Ὧρον Αἰγύπτιοι, σὺ γὰρ εἰς κύκλον τὰς ὥρας ἄγεις· Διόνυσον Θηβαῖοι· Δελφοὶ δὲ διπλῇ προσηγορίᾳ τιμῶσιν, Ἀπόλλωνα καὶ Διόνυσον λέγοντες. περὶ σὲ θηρία, περὶ σὲ θυάδες, παρά σοῦ καὶ σελήνη τὴν ἀκτῖνα λαμβάνει. Χαλδαῖοι δὲ ἄστρων ἡγεμόνα λέγουσιν. Cf. sur ce texte Reitzenstein, *Poimandres*, p. 281, et ma *Théologie solaire*, p. 454, n. 1.

Psellus cite à plusieurs reprises les mystères de Mithra :

b) *Bibliotheca graeca Medii Aevi*, V, p. 322, Sathas :

Τὰ μὲν γὰρ Ἐλευσίνια καὶ ἡ Μιθριακὴ τελετὴ τὰ μὲν ἄνετα καὶ πομπὴ ἀτεχνῶς καὶ ἐν γέλωτι τὰ μυστήρια, ἡ δὲ διεστοιβασμένη καὶ κολάζουσα μᾶλλον ἢ μυσταγωγοῦσα· καὶ ἐναντίως ἀλλήλοις εἶχε πάλαι τὰ παίγνια.

a) Dans son pamphlet contre Michel Cérulaire, écrit en 1059, Psellus accuse les moines de Chio d'avoir renouvelé les mystères païens, (Bréhier, *Rev. ét gr.*, XVI, 1903, p. 387), c. 6 :

Ὑπανοίγνυσιν ἄδυτον· καὶ τὸ μὲν ἀσελγὲς ἐκεῖνο καὶ μανιῶδες εἴσεισι γύναιον τοῖς τελετάρχαις χειραγωγούμενον, παρ᾽ὧν καὶ ὁ μέγας ἐπαιδοτριβεῖτο πατὴρ ἐπὶ τὰ Μίθρου μυστήρια.

Ptolémée. Le texte cité *M. M. M.*, I, p. 36 (τὸν δὲ τοῦ Κρόνου Μίθραν Ἥλιον) est correct; cf. Boll, *Sphaera*, p. 313, n. 3. Il est commenté non seulement par Proclus (*M. M. M.*, t. II, p. 43), mais aussi par l'« Exégète anonyme » de la Tétrabible (éd. 1559), p. 61 : Πέρσαι ὑπερσέβουσι τὸν Ἥλιον ὃν Μίθραν ἀποκαλοῦσι.

Rufin, *Hist. eccl.*, XI, 22 (p. 1025, éd. Mommsen) : *Basilica quaedam publici operis vetusta et admodum neglecta fuit, quam Constantius donasse episcopis perfidiam suam praedicantibus ferebatur, quae longa incuria nihil validum praeter parietes habebat. Visum est episcopo* (Théophile) *hanc ab imperatore deposcere... Quamque cum acceptam vellet excolere, reperta in loco sunt antra quaedam latentia et terrae defossa latrociniis et sceleribus magis quam caerimoniis apta; igitur gentiles, qui retegi criminum suorum latebras et flagitiorum cavernas viderent, non ferentes operta tot saeculis mala et tenebris*

obtecta reserari, velut draconum calice potato insanire omnes ac palam furere coeperunt.

Ce texte raconte les mêmes événements que Socrate, V, 16, qui parle d'un mithréum (*M. M. M.*, I, 362). M Bidez veut bien m'écrire à ce sujet : « Socrate tire ses renseignements de deux de ses maîtres (néo-platoniens ?), Ammonius et Helladius, qu'il nomme § 9. Rufin, qui a peut-être en vue les mystères mithriaques sans les nommer, est la source la plus notable de Sozomène, VII, 15. Sozomène combine Socrate et Rufin, suivant son habitude, et tire des détails supplémentaires (temple de Dionysos, etc.) d'une troisième source, peut-être Eunape. Le résumé de Théodoret, V, 22, dérive en partie de Sozomène. »

Zénobios. Le texte reproduit *M. M. M.*, I, p. 362, doit être rapproché des vers orphiques cités par Théon de Smyrne, p. 105, éd. Hiller, et Μίθραν Νύκτα corrigé en Ἡμέραν Νύκτα. — De fait, d'après une note que veut bien me communiquer M. Crusius, le ms. de l'Athos des paroemiographes donne ἡμέραν non Μίθραν.

Anonymes. *a*) Sur les papyrus de Paris, cité t. II, p. 55 ss ; cf. *supra* p. 153, n. 1 ;

b) Le *Carmen adversus Flavianum* vient d'être commenté par Otto Barkowski (Diss. Königsberg 1912) qui interprète les *v.* 46 ss. comme faisant allusion à Sérapis et à Priape. Mais le « Soleil qu'on cherche sous la terre » paraît bien ne pouvoir être que Mithra, de même que le *deus comes* est *Sol* (cf. *supra*, p. 99 ; p. 146 [147] n. 2) ;

c) Un fragment sur les hérésies, écrit entre 392 et 450, qui fait suite dans un manuscrit aux *Acta Archelai* d'Hégémonius (*M. M. M.*, I, p. 45, n. 1), contient le passage suivant (éd. Beeson, 1906, p. 98) : *Basilides quoque de hac inpietate* (Cerdon, Marcion, Valentin) *descendit, qui tot deos simulat esse, quot dies in anno sunt, et de his quasi minutalibus unam summam divinitatis effi.it et appellat Mithram, siquidem iuxta computationem Graecarum litterarum Mithras anni numerum habet. Hi non multum a gentilitate distant et eisdem paene mysteriis inbuuntur, quibus a gentilibus initiatur.*

Saint Jérome (*M.M.M.*, II, p. 19) attribue à Basilide la même doctrine.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

B

C

D

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q


R

S

T

V

Z



Imp. J.-E. Goossens, Bruxelles.



10
5
Meridien 0 Greenwich
5
VALLUM D'HADRIEN
Bremenium
Vindobala
Borcovicium
Amboglanna
Petrianae
Luguvallium
Ituna Aest.
Lanchester
Alionis
OCEANUS GERMANICUS
D
OCEANUS
GERMANICUS
HIBERNIA
BRITANNIA
Bremenium
Pet. A.
Vindobala
Lug.
Alionis
Lanchester
Eboracum
Deva
Isca
Londinium
Burham
Vechten
GERMANIA
Vetera
Durnomagus
Colonia
Gesoriacum
Theux
Bonna
Angleur
Friedberg
Gr. Krotzenburg
Aug. Trev.
St Wendel
Osterburken
Murrhardt
BELGICA
GALLIA
Pons Saravi
Argent.
Fellb.
Sum.
Guntia
Alesia
Intaranum
St Aubin
Epamantodurum
Raurica
Aquae
Constantia
Zwiefalten
Abudiacum
Bedaium
Ischl
Commagenae
Carnuntum
Brigetio
Aquincum
Scarbantia
Vindobona
NORICUM
RAETIA
PANNONIA
Visontio
Allmendingen
Teurnia
Virunum
Celeia
Poetovio
Intercisa
Sopianae
Lugdunum
Vieu
Genava
Lucey
Vienna
Angera
Camunum
Anauni
Introbbio
Tridentum
Bergomum
Mediol.
Novaria
Industria
Brixia
Verona
Aquileia
Emona
Atrans
Neviodunum
Latobici
Siscia
Burdigala
Elusa
Bourg St Andéol
Vasio
Labatie
Augusta Taurinorum
Dertona
Mutina
Bononia
Sextantio
Glanum
Arelate
Aquae S.
Narbo
Florentia
Pisae
Arretium
Sentinum
Spoletium
Interamna
Volsinii
Rusellae
Nersae
Aveia
Sutrium
ROMA
Ostia
Antium
Cales
Puteoli
Aenaria ins.
Capreae
Neapolis
Venusia
Grumentum
MARE ADRIATICUM
MARE TUSCUM
ITALIA
CORSICA
SARDINIA
BALEARES
San Juan
Asturica
Baetulo
Tarraco
Malaca
Pola
Arupium
Arba
Raetinium
Senia
Iader
Asseria
Salonae
Brattia ins.
Narona
Epidaurum
Lisicio
Konjica
Plevlje
Nefertara
DALMATIA
Cusum
Sirmium
Viminacium
Guberevac
Naissus
Aquae
Ratiaria
Montana
Jatrus
MOESIA SUPER.
MACEDONIA
DACIA
Alsa
Napoca
Szamos
Potaissa
Apulum
Micia
Tibiscum
Sarmizegetusa
Orsova
Almum
Patrae
ACHAIA
GERMANIA SARMATIA
Panormus
Thermae
SICILIA
Syracusae
Carthago
Caesarea
Icosium
Zuccabar
Mouzaiville
Aïn el Hadjar
Rusicade
Cirta
Sitifis
Thagaste
Timziuin
Aïn Tecria
Diana
Lambaesis
Mascula
El Gehara
NUMIDIA
Sidi Okba
MAURETANIA
AFRICA
MARE INTERNUM
SYRTICA
Oea
CYRENAICA
LÉGENDE :
…es, par opposition aux modernes, sont soulignés.
…uvait un mithréum,
…é découverts des monuments certainement mithriaques.
…é découverts des monuments probablement mithriaques.
10
15
20
…n, Uccle-Bruxelles.



Établissement Cart. E. Patesson, Uccle-Bruxelles.